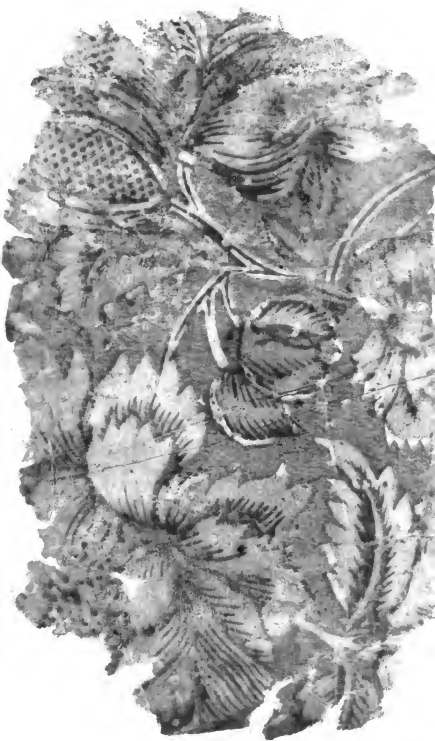








Bibl. Cell. Florent.
S. J.

3. 7. 103
3 D. 7. 103

15.

1325

1325

1325

1325



L'ESPRIT

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

Spiritus intus alit. VIRGILE.

Le prix est de 48 sols, *broché.*



A PARIS,
Aux dépens de la Compagnie.

M. D C C. L X.



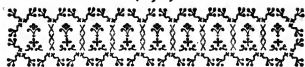


AVIS DE L'ÉDITEUR.

ON présente au Public, dans cette édition de *l'Esprit de M. de Voltaire*, une partie des beautés répandues dans les ouvrages de cet Auteur ingénieux & sublime. Supérieur presque en tout genre de littérature, c'est surtout par les beautés de détail qu'il fait trouver l'art d'attacher ses lecteurs & de charmer les spectateurs. Inépuisable en traits aussi hardis que nouveaux, toujours varié, toujours original, il parle sans cesse au cœur & à l'esprit. Aussi facile que correct, il n'appartient qu'à lui de réunir des perfections qui semblent s'exclure, abondance, précision, force, délicatesse, simplicité, grandeur : orné sans affectation, il anime, il décore tout ce qu'il touche. Poète & Philosophe, il tempère la sévérité de la raison par les agréments de la Poésie : la Philosophie se pare de la ceinture des Graces, & elle prête aux Muses les compas de la sagesse. Enfin, s'il est permis d'aspirer à l'universalité de la gloire littéraire, quel Auteur peut fonder ses prétentions sur des titres plus légitimes ?

Cette collection ne peut qu'être agréable au Public, & honorable à M. de Voltaire, si quel-

que chose peut ajouter à sa réputation. Les lecteurs y verront avec plaisir le caractère de l'Auteur. C'est dans ses pensées, qui, liées au corps de l'ouvrage, peuvent cependant subsister isolées, que le génie de l'Ecrivain se découvre, & se fait sentir d'une manière plus précise & plus énergique : son ame s'y peint : dans tout le reste il est entraîné, & pour ainsi dire enveloppé dans son sujet. Et qui peut mieux justifier l'estime des admirateurs de cet homme célèbre, & confondre la basse calomnie & l'envie impuissante, que M. de Voltaire lui-même ? C'est en le montrant, ou du moins une portion de son génie, qu'on peut lui rendre la justice qu'il est en droit d'attendre de tout homme qui pense. Sublime quand il parle de l'Etre suprême, il transporte, il élève l'ame au-dessus d'elle-même : son génie tout de feu lui communique la grandeur & la magnificence de ses idées : plein de respect pour les vérités de la Religion, il subordonne la sagesse humaine aux lumières incompréhensibles du Christianisme : il traite avec dignité les devoirs de l'homme : par-tout il montre un cœur ami des vertus, ennemi irréconciliable des vices, détestant toute violence, & pénétré des plus tendres sentimens de l'humanité. *L'Esprit de M. de Voltaire fait son éloge.*



L'ESPRIT

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

ETRE SUPREME.

PAR-DELA tous ces cieux, le Dieu des
cieux réside....

PC'est-là que sont formés tous ces esprits
divers,

Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers.

Là sont après la mort nos ames replongées,

De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds

Ces immortels esprits que son souffle à créés.

C'est cet Etre infini qu'on craint & qu'on ignore.

Sous des noms différents, le monde entier l'adore.

Du haut de l'empirée il entend nos clameurs :

Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,

Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance

Fait avec piété de sa sagesse immense.

Henr. Ch. vii.

Je ne fais s'il y a une preuve métaphisique
plus frappante, & qui parle plus fortement

A 3

à l'homme, que cet ordre admirable qui regne dans le monde, & si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset : *Elém. de Phil. Newt. chap. 1.*

Cæli enarrant gloriam Dei.

Je ferai toujours persuadé qu'une horloge prouve un Horloger, & que l'univers prouve un Dieu. *Mélang. de Phil. réponse à M. Katile.*

Newton étoit intimement persuadé de l'existence d'un Dieu, & il entendoit par ce mot, non seulement un Être infini, tout-puissant, éternel & Créateur; mais un Maître qui a mis une relation entre lui & ses créatures; car sans cette relation, la connaissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui semblerait inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers. *Elém. de Phil. Newt. ch. 1.*

Les Phisiciens sont devenus les Hérauts de la Providence. Un Catéchiste annonce Dieu à des enfants, & un Newton le démontre aux sages. *Mélang. de Litt. chap. 4. Théisme.*

Vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles & dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame souverainement intelligente. *Elém. de Phil. Newt. chap. 1.*

La Philosophie nous montre bien qu'il y a un Dieu ; mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est , ce qu'il fait , comment & pourquoi il le fait ; s'il est dans le temps , s'il est dans l'espace ; s'il a commencé une fois , ou s'il agit toujours ; s'il est dans la matiere , s'il n'y est pas , &c. &c. &c. Il faudrait être lui-même pour le savoir. *Elém. de Phil. Newt. chap. 1.*

A ta faible raison garde-toi de te rendre ,
Dieu t'a fait pour l'aimer , & non pour le com-
prendre.

Invisible à tes yeux , qu'il regne dans ton cœur :
Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel , ouvre les yeux , quand son soleil t'éclaire.

Henr. Ch. vii.

Je n'ai pas recours à un Dieu , parce que je ne puis comprendre la nature ; mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême ; & cette seule raison me prouverait un Dieu , si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves. *Dial. de Lucrece , & Possidonius.*

Qui conçoit , veut , agit , est libre en agissant ,
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.

On ne connaît pas les voies de la Providence ; & les hommes ont tort de juger d'un tout , dont ils n'apperçoivent que la plus petite partie. *Mél. de Litt. L'hermite.*

On dit que ces brigands, aux meurtres acharnés,
 Qui remplissent de sang la terre intimidée,
 Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée,
 Tant la nature, même en toute nation,
 Grava l'Etre suprême & la Religion.

Orphel. de la Chine, Acte 1.

On sent naturellement sa dépendance d'un Etre suprême ; & l'erreur se joignant toujours à la vérité, a fait regarder les Dieux, dans presque toute la terre, comme des Seigneurs qui venaient quelquefois visiter & reformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples, comme l'astrologie : l'une & l'autre ont précédé les temps historiques ; l'une & l'autre ont été un mélange de vérité & d'imposture. *Essai sur l'Hist. Gén. du Japon.*

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort ; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre-humain, & plus grand tort de renier votre Souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses Sujets sont malheureux. *Mélang. de Litt. De Dieu, chap. 1.*

La doctrine des deux principes est de Zoroastre. Orosmade ou Oromaze, l'ancien des Jours, & Arcmane, le génie des ténèbres, sont l'origine du Manichéisme. C'est Osiris & le Tiphon des Egyptiens ; c'est la Pandore des

Grecs ; c'est le vain effort de tous les Sages ,
pour expliquer l'origine du bien & du mal.
Essai sur l'Hist. Gén. Perse & Arabie.

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon , parce qu'il y a du mal sur la terre. Mais la nécessité , qui tiendrait lieu d'un Être suprême , serait-elle quelque chose de meilleur ? Dans le système qui admet un Dieu , on n'a que des difficultés à surmonter , & dans tous les autres systèmes on a des absurdités à dévorer. *Mélang. de Litt. De Dieu.*

- - - - - Le Dieu de l'univers ,
Qui vole sur les vents , qui soulève les mers ,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde
Forme , élève & détruit les Empires du monde.
Henr. Ch. I.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
Unis & divisés , composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix ,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais ,
Pénétrés de sa gloire , & remplis de lui-même ,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux , ces brûlants Séraphins ,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle , & de la terre ils vont changer la face ,
Des Puissances du siècle ils retranchent la race ,
Tandis que les humains , vils jouets de l'erreur ,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
 Aux fiers enfants du Nord ont livré l'Italie,
 L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
 Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tirans;
 Mais cette impénétrable & juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence:
 Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
 Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Henr. Ch. x.

Ne fais-tu pas encor, homme faible & superbe,
 Que l'insecte insensible, enseveli sous l'herbe,
 Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
 Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Mabomet, Ode 1.

Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

Alzire. Act. 1.

Vous levez les yeux vers le Dieu de vos peres,
 Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui;
 Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Henr. Ch. 1.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées;
 Il fait, quand il lui plaît, veiller sur nos années.

Henr. Ch. 11.

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
 Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
 Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
 De sa sainte cité veut sapper l'édifice;
 Lui-même en affermit les sacrés fondements,
 Ces fondements vainqueurs de l'enfer & des temps.

Henr. Ch. 1.

O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
 Descends, juge sa cause, & combats avec moi;

Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
Henr. Cb. x.

D I E U X.

L'idolatrie qu'on reproche à tant de nations, est encore une chose bien peu éclaircie. Il ne serait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la Théologie des Anciens. Toutes les nations policées eurent la connoissance d'un Dieu suprême, maître des Dieux subalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaissaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils appelaient *Knef*, à qui tout le reste était subordonné. Les anciens Perses adoraient le bon principe nommé *Orosmade*, & ils étaient très éloignés de sacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu près comme nous regardons le Diable. Les Guebres encore aujourd'hui ont conservé le dogme sacré de l'unité de Dieu. Les anciens Bracmanes reconnaissaient un seul Etre suprême : les Chinois n'affocierent aucun être subalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole jusqu'au temps où le culte de *Fo* & les superstitions ont séduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foudre de leurs Dieux, reconnaissaient dans Jupiter le Souverain absolu du Ciel & de la terre. Homere même, dans les plus absurdes fictions de la Poésie, ne s'est jamais écarté de

cette vérité. Il représente toujours Jupiter comme le seul Tout-puissant, qui envoie le bien & le mal sur la terre, & qui d'un mouvement de ses sourcils, fait trembler les Dieux & les hommes. On dressait des autels; on faisait des sacrifices à des Dieux subalternes & dépendants du Dieu suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité, où le nom de Souverain du Ciel soit donné à un Dieu secondaire, à Mercure, à Apollon, à Mars. La foudre a toujours été l'attribut du Maître. *Mélang. de Litt. chap. 60. Des Juifs.*

L'idée d'un Etre souverain, de sa providence, de ses décrets éternels, se trouve chez tous les Philosophes & chez tous les Poètes. Enfin il est peut-être aussi injuste de penser que les Anciens égalassent les Héros, les Génies, les Dieux inférieurs, à celui qu'ils appelaient le Maître des Dieux, qu'il serait ridicule de penser que nous affociions à Dieu, les Bienheureux & les Anges. *Mélang. de Litt. Des Juifs.*

Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer,
 Mais c'est le repentir qui doit les désarmer :
 Croyez-moi, les remords à vos yeux méprisables
 Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
 Je vous parais timide & faible; désormais
 Connoissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Sémiramis. Act. II.

Cette crainte n'est pas honteuse au Diadème;

Elle convient aux Rois, & sur-tout à vous-même;
 Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
 S'abaisser sous les Dieux, les craindre & les servir.
Sémiramis Act. II.

Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels,
 S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
 Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
 Ecraie à l'oisir l'innocente faiblesse ?
Oreste. Act. I.

La parole des Dieux n'est point vaine & trom-
 peuse ;
 Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
 La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.
Oreste. Act. I.

Elle n'est point à moi : cette gloire est aux Dieux.
 Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Méropé. Act. V.

- - Je connais le sort, il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des Dieux quelquefois la longue patience,
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.
Méropé. Act. I.

THEISME, ATHEISME.

Le Théisme est une religion répandue dans toutes les religions ; c'est un métal qui s'allie avec tous les autres, & dont les veines s'étendent sous terre aux quatre coins du monde. Cette mine est plus à découvert, plus travaillée à la Chine ; par-tout ailleurs elle est cachée, & le secret n'est que dans les mains des adeptes. *Elém. de Litt. & de Ph.*

On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

Renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

Alz. Alt. v.

Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai que de dire, comme M. Wolf, que les hommes doivent être justes, quand ils auraient le malheur d'être athées? *Mél. de Litt. Réponse au Roi de Prusse.*

Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu! c'est un moindre blasphème,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs infatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Mél. de Litt. Ode sur le Fanatisme.

CHRISTIANISME.

On dit que tous ces livres qu'on a fait depuis peu, pour prouver la religion Chrétienne, sont plus capable de scandaliser que d'édifier. Ces Auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ & ses Apôtres? C'est vouloir sou-

tenir un chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles , sans craindre de faire tort à l'arbre. *Mél. de Phil. Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Je n'ai point du tout l'espérance de découvrir les moyens dont Dieu s'est servi pour former le monde , pour le noyer , pour le conserver. Je m'en tiens à la parole de l'écriture , sans prétendre l'expliquer , & sans oser admettre ce qu'elle ne dit point. *Mél. de Ph. Diff. sur les changements arrivé dans notre Globe.*

L'humble religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom profané dans le monde ,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans ,
Le bandeau du vulgaire , & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin , bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la fortune.

Henr. Ch. iv.

Amour , en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin , ce feu saint & sacré ,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ,
Ils desirant sans cesse , & sans cesse ils jouissent ,
Et goutent dans les feux d'une éternelle ardeur ,
Des plaisirs sans regrets , du repos sans langueur.

Henr. Ch. vii.

La Religion Chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Ce n'est pas à la métaphisique à prouver la Religion Chrétienne. La raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit relevée, & point du tout qu'elle rende raison de ses contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour enseigner la métaphisique que l'astronomie. *Ibid.*

Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révé-
rés par nos Philosophes Chrétiens, qui savent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. *Mélang. de Litt. & d'Hist. Disc. sur la Tolérance.*

Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières (*Prophéties*); c'est le seul moyen de finir toute dispute. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

L'Ecriture nous dit qu'il y a eu un déluge; mais il n'en est resté, ce me semble, d'autre monument sur la terre, que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être justes. *Diff. sur les changements arrivés dans notre Globe.*

Ceux qui ont voulu trouver des raisons
phisiques

phifiques de ce prodige singulier (*le déluge universel*) n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les loix de la mécanique, comment quatre mille personnes furent nourries avec cinq pains & trois poissons. La Phisique n'a rien de commun avec les miracles; la Religion ordonne de les croire, & la raison défend de les expliquer, *Digression sur le déluge.*

A quoi est-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que respecter? *Ibid.*

Il avoue, avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.

Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Henr. Ch. x.

C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,

Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi,
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,

Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat, qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit,

Henr. Ch. vii.

B

Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la ven-
geance,

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

Alzire, Act. v.

PERSECUTIONS.

Les hommes s'attachent à leur Religion, à mesure qu'ils souffrent pour elle. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 207.*

Toute persécution fait des prosélytes, quand elle frappe pendant la chaleur de l'enthousiasme. *Ibid.*

C'est une fable bien méprisable, que Dioclétien ait quitté l'Empire de regret de n'avoir pu abolir le Christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner, pour tâcher de le détruire ; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. *Mélang. de Litt. & de Phil. Dioclétien.*

Il paraît certain qu'il y eut beaucoup de Chrétiens tourmentés dans l'Empire. Mais il est difficile de concilier avec les Loix Romaines tous ces tourments recherchés, toutes

ces mutilations , ces langues arrachées , ces membres coupés & grillés , & tous ces attentats à la pudeur , faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune Loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices. Il se peut que l'aversion des peuples contre les Chrétiens les ait portés à des excès horribles ; mais on ne trouve nulle part que ces excès aient été ordonnés par les Empereurs & par le Sénat.
Ibid.

Annoncer des vérités , proposer quelque chose d'utile aux hommes , c'est une recette sûre pour être persécuté.

CONFESSION, PENITENCE.

De tant de Religions différentes , il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. C'est l'origine des ces pénitences effrayantes , auxquelles les Bonzes , les Bramins , les Faquirs se dévouent. Et ces tourments volontaires , qui semblent crier miséricorde pour le genre-humain , sont devenus un métier pour gagner sa vie. *Essai sur l'Hist. Gén. du Japon.*

Se couvrir d'un cilice , marcher pieds nus , jeûner rigoureusement , chanter la nuit au chœur dans une Langue inconnue , tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme

(*Mademoiselle de la Valiere*) accoutumée à tant de gloire , de mollesse & de plaisirs. Un Roi qui punirait ainsi une femme coupable , serait un tyran ; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé.

Il n'y a presque point d'exemples de Politiques qui aient pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiation que les faiblesses de l'amour ; mais ceux qui gouvernent les ames , n'ont guere d'empire que sur les faibles. *Essai sur l'Hist. Gén. Anec. de Louis XIV. chap. 158.*

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets.

Cet usage si saintement établi chez les Chrétiens , fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus , sur-tout lorsque dans les divisions entre les Empereurs & les Papes , dans les factions des villes , les Prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du temps du Roi Henri IV. Presque tous les Confesseurs refusaient d'absoudre les Sujets qui reconnaissaient leur Roi. *Essai sur l'Hist. Gén. de la Relig. du temps de Charlemagne.*

Telle est la déplorable condition des hommes , que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison. *Ibid.*

Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le Ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps & en tout pays, qu'un Être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeller en jugement ; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est méchant. *Dissertat. en tête de Sémiramis.*

- - - - De plus sévères loix
Punissent en ces lieux (*les Enfers*) les Princes & les
Rois.

Regardez ces Tirans adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont
permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux ; elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquérants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tirans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres.

Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
 Qui des mœurs & des loix avarés corrupteurs,
 De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;
 Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
 L'inestimable prix des vertus de nos peres.
 Êtes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
 Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
 Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours filés par la mollesse?
 Avec les scélérats seriez-vous confondus,
 Vous, mortels bienfaisants, vous amis des vertus,
 Qui par un seul moment de doute & de faiblesse,
 Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
 La race des humains soit en foule engloutie,
 Si les jours passagers d'une si triste vie
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
 Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
 Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mere,
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
 À l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui desobéir.

Ne crois pas, dit Louïs, que ces tristes victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
 Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
 Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
 Non, s'il est infini, c'est dans ses recompenses;
 Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des Tirans;
 Mais ici c'est un pere, il punit ses enfans:
 Il adoucit les traits de sa main vengeresse:
 Il ne fait point punir des moments de faiblesse,
 Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
 Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Henr. Ch. vii.

O justice éternelle ! abîme impénétrable !
 Ne distinguez-vous point le faible & le coupable ,
 Le mortel qui s'égare , ou qui brave vos loix ,
 Qui trahit la nature , ou qui cède à sa voix ?
 N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître ?
 Le Ciel ne nous doit rien , quand il nous donne l'être.
Oreste Act. III.

ROME , PONTIFES , POLITIQUE , EXCOM-
 MUNICATIONS , DISPENSES , SCHISME ,
 EGLISES LATINE ET GRECQUE.

Rome ménage son crédit avec autant de po-
 litique , que la République Romaine en mit
 à conquérir la moitié du monde connu. *Essai
 sur l'Histoire Générale. Etat de l'Europe avant
 Louis XIV.*

Rome dont le destin dans la paix , dans la guerre ,
 Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre .
 Par le sort des combats on la vit autrefois
 Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les Rois.
 L'Univers fléchissait sous son aigle terrible :
 Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs ,
 Gouverner les esprits , & commander aux cœurs.
 Ses avis font ses loix ; ses décrets font ses armes.
 Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes ,
 Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars ,
 Un Pontife est assis au trône des Césars :
 Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile ,
 Les tombeaux des Catons , & la cendre d'Emile.
 Le trône est sur l'autel , & l'absolu pouvoir
 Met dans les mêmes mains le sceptre & l'en-
 censoir.

Henr. Ch. iv.

B 4

Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois.
 Sous l'orgueil imposant du triple diadème,
 La modeste vertu apparut elle-même;
 Mais l'art de ménager le reste des humains,
 Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Ibid.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
 Au fonds du Vatican régnait la Politique,
 Fille de l'intérêt & de l'ambition,
 D'où naquirent la fraude & la séduction.
 Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
 Accablé de soucis, paraît simple & tranquille.
 Ses yeux creux & perçants, ennemis du repos,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
 Par ses déguisements à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse.
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
 De la vérité même empruntant le secours,
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
 Et fait servir le Ciel à venger ses injures.
Henr. Ch. iv.

Une des sources du malheur de Louis le faible (*le Débonnaire*) & de tant de désastres plus grands, qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître d'accorder de la puissance, dans le monde, à ceux qui ont renoncé au monde. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 14.*

Lothaire, descendant de Charlemagne, fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui (*à Rome*) devant un Juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les

peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différent. *Ibid. chap. 20.*

On n'examine point si cette nouvelle Jurisprudence est utile ou dangereuse : on n'écrit ni comme Jurisconsulte, ni comme Controversiste ; mais toutes les Provinces Chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains & les peuples Orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des peres de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique : on ne connaît point chez eux de procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 21.*

Louïs le Débonnaire avait été le premier exemple du pouvoir des Evêques sur les Empereurs. Lothaire de Lorraine fut l'époque du pouvoir des Papes sur les Evêques. Il résulte de toute l'histoire de ces temps-là, que la société avait peu de regles certaines chez les Nations Occidentales, que les Etats avaient peu de loix, & que l'Eglise voulait leur en donner. *Ibid chap. 13.*

Nous avons vu de nos jours des Particuliers épouser leurs nieces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. *Ibid. chap. 29.*

On condamne hautement à Rome la pluralité des Bénéfices avec charge d'ames , & on donne tous les jours des Bulles à un Allemand pour cinq ou six Evêchés à la fois. C'est, dit-on , que les Evêques Allemands n'ont point charge d'ames. *Ibid. chap. 40.*

Quelques droits , beaucoup de prétentions , de la politique & de la patience , voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siècles auparavant avait voulu soumettre l'Empire à la Tiare. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 166.*

Les Papes étaient alors (*XI. siècle*) en quelque sorte semblables aux Califes de Bagdat , qui révéraient dans tous les Etats Musulmans , comme les Chefs de la Religion , n'avaient plus guère d'autre droit , que celui de donner des investitures de Royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main ; mais il y avait entre ces Califes & ces Papes cette différence , que les Califes étaient tombés , & que les Papes s'étaient élevés. *Ibid. chap. 22.*

Les Princes étaient bien malheureux alors , (*dans le XII. siècle*) exposés sans cesse à l'excommunication chez eux & à Rome ; mais les peuples étaient plus malheureux encore : l'anathème retombait toujours sur eux , & la guerre les dépouillait. *Ibid. ch. 41.*

Les premiers Pontifes, en ne se mêlant des querelles temporelles, que pour les apaiser, en avertissant les Rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réservant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme les images de Dieu sur la terre; mais les hommes sont réduits à n'avoir pour leur défense, que les loix & les mœurs de leurs pays : loix souvent méprisées, & mœurs souvent corrompues. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 40.*

Les Papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la Chrétienté des Légats, qu'on nommait à *latere*, qui exerçaient une juridiction sur toutes les Eglises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir Pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des Rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur Tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testaments, &c. *Ibid. chap. 31.*

Il est singulier que les Empereurs d'Allemagne aient pris tant de fois Rome, & n'y aient jamais régné. *Ibid. chap. 36.*

C'est un grand exemple de la force des opinions reçues, & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans

consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage. *Ibid. chap. 84.*

Rome tant de fois saccagée par les Barbares, abandonnée des Empereurs, pressée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos. Elle l'aurait goûté, si elle avait pu dès-lors être gouvernée par son Evêque, comme le furent depuis tant de villes de l'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien; mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des Chrétiens, qu'un Evêque pût être Souverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du Sacerdoce & de l'Empire dans d'autres Religions. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 6.*

Il est certain que s'il n'y avait pas eu dans le monde Chrétien une autorité qui fixât le sens de l'écriture & les dogmes de la Religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire; car enfin le Divin Législateur n'a daigné rien écrire; ses Disciples ont dit très peu de choses, & ils les ont dites d'une manière qu'il est quelquefois très difficile d'entendre par soi-même: presque chaque mot peut susciter une querelle. *Ibid. chap. 109.*

L'Eglise Romaine a toujours eu l'avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on

donne à la naissance : on peut même remarquer que parmi les Papes, ceux qui ont montré le plus de hauteur sont ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des Couvents où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité. *Ibid. chap. 37.*

La maxime de France est de le regarder (*le Pape*) comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 166.*

Les Pontifes de Rome, adorés & maltraités, ressembloient, si on l'ose dire, aux Idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits. *Ibid. chap. 91.*

Alexandre VI. laissa dans l'Europe une mémoire plus odieuse que celle des Nérons & des Caligulas, parce que la sainteté de son ministère le rendait plus coupable. *Ibid.*

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un Etat, que quand ils trouvent des matières combustibles. *Ibid. chap. 29.*

- - - - Songez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Henr. Ch. III.

Les Grecs anathématisaient les Latins , parce qu'ils se servaient de pain non levé pour l'Eucharistie , mangeaient des œufs & du fromage en carême , & que leurs Prêtres ne se faisaient point raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient. Essai sur l'Hist. Gén. chap. 21.

L'Eglise Grecque (*au IX. siècle*) méprisait l'Eglise Romaine. Les sciences florissaient à Constantinople ; mais à Rome tout tombait , jusqu'à la Langue Latine ; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident , ce peu de science se ressentait de ces temps malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le temps de Lucrece & de Cicéron , jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'Evêque Luitprand , envoyé depuis en ambassade par les Othons , rapporte que les Grecs n'appelaient *S. Gregoire le Grand* , que *Gregoire Dialogue* , parce qu'en effet ses Dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les Papes sont devenus de grands Souverains , Rome le centre de la politesse & des arts , l'Eglise Latine savante ; & le Patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave , Evêque d'un peuple esclave. *Ibid.*

La domination temporelle , cet éternel sujet

de discorde dans l'Occident , fut inconnue aux Eglises d'Orient. Les Evêques , sous les yeux du maître , restèrent sujets ; mais d'autres querelles non moins funestes , y furent excitées par ces disputes interminables , nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples. *Ibid.*
chap. 7.

ECCLÉSIASTIQUES , SORBONNE , SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

Un Prêtre, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses Rois , & non pas les maudire.
Œdipe, Act. III.

- - - - - Obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son Temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadème.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Sémiramis. Act. I.

Les Parisiens assiégés par les Normands, avaient à leur tête, non seulement le Comte Eudes, mais encore leur Evêque Goslin, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à son peuple, se mettait sur la breche, le casque en tête, un carquois sur le dos, & une hache à sa ceinture, & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vue.

Ce Prélat mourut de ses fatigues au milieu du siège, laissant une mémoire respectable &

chere ; car s'il arma des mains que la Religion réservait seulement au ministère de l'autel , il les arma pour cet autel même , & pour ses citoyens dans la cause la plus juste , & pour la défense la plus nécessaire , qui est toujours au-dessus des loix. Ses Confreres ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des Chrétiens. Peut-être si l'apothéose est due à quelques hommes , eût-il mieux valu mettre dans le Ciel ce Prélat qui combattit & mourut pour son pays , que tant d'hommes obscurs , dont la vertu , s'ils en ont eu , a été pour le moins inutile au monde. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 16.*

- - - - - La Sorbonne antique ;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérends ,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés ,
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modèles ,
A leur culte attachés , à leur Prince fideles ,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur ,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.
Henr. Ch. IV.

L'Eglise a de tous temps produit des solitaires ,
Qui , rassemblés entr'eux sous des regles séveres ,
Et distingués en tout du reste des mortels ,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde ,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde :
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir ,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres , à l'Etat rendus plus nécessaires ,
Ont éclairé l'Eglise , ont monté dans les chaires ;
Mais

Mais souvent enivrés de ces talents flatteurs,
 Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
 Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
 Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues :

Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
 Le bien le plus parfait est la source du mal.

Henr. Ch. v.

Alfred, Roi d'Angleterre, rebâtit plusieurs Eglises, mais aucun monastere. Il pensait sans doute que dans un état désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie, en favorisant trop ces familles immenses sans peres & sans enfans., qui se perpétuent aux dépens de la nation : aussi ne fut-il pas mis au nombre des Saints ; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des Héros utiles au genre-humain, qui sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 18.*

Il y a tel Couvent inutile au monde à tous égards, qui jouit de 200000 liv. de rente. La raison démontre que si on donnait ces 200000 liv. à cent Officiers qu'on marierait, il y aurait cent bons citoyens récompensés, cent filles pourvues, quatre cents personnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au lieu de cinquante fainéants. Elle demontre encore que ces cinquante fainéants, rendus à la

patric, cultiveraient la terre, la peupleraient; & qu'il y aurait plus de laboureurs & de soldats. Voilà ce que tout le monde desire, depuis le Prince du sang jusqu'au vigneron. La superstition seule s'y opposerait; mais la raison, soumise à la foi, doit écraser la superstition. *Mélang. de Litt. chap. 2. sur l'administration publique.*

Rien ne nous irrite plus qu'un Religieux devenu puissant. Son pouvoir nous paraît une violation de ses vœux; mais s'il abuse de ce pouvoir, il est en horreur. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 108.*

JANSENISME, CONVULSIONS,

Il serait très-utile à ceux qui sont entêtés de toutes ces disputes, de jeter les yeux sur l'Histoire Générale du monde; car en observant tant de nations, tant de mœurs, tant de religions différentes, on voit le peu de figure que font sur la terre un Moliniste & un Janséniste. On rougit alors de sa frénésie pour un parti qui se perd dans la foule, & dans l'immensité des choses. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 208.*

Au lieu d'imiter Rome, qui avait plusieurs fois imposé silence aux deux partis; au lieu de réprimer un religieux (*Le Pere le Tellier*), & de conduire le Cardinal (*de Noailles*); au lieu de défendre ces combats comme les duels, & de

réduire tous les Prêtres , comme tous les Seigneurs , à être utiles sans être dangereux ; au lieu d'accabler enfin les deux partis sous le poids de la puissance suprême , soutenue par la raison & par tous les Magistrats, Louis XIV. crut bien faire de solliciter lui-même à Rome une déclaration de guerre , & de faire venir la fameuse Constitution , qui remplit le reste de sa vie d'amertume. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 208.*

Le tombeau du Diacre *Pâris* fut le tombeau du Jansénisme, dans l'esprit de tous les honnêtes gens. Ces farces auraient eu des suites sérieuses dans des temps moins éclairés. Il semblait que ceux qui les protégeaient , ignorassent à quel siècle ils avaient à faire. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 208.*

Je ne ferais nulle mention d'une folie épidémique , qui saisit le peuple de Dijon en 844 , à l'occasion d'un *saint Benigne* qui donnait, disait-on, des convulsions à ceux qui priaient sur son tombeau : je ne parlerais pas , dis-je , de cette superstition populaire , si elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparaître de temps en temps sur la scène du monde ; mais aussi le bon sens est le même dans tous les temps : & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes

opérés sur le tombeau , de je ne sai quel Diacre
de Paris , que ce que dit en 844 , un Evêque
de Lyon sur ceux de Dijon. „ Voilà un étrange
„ Saint , qui estropie ceux qui ont recours à
„ lui : il me semble que les miracles devraient
„ être faits pour guérir les maladies , & non
„ pour en donner. „ *Essai sur l'Histoire Gén.
chap. 21.*

DISPUTES THÉOLOGIQUES, SECTES, FA-
NATISME, INQUISITION, HÉRÉSIES,
GUERRES DE RELIGION, LIGUE, MAS-
SACRE DE LA S. BARTHELEMI.

Les hérésies semblent être le fruit d'un peu
de science & de loisir. *Essai sur l'Histoire Gén.
chap. 35.*

Tous les reformateurs ont toujours affecté
des mœurs sévères. *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 69.*

Je ne décide point entre Geneve & Rome :
De quelque nom divin que leur parti les nomme ,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur ,
Si dans les différens où l'Europe se plonge ,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ,
L'un & l'autre parti cruel également ,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Henr. Cb. II.

J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ,
Faible , marchant dans l'ombre , humble dans sa
naissance ;
Je l'ai vu sans support , exilé dans nos murs ,

S'avancer à pas lents par des détours obscurs.
 Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
 Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
 Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
 Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
 Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
 De ma religion je vins pleurer l'injure,
 Là, quelque espoir au moins console mes vieux
 jours.

Un culte si nouveau ne peut durer toujours :
 Des caprices de l'homme il a tiré son être ;
 On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.

Henr. Ch. I.

Vers l'an 1559 quelques Calvinistes s'étaient d'abord insinué dans le Peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi : il se met lui-même la bride qu'on lui présente, jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, & qui s'en serve à son avantage. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 115.*

Les sectes vieillissent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été soutenues par de grands Princes, qui n'ont point causé de grands maux, vieillissent plutôt que les autres. Ce sont des maladies épidémiques qui passent comme la suette & la coqueluche. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 9.*

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandements célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les Théologiens, soient quelquefois

les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société , qu'obscurs dans leurs idées ; & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil , à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre par un sophisme. *Mélang. de Poés. & de Litt. Réponse au Roi de Prusse.*

Les Métaphysiciens & les Théologiens ressembleraient assez à cette espèce de gladiateurs , qu'on faisait combattre les yeux couverts d'un bandeau. *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 29.*

En matière de Religion , l'enthousiasme commence toujours le bâtiment , mais l'habileté l'achève. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 117.*

Les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 145.*

L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme , & se mêle sans qu'on s'en apperçoive , à la piété la plus austère. *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 117.*

On a disputé sur tout ce qu'on connaît , & sur tout ce qu'on ne connaît pas ; mais les disputes des anciens Philosophes furent toujours paisibles , & celles des Théologiens , souvent sanglantes , & toujours turbulentes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 208.*

Les querelles Théologiques avaient plus de

poids en Orient, parce que les Prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cause de la paix Théologique en Occident ; c'est l'ignorance, qui au moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause. *Essai sur l'Hist. Gén. c. 21.*

La fureur d'enthousiasme n'est guère que dans les sectes naissantes. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 20.*

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son peuple ; quand elle domine le peuple, elle le soulève contre son Prince. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 2.*

Quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt de sacrifier la nature à la superstition. Que de peres ont détesté, deshérité leurs enfants ! que de freres ont poursuivi leurs freres par ce funeste principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille. *Lettre au Roi de Prusse, sur la Tr. de Mahom.*

Les superstitieux font dans la société ce que les poltrons font dans une armée ; ils ont & donnent des terreurs paniques. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 26.*

La volupté & la superstition ont leur source dans la faiblesse. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 44.*

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle défunit les amis : elle divise les parents : elle persécute le sage, qui n'est qu'un homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate* ; mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asile de la liberté. Elle donne à *Jurieu*, qui se fait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz*, *M. Wolf* : il faut pour le rétablir que le Ciel fasse naître un Roi philosophe ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe ; on voit dans ce même siècle où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre. *Let. sur la Tr. de Mah. au Roi de Prusse.*

Il n'y a pas un seul exemple sur la terre de philosophes qui se soient opposés aux loix du Prince. Il n'y a pas un seul siècle où la supersti-

tion & l'enthousiasme n'aient causé des troubles qui font horreur. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 2.*

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Trag. de Mabom. Act. II.

Les premiers observateurs du cours véritable des astres leur attribuerent de fausses influences. Les fondateurs des Religions étrangères , en reconnaissant la Divinité , fouillerent le culte par les superstitions. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch. 120.*

C'est le caractère des barbares , de croire la Divinité malfaisante : les hommes font Dieu à leur image. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 8.*

Il faut attribuer au tribunal de l'inquisition cette profonde ignorance de la saine philosophie où l'Espagne demeure plongée, tandis que l'Allemagne , l'Angleterre , la France , l'Italie même , ont découvert tant de vérités , & ont élargi la sphere de nos connoissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance est armée du pouvoir. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 18.*

. Ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre;
Qui venge les autels, & qui les deshonne,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré,

Comme nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaîser par le sang des humains.

Henr. Ch. vi.

Un doux Inquisiteur, un Crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter son prochain ;
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à se toucher,
Le peuple en louant Dieu, danse autour du bûcher.

Poème sur la Loi Nat. 11^e. Partie.

Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solennels, où des Juifs malheureux,
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Henr. Ch. v.

Si Newton était né en Portugal, & qu'un
Dominiquain eût vu une hérésie dans la raison
inverse du quarré des distances, on aurait revêtu
le Chevalier *Isaac Newton* d'une *sanbenite* dans
un *Auto-da-fé*. *Mél. de Litt. & de Ph. chap. 29.*

On a souvent demandé pourquoi ceux que
leur ministère engage à être savants & indul-
gents, ont été si souvent ignorants & impitoya-
bles. Ils ont été ignorants, parce qu'ils avaient
long-temps étudié ; & ils ont été cruels, parce
qu'ils sentaient que leurs mauvaises études
étaient l'objet du mépris des sages. Certaine-
ment les Inquisiteurs qui eurent l'effronterie de
condamner le système de *Copernic*, non seule-

ment comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce système. La terre a beau être emportée autour du Soleil, ainsi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même est toujours en sûreté, quand il n'est combattu que par des Philosophes; toutes les Académies de l'Univers ne changeront rien à la croyance du peuple : quel est donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? C'est que les *Anitus* disent dans le fond de leur cœur, les *Socrates* nous méprisent. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 29.*

On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ses Dieux; qu'aurait-il dit, s'il avait vu un *Auto-da-fé*? *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 118.*

Un inspiré qui cabale, n'est-il pas convaincu d'être un fourbe? L'imagination humaine est capable de réunir ces deux excès qui semblent s'exclure. (*La fourberie & le fanatisme.*) *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 208.*

Il vaut mieux recevoir cent Bulles erronées, que de mettre cent Villes en cendres, comme ont fait les Huguenots & leurs adversaires. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 208.*

Il y a peu de point controverse qui n'aient causé une guerre civile, & les nations étran-

geres , peut-être notre postérité , ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années , en prêchant la patience. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 165.*

La raison en se perfectionnant , détruit le germe des guerres de Religion. C'est l'esprit philosophique qui a banni cette peste du monde. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 2.*

L'esprit dogmatique apporta chez les hommes la fureur des guerres de la Religion. J'ai recherché long-temps comment & pourquoi cet esprit dogmatique , qui divisa les écoles de l'antiquité Païenne , sans causer le moindre trouble , en a produit parmi nous de si horribles. Ce n'est pas le seul fanatisme qui en est cause , car les Gymnosophistes & les Bramins , les plus fanatiques des hommes , ne firent jamais de mal qu'à eux-mêmes. *Essai sur l'Hist. Gén. 207.*

Pourquoi obéirai-je en aveugle à des aveugles qui me crient : haïssez , persécutez , perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentiments chez les hommes ! L'esprit d'indulgence ferait des freres , celui d'intolérance peut former des monstres. *Lett. au Roi de Prusse sur Mahomet.*

La discorde attentive, en traversant les airs,
 Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
 Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres
 Le plus cruel Tiran de l'empire des ombres :
 Il vient : le fanatisme est son horrible nom,
 Enfant dénaturé de la Religion :
 Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
 Et reçu dans son sein, l'embrasse & la déchire.

Henr. Ch. v.

Il est affreux sans doute que l'Eglise Chrétienne ait toujours été déchirée par ses querelles, & que le sang ait coulé pendant tant de siècles par des mains qui portaient le Dieu de paix : cette fureur fut inconnue au Paganisme : il couvrit la terre de ténèbres ; mais il ne l'arrosa que du sang des animaux : & si quelquefois chez les Juifs & chez les Païens on dévoua des victimes humaines, ces dévouements tout terribles qu'ils étaient, ne causerent pas de guerres civiles. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 207.*

Ne pourrait-on pas trouver l'origine de cette nouvelle peste qui a ravagé la terre, dans l'esprit républicain qui anima les premières Eglises ? Les assemblées secrètes qui bravaient d'abord dans des grottes & dans des caves, l'autorité des Empereurs romains, formerent peu à peu un état dans l'Etat. C'était une république cachée au milieu de l'empire. Constantin la tira de dessous terre pour la mettre à côté du trône. Bientôt l'autorité attachée aux grands sieges se

trouva en opposition avec l'esprit populaire , qui avait inspiré jusqu'alors toutes les assemblées des Chrétiens. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 207.*

La saine philosophie qui commença vers le milieu de ce siècle (*de Louis XIV.*) à percer un peu dans le monde , devait dégouter à la longue les honnêtes gens des disputes de controverse. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 207.*

La modération semble aujourd'hui prendre , dans les deux partis opposés , la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la religion , l'Europe serait un vaste cimetière. L'esprit de philosophie a enfin émouffé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé deux cens ans de frénésie pour arriver à des jours de repos ! *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 113.*

Si on ouvrait toutes les archives , on y verrait toujours la Religion immolée à l'intérêt & à la vengeance. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 148.*

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
 Le fils assassiné sur le corps de son pere ,
 Le frere avec la sœur , la fille avec la mere ,
 Les époux expirants sous leurs toits embrasés ,
 Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,

Ce que vous-même encor à peine vous croirez ,
 Ces monstres furieux de carnage altérés ,
 Excités par la voix des Prêtres sanguinaires ,
 Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
 Et le bras tout souillé du sang des innocents ,
 Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.

Henr. Cb. II.

Le monstre au même instant donne à tous le signal ;
 Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle ;
 L'étendard de la Croix flottait au milieu d'elle ;
 Ils chantent , & leurs cris dévots & furieux ,
 Semblent à leur revolte associer les Cieux ,
 On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques ,
 Les imprécations aux prières publiques.
 Prêtres audacieux , imbéciles Soldats ,
 Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras :
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice ,
 Dans les murs de Paris cette infâme milice ,
 Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux ,
 Le Dieu , ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
 Mayene , qui de loin voit leur folle entreprise ,
 La méprise en secret , & tout haut l'autorise ;
 Il fait combien le peuple avec soumission ,
 Confond le Fanatisme & la Religion ;
 Il connaît ce grand art aux Princes nécessaire ,
 De nourrir la faiblesse , & l'erreur du vulgaire.

Henr. Cb. IV.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a
 un Géant haut de soixante & dix pieds : bientôt
 après tous les Docteurs examinent de quelle
 couleur doivent être ses cheveux , de quelle
 grandeur est son pouce , quelles dimensions ont

ses ongles : on crie , on cabale , on se bat : ceux qui soutiennent que le petit doigt du Géant n'a que quinze lignes de diametre , font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais , Messieurs , votre Géant existait-il ? dit modestement un passant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces disputants : quel blasphème ! quelle absurdité ! Alors ils font tous une treve pour lapider le passant ; après l'avoir assassiné en cérémonie , de la maniere la plus édifiante , ils se battent entr'eux comme de coutume , au sujet du petit doigt & des ongles.

Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 39.

Ce Fanatisme sacrilege
Est sorti du sein des autels :
Il les profane , il les assiege ,
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né de ton chaste flanc :
Mere tendre , mere adorable ,
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?

Ode sur le Fanatisme.

Le Fanatique aveugle & le Chrétien sincere ,
Ont porté trop souvent le même caractère :
Ils ont même courage , ils ont même desirs :
Le crime a ses héros , l'erreur a ses martyrs.
Duvrai zele & du faux vains juges que nous sommes ,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Henr. Ch. v.

Louis

Louis XI. donna par contrat de mariage la Comté de Boulogne à la sainte Vierge. La piété ne consiste pas à faire la Vierge Comtesse, mais à s'abstenir des actions que la conscience reproche, & que Dieu doit punir. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 80.*

Heureux tous les hommes, si tous les disputeurs de ce monde, si les Hérésiarques s'étaient soumis avec autant de modération, avec une douceur aussi magnanime que le grand Archevêque de Cambrai, qui n'avait nulle envie d'être Hérésiarque : je ne sai pas s'il avait raison de vouloir qu'on aimât Dieu pour lui-même ; mais M. de Fenelon méritait d'être aimé ainsi. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 9.*

RELIGIONS MAHOMÉTANE, PAÏENNE,
ORACLES DU PAGANISME, PRODIGES.

Les Religions durent toujours plus que les empires. Le Mahométisme florissait, & l'empire des Califes était détruit par la Nation des Turcomans. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 43.*

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle des Califes ; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 4.*

Les Califes n'étaient plus que les Chefs de

D

la religion, tels que le *Dairi* Pontife du Japon, qui commande en apparence aujourd'hui au *Cubosama*, & qui lui obéit en effet, tels que le Sherif de la Mecque, qui appelle le Sultan Turc son Vicaire; tels enfin qu'étaient les Papes sous les Rois Lombards. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 43.*

Je ne compare point sans doute le trône de l'erreur à celui de la vérité. Je compare les révolutions. *Ibid.*

Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas
toujours;

On ne voit point leur bras si prodigue en miracles.
Ces autels, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont point animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prêtres,
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.

Œdipe, Act. II.

Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un Pontife est souvent terrible aux Souverains;
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahissant ses Rois,
Sur-tout quand l'intérêt, pere de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

Œdipe, Act. III.

Cet organe des Dieux est-il donc infallible ?

Un ministère saint les attache aux autels :
 Ils approchent des Dieux; mais ils sont des mortels.
 Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
 Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
 Que sous un fer sacré des taureaux gémissants,
 Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants ?
 Et que de leurs festons ces victimes ornées,
 Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
 Non, non, chercher ainsi l'obscurité,
 C'est usurper les droits de la Divinité.
 Nos Prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
 Notre crédulité fait toute leur science.

Oedipe, Act. iv.

- - - Ne consultez point d'oracles inutiles :
 C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
 Ce fantôme inouï qui paraît en ce jour,
 Qui naquit de la crainte & l'enfante à son tour,
 Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?
 Pour qui ne les craint point, il n'est point de
 prodiges :

Ils sont l'appas grossier des peuples ignorants,
 L'invention du fourbe, & le mépris des Grands.

Sémiramis, Act. II.

- - J'ai fait en secret, moins fière & plus hardie,
 Consulter Jupiter aux sables de Libie,
 Comme si loin de nous, le Dieu de l'Univers
 N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.

Sémiramis, Act. I.

Du Ciel, quand il le faut, la justice suprême,
 Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
 Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
 Pour l'effroi de la terre & l'exemple des Rois.

Sémiramis, Act. III.

L' H O M M E.

On peut dans une Satire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on se serve de sa raison , on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait , le plus heureux , & celui qui vit le plus long-temps ; car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie ; nous devons nous étonner , & nous féliciter de notre bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe , j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Quand il faut rendre son corps aux éléments , & ranimer la nature sous une autre forme , c'est qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphose est venu , avoir vécu une éternité , ou avoir vécu un jour , c'est précisément la même chose. *Micromégas , chap. 5.*

Qui pourrait redouter ou refuser la mort ?
Le coupable la craint ; le malheureux l'appelle ;
Le brave la défie & marche au-devant d'elle ;
Le sage , qui l'attend , la reçoit sans regret.

L'Orphelin de la Chine , Act. 1.

Inexplicables humains , comment pouvez-

vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de crimes ? *Le Monde comme il va*, chap. 64.

L'homme n'est point une énigme, comme on se le figure, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paraît être à sa place dans la nature, supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est comme tout ce que nous voyons. mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine. Il est pourvu de passions pour agir, & de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait Dieu; & ces prétendues contradictions, que vous appelez contradictions, sont les ingrédients nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est comme le reste de la nature, ce qu'il doit être. Voilà ce que la raison peut dire : ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine, c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours. *Remarques sur les Pensées de Pascal.*

L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure;

Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ?

Avez-vous pénétré, Philosophes nouveaux,

Cet instinct sûr & prompt, qui sert les animaux ?

Dans son germe impalpable, avez-vous pu connaître

L'herbe qu'on foule aux pieds , & qui meurt pour
renaître ?

Poème sur la Loi Nat. 11e. Partie.

Il est bien certain , que la naissance ne met
pas plus de différence entre les hommes qu'en-
tre un ânon dont le pere portait du fumier ,
& un ânon dont le pere portait des reliques.
L'éducation fait la grande différence , les ta-
lents la font prodigieuse , la fortune encore
plus. *Anecdotes sur le Czar.*

La nature en tous sens à ses bornes prescrites,
Et le pouvoir humain ferait seul sans limites !

Dis. 11e. sur la Liberté.

Tes destins sont d'un homme , & tes vœux sont
d'un Dieu.

Ibid.

Hélas ! grands & petits , & sujets & Monarques ,
Distingués un moment , par de frivoles marques ,
Égaux par la nature , égaux par le malheur ,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit , & dans ce grand naufrage ,
Rassembler nos brebis , voilà notre partage.

Orphél. de la Chine, Act. II.

N'espérons des humains, rien que par leur faiblesse.

Brutus, Act. III.

Faut-il toujours combattre, outromper les humains ?

Mabom. Act. V.

Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître :

Alzire, Act. I.

Si du Dieu qui nous fit, l'éternelle puissance
 Eût à deux jours au plus borné notre existence,
 Il nous aurait fait grace. Il faudrait consumer
 Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer :
 Le temps est assez long, pour quiconque en profite :
 Qui travaille, & qui pense, en étend la limite :
 On peut vivre beaucoup, sans végéter long-temps.

Discours 11^e. de la nature de l'homme.

Quand la nature était dans son enfance,
 Nos bons aïeux étaient dans l'ignorance,
 Ne connoissaient ni le tien, ni le mien ;
 Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien.
 Ils étaient nuds, & c'est chose très claire,
 Que qu'il n'a rien n'a nul partage à faire.

Le Mondain.

Nous pensons dans l'opulente oisiveté de nos
 villes que tout l'univers nous ressemble, & nous
 ne songeons pas que tous les hommes ont vécu
 long-temps comme le reste des animaux,
 ayant souvent à peine le couvert & la pâture au
 milieu même des mines d'or & de diamants.

Chap. 121. de l'Ethiopie.

Il y a très peu d'hommes vraiment origi-
 naux : presque tous se gouvernent, pensent &
 sentent par l'influence de la coutume & de l'é-
 ducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui
 marche dans une route nouvelle ; mais parmi
 cette foule d'hommes qui vont de compagnie,
 chacun a de petites différences dans la démar-
 che que les vûes fines apperçoivent. *Rem. sur
 les Pensées de Pascal.*

C'est une étrange rage que celles de quelques Messieurs, qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un Charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pilules. *Lettre à M. s'Gravenfonde, Mém. de Litt.*

Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux, sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est je crois d'un homme sage. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Qui fait les ressorts secrets des fautes & des injustices des hommes ? *Essai sur l'Hist. ch. 68.*

Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions ; c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotés à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre. *Mém. de Litt. chap. 56.*

Le courage s'épuise, & manque à la vieillesse.
Oreste, Ag. vi.

N A T U R E.

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
 Par ses dons partagés ornant cet Univers,
 Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
 Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
 Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
 Des mains de la Nature exactement notés :
 L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Temple du Gout.

Les cris du sang, sa force & ses impressions,
 Des cœurs toujours trompés font les illusions.
 La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude.
Mabom. Act. IV.

. . . Périssè la Marâtre :
 Périssè le cœur dur, de soi-même idolâtre,
 Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
 Le barbare plaisir d'hériter de son sang.
Méropé, Act. I.

La Nature un moment jette un cri qui l'alarme ;
 Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu,
 L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.
Oreste, Act. III.

La Nature & l'Himen, voilà les loix premières :
 Les devoirs, les liens des Nations entières :
 Ces loix viennent des Dieux ; le reste des humains.
Orphél. de la Chine, Act. II.

Tout ce qui tient intimement à la nature humaine, se ressemble d'un bout de l'univers à l'autre ? Tout ce qui peut dépendre de la cou-

* C'est Egiste dans Oreste, c'est un tiran qui parle.

tume est différent, & c'est un hasard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature ; il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages ; il répand la variété sur la scène de l'univers : la nature y répand l'unité ; elle établit par-tout un petit nombre de principes invariables : ainsi le fonds est toujours le même, & la culture produit des fruits différents. *Essai sur l'Hist. chap. 211.*

HUMANITÉ,

Je lis au cœur de l'homme & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monuments épars, & le stile énergique
De ce fameux *Pascal*, ce dévot satirique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer ;
Je combats ses rigueurs extrêmes :
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes ;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.

Mél. de Litt. & de Poésies :

Réponse à une Dame.

Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas :
Les Miracles sont bons ; mais soulager son frere,
Mais tirer son ami du sein de la misere,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.

Mél. de Litt. & de Poésies.

VIIe. Discours sur la vraie vertu.

On retrouvera dans presque tous mes écrits
cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra, si j'ose m'exprimer ainsi, le desir du bonheur des hom-

mes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir. *Ouv. Dra. Dis. Prél. sur Alzire.*

Les hommes sanguinaires ne le sont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les sévérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté nécessaire ; mais personne ne répand le sang pour son plaisir. *Essai sur l'Hist. ch. 65.*

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidele à quelques pratiques inutiles, & infidele aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières, & garder ses vices, jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du Chrétien véritable, est de regarder tous les hommes comme ses freres, & de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal. *Ouv. Dram. Disc. Prél. sur Alzire.*

Le genre humain serait trop malheureux, s'il était aussi commun de commettre des choses atroces, que de les croire. *Essai sur l'Hist. Gén. Mort de Madame, chap. 118.*

Vivons en paix, adorons notre pere commun ; vous avec vos ames savantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre, passons-le doucement

sans nous quereller pour des difficultés qui seront éclaircies dans la vie immortelle , qui commencera demain. *Mél. de Litt. de l'Âme*, chap. 26.

Saladin laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans , Juifs & Chrétiens , voulant faire entendre par cette disposition , que tous les hommes sont freres , & que pour les secourir , ils ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient , mais de ce qu'ils souffrent. *Essai sur l'Hist. Saladin*, chap. 45.

Il y a souvent des hommes , qui sans avoir acheté le droit de juger leurs semblables , aiment le bien public , autant qu'il est négligé quelquefois par ceux qui acquierent comme une métairie , le pouvoir de faire du bien & du mal. *Mélang. de Litt. chap. 42.*

Ceux qui persécutent un Philosophe , sous prétexte que ses opinions peuvent être dangereuses au public , sont aussi absurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'Algebre ne fit renchérir le pain au marché. Il faut plaindre un être pensant qui s'égare ; le persécuter , est insensé & horrible. Nous sommes tous freres ; si quelqu'un de mes freres , plein du respect & de l'amour filial , animé de la charité la plus fraternelle , ne salue pas notre pere commun

avec les mêmes cérémonies que moi , dois-je l'égorger & lui arracher le cœur ? *Mélang. de Litt. Théisme , chap. 40.*

Il faut aimer , & très tendrement les créatures ; il faut aimer sa patrie , sa femme , son pere , ses enfans ; il faut si bien les aimer , que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Sans l'humanité , vertu qui comprend toutes les vertus , on ne mériterait guere le nom de Philosophe. *Mélang. de Phil. I. Part. chap. 6.*

C'est une chose bien déplorable que la même religion , qui ordonne le pardon des injures , ait fait commettre depuis long-tems tant de meurtres , & cela en vertu de cette seule maxime , que quiconque ne pense pas comme nous est réprouvé , & qu'il faut avoir les réprouvés en horreur. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 143.*

On prétend qu'on est moins malheureux quand on ne l'est pas seul ; ce n'est pas par malignité , c'est par besoin : on se sent alors entraîné vers une infortuné , comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux seroit une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles , qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage. *Mél. de Litt. Le Pécheur.*

Dans nos jours passagers de peites, de miseres,
 Enfants du même Dieu, vivons du moins en freres;
 Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
 Nous marchons tous courbés sous le poids de nos
 maux;

Mille ennemis cruels assiegent notre vie,
 Toujours par nous maudite, & toujours si chérie:
 Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,
 Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instants,
 Remede encor trop faible à des maux si constants.
 Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
 Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
 Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
 Combattre avec le fer dont ils sont enchainés.

Poème sur la Loi naturelle, 111^e. Partie.

A la Religion discrettement fidele,
 Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme
 elle;

Et sans noyer autrui, songe à gagner le port :
 Qui pardonne a raison, & la colere a tort.

Ibid.

Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte,
 Il pare en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
 De se souiller du sang des malheureux humains.
 De son Roi seulement son ame est occupée :
 Pour sa défense seule, il a tiré l'épée :
 Et son rare courage, ennemi des combats,
 Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Henr. Cb. viii.

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,

S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de
l'horreur,

D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître, & le suit.

Henr. Ch. vi.

J'aime peu les Héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquérants fiers ennemis d'eux-mêmes,

Qui dans les horreurs des combats

Ont placé tous les biens suprêmes,

Cherchant par-tout la mort & la faisant souffrir

A cent mille hommes leurs semblables.

Plus leur gloire à d'éclat, plus ils sont haïssables.

Mél. de Litt. Lettre au Roi de Prusse.

Consulter la prudence, & suivre l'équité,

Ce n'est encore qu'un pas vers l'immortalité.

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est
triste,

Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste;

Le conquérant est craint, le sage est estimé;

Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé;

Lui seul est vraiment Roi, sa gloire est toujours pure,

Son nom parvient sans tache à la race future.

A qui se fait aimer, faut-il d'autres exploits?

Trajan, non loin du Gange, enchaina trente Rois,

A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:

Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.

Jerusalem conquise, & ses murs abattus,

N'ont point éternisé le grand nom de *Titus*.

Il fut aimé, voilà sa grandeur véritable.

Mél. de Litt. Rép. au Roi de Prusse.

Pour instruire la race humaine,
 Faut-il perdre l'humanité ?
 Faut-il le flambeau de la haine,
 Pour nous montrer la vérité ?
 Un ignorant qui de son frere
 Soulage en secret la misere,
 Est mon exemple & mon Docteur ;
 Et l'esprit hautain qui dispute,
 Qui condamne, qui persécute,
 N'est qu'un détestable imposteur.

Ode sur le Fanatisme.

Si l'éternelle loi qui meut les éléments,
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents ;
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
 Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent ;
 Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
 Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misere,
 Nous étendons les mains vers notre commun pere.
 Le vase, on le fait bien, ne dir point au Potier
 Pourquoi suis-je si vil, si faible, si grossier ?
 Il n'a point la parole, il n'a point la pensée ;
 Cette urne en se formant, qui tombe fracassée,
 De la main du Potier, ne reçut point un cœur,
 Qui désirât les biens, & sentît son malheur.

Poème sur le désastre de Lisbonne.

De l'Inde aux bornes de la France,
 Le soleil en son vaste tour
 Ne voit qu'une famille immense,
 Que devrait gouverner l'amour.
 Mortels, vous êtes tous des freres :
 Jetez ces armes mercenaires ;
 Que cherchez-vous dans les combats ?
 Quels biens poursuit votre imprudence ?

Ea

En aurez-vous la jouissance
 Dans l'horrible nuit du trépas ?

Ode sur la Paix.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
 Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
 Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-
 mêmes,

Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,
 Malheureux dont le cœur ne fait pas comme on
 aime,

Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Épître aux Mânes de Génonville.

Aimez Dieu, lui dit-il, (*Jésus-Christ*) mais aimez les mortels :

Voilà l'homme & sa loi ; c'est assez : le Ciel même
 A daigné nous tout dire, en ordonnant qu'on aime :
 Le monde est médifant, vain, léger, envieux,
 Le fuir est très bien fait, le servir encor mieux :
 A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.

VII^e. Discours sur la vraie vertu.

C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.
 Le juste est bienfaisant.

Ce mot de *bienfaisance*, il me plaît : il rassemble,
 Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
 Petits Grammairiens, grands Précepteurs des sots,
 Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
 Pareille expression vous semble hasardée ;
 Mais l'Univers entier en doit chérir l'idée.

Ibid.

Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
 Gémit des maux que souffre la campagne :
 Et coufu d'or, dans le luxe plongé,
 Plaint le pays de tailles surchargé.

Mél. de Litt. Vie de Paris & de Versailles.

E.

Ferme en tes sentiments, & simple dans ton cœur,
 Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur :
 Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire.
 Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frere :
 Sois sage pour toi seul, compâtissant pour lui :
 Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

11^e. Discours sur la Liberté.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre :
 C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
 Malheureux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
 Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.

Alzire, Act. II.

- - - Tendez une main bienfaisante
 A cet infortuné que le Ciel vous présente :
 Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.

Merope, Act. II.

La pitié dont la voix,
 Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Sémir. Act. V.

Il n'y a guere que les ames vertueuses de
 sensibles. *Préface de Rome Sauvée.*

Qui ne fait compâir aux maux qu'on a soufferts ?

Alzire, Act. II.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
 Mais enfin je suis homme, & c'est assez de l'être,
 Pour aimer à donner ses soins compâtissans
 A des cœurs vertueux que l'on croit innocents.
 Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous
 sommes,

Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Mabom. Act. III.

Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voudrait aimer !

Ibid.

V E R T U S , A M I T I É.

Tendre amitié, don du Ciel, beauté pure,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure ;
 Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
 Loin du méchant qui ne te connaît pas,
 Loin du bigot, dont la peur dangereuse
 Corrompt la vie & rend la mort affreuse,
Mél. de Poés. &c. Vie de Paris.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
 O divine amitié ! félicité parfaite,
 Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
 Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis.
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
 Dans toutes les saisons, & dans toutes les heures :
 Sans toi l'homme est tout seul ; il peut par ton appui,
 Multiplier son être, & vivre dans autrui.
Mél. de Poés. iv. Discours.

On me dit : je vous aime , & je crus comme un sot,
 Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
 J'y fus pris : j'asservis au vain desir de plaire
 La mâle liberté qui fait mon caractère,
 Et perdant la raison dont je devois m'armer,
 J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
Ibid.

Oui, des amis : en as-tu pu connaître ?
 J'en ai cherché : j'ai vu force frippons,
 De tous les rangs, de toutes les façons :
 D'honnêtes gens, dont la molle indolence
 Tranquilement nage dans l'opulence,
 Blasés en tout, aussi durs que polis,
 Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tous remplis ;
 Mais des cœurs droits, des âmes élevées
 Que les destins n'ont jamais captivées,

Et qui se font un plaisir généreux,
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu : par-tout le vice abonde :
Un coffre fort est le Dieu de ce monde.

La Prude , Act. I.

Si les hommes étaient de pures machines ,
que deviendrait l'amitié , sentiment dont tous
les cœurs bienfaits font leurs délices ?

Quoi ? un cœur tendre & généreux , un esprit
sage verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire,
du même œil dont on voit des roues de moulin
tourner par le courant de l'eau & se briser à
force de servir ? *Mél. de Poés. & de Litt. Réponse
au Roi de Prusse.*

Un esprit mâle & ferme , un ami respecté ,
Fait parler le devoir avec autorité ;
Ses conseils font des loix.

Le Duc de Foix , Act. I.

Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

Oreste , Act. IV.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des
Dieux.

Œdipe , Act. I.

L'amitié vit avec très peu de Dieux.

Mél. de Poés. & de Litt. Temple de l'amitié.

Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?
Tu les as vus chez moi toujours admis ,
M'importunant souvent de leurs visites ,
A mes soupers délicats parasites ,
Ventant mes goûts d'un esprit complaisant , -

Et sur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

Enfant prodigue, Act. II.

Quand d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne,
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

La Prude, Act. I.

COURAGE, FERMETÉ, GRANDEUR D'ÂME,
HÉROÏSME, GÉNÉROSITÉ, MODÉRA-
TION, SAGESSE, GLOIRE, LIBERTÉ,
FIDÉLITÉ, SINCÉRITÉ, RECONNOISSAN-
CE, AMOUR DE LA PATRIE, HONNEUR,
AMOUR DU TRAVAIL.

Tout vouloir est d'un fou ; l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage.

Il faut régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.

*Mél. de Poésies & de Litt. IV. Discours
de la modération.*

Usez, n'abusez point, le sage ainsi l'ordonne ;

Je suis également *Epictète & Petrone* ;

L'abstinence, ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

*Mél. de Poésies & de Litt. V. Discours
sur la nature du plaisir.*

Ah ! qui sert son pays, sert souvent un ingrat,

Catiline, Acte I.

Un citoyen n'est rien dans la perte commune.

Il doit s'anéantir.

L'Orp. de la Chine, Act. IV.

Un méchant homme peut faire le bien pu-
blic, quand son intérêt n'y est pas contraire,

Essai sur l'Hist. Générale de Louis XI. chap. 8.

Le véritable & solide amour de la Patrie consiste à lui faire du bien , & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible ; mais disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation , nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poètes que nos voisins , c'est plutôt sot amour de nous-mêmes , qu'amour de notre pays. *Essai sur la Poésie Epique , chap. 8.*

Les temps d'Anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme ; son effort est plus retenu dans les gouvernements réglés. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 30.*

- - - - - Dans le malheur,
Il ne faut consulter que le Ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne.
Mérope , Act. v.

C'est dans l'adversité qu'on voit le vrai courage.
Henr. Ch. 1.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Alzire , Act. II.

- - Il est bien dur pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime ;
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.
Zaïre , Act. II.

Rarement un héros connaît la défiance.
Henr. Ch. II.

C'est aux hommes communs, aux âmes ordinaires,

A se justifier par des moyens vulgaires ;
Mais un Prince , un guerrier , tel que vous , tel
que moi ,

Quand il a dit un mot , en est cru sur sa foi.

Œdipe , Act. II.

La vertu s'avilit à se justifier.

Ibid.

Je ne prends point , quoi qu'on en puisse croire ,
La vanité pour l'honneur & la gloire.

L'éclat vous plaît : vous mettez la grandeur

Dans les blasons : je la veux dans le cœur.

L'homme de bien , modeste avec courage ,

Et la beauté spirituelle , sage ,

Sans bien , sans nom , sans tous ces titres vains ,

Sont à mes yeux les premiers des humains.

Nanine , Act. I.

Crois-moi , la liberté que tout mortel adore ,

Que je veux leur ôter , mais que j'admire encore ,

Donne à l'homme un courage , inspire une gran-
deur ,

Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.

Brutus , Act. I.

Honorer la vertu , c'est assez la venger.

Mariamne , Act. V.

- - - Le vrai courage est de savoir souffrir ,
Non d'aller exciter une foule rebelle

A lever sur son Prince une main criminelle.

Ibid.

Je ne veux point de toi demander des serments ,

De la foi des humains sacrés & vains garants ;

Ta promesse suffit , & je la crois plus pure

Que les autels des Dieux entourés du parjure.

Mort de César , Act. I.

La puissance souveraine peut maltraiter un
brave homme , mais non pas le deshonorer.
Essai sur l'Hist. Gén. chap. 174.

Il est des cœurs si grands , si généreux ,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

Nanine , Act. I.

- - - - C'est peut-être un grand tort ,
D'avoir une âme au-dessus de son sort.

Ibid.

- - - - Mon devoir est le maître.
Non , crois-moi , l'homme est libre au moment
qu'il veut l'être.

Je l'avoue , il est vrai , ce dangereux poison
A pour quelques moments égaré ma raison ;
Mais le cœur d'un soldat fait domter la mollesse ;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

Brutus , Act. II.

Le faible est inquiet , le grand homme est tranquille.

Le Duc de Foix , Act. III.

Un courage indomté dans le cœur des mortels ,
Fait ou les grands héros , ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples ,
S'il eût aimé la gloire , eût mérité des temples.

Catiline , Act. V.

- - - - Quand le Ciel en colere
De ceux qu'il persécute , a comblé la misere ,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs ,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.

Orphélin de la Chine , Act. V.

Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblants sont trainés au supplice ;

Les mortels généreux disposent de leur fort.
Ibid.

Si tu trahis ta foi , tu dois pleurer sans doute.
Alzire , Act. III.

J'ai pensé qu'un Guerrier , jaloux de sa puissance ,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense.
Ibid.

Qui peut se déguiser , pourrait trahir sa foi :
C'est un art de l'Europe ; il n'est pas fait pour moi.
Alzire , Act. I.

Doux nœuds de la reconnoissance ,
C'est par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié ;
La voix du sang , de la nature ,
N'est rien qu'un languissant murmure ,
Près de la voix de l'amitié.
Eh ! quel est en effet mon pere ?
Celui qui m'instruit , qui m'éclaire ,
Dont le secours m'est assuré ;
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie ,
C'est là le fils dénaturé.

Mél. de Paës. Ode sur l'ingratitude.

Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne ,
Alors que dans les fers son Chef est retenu ?
Zaire , Act. II.

J'estime plus un vertueux soldat ,
Qui de son sang sert son Prince & l'Etat ,
Qu'un Important , que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.
Nanine , Act. III.

Cet honneur étranger parmi nous inconnu ,

N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la
vertu :

C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.

Chérifiez la vertu, sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans le cœur.

Alzire, Act. IV.

Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du Ciel :
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité !
Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?

Dieu serait malheureux, s'il n'avait rien à faire ;
Il est d'autant plus Dieu, qu'il est plus agissant.

Mél. de Poés. & de Litt. Lett. au R. de Prusse.

S'occuper, c'est savoir jouir.

L'oisiveté pèse & tourmente.

L'ame est un feu qu'il faut nourrir,

Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

*Mél. de Poésie. Lettre à son Altesse Royale,
Madame la Princesse de ***.*

RAISON, SAGESSE, AMOUR DE L'ORDRE,
USAGE DES CONSEILS.

Memnon conçut un jour le projet insensé
d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hom-
mes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par
la tête. *Mélang. de Litt. chap. 10.*

Un vieillard vénérable avait loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour,
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude.
C'est-là que de lui-même il faisait son étude ;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours,

Plongés dans les plaisirs , perdus dans les amours.
 Sur l'émail de ces prés , au bord de ces fontaines,
 Il foulait à ses pieds les passions humaines :
 Tranquille , il attendait qu'au gré de ses souhaits,
 La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Henr. Ch. iv.

Il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. *Essai sur l'Hist. Gén.*

Il faut d'abord que la raison , si lente à s'introduire chez les Doctes , soit établie dans les principales têtes. Elle descend aux autres de proche en proche , & gouverne enfin le peuple même , qui ne la connaît pas , mais qui voyant que ses Supérieurs sont modérés , apprend aussi à l'être. C'est un des grands ouvrages du temps. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 207.*

Sur ce vaste univers un grand voile est jetté ;
 Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
 Si la raison nous luit , qu'avons-nous à nous plaindre ?
 Nous n'avons qu'un flambeau , gardons-nous de l'éteindre.

Poème sur la Religion naturelle.

Quand on considère que *Newton* , *Locke* , *Clark* , *Leibnitz* , auraient été persécutés en France , emprisonnés à Rome , brûlés à Lisbonne , que faut-il penser de la raison humaine ? *Mélang. de Litt. chap. 29.*

Vivons pour nous ; va , bien sot est celui

Qui fait son mal des sottises d'autrui.

La Prude.

- - - - - Le sage en ses desseins
Se sert des fous pour aller à ses fins.

Ibid.

- - - - - Le juste, aussi-bien que le sage,
Du crime & du malheur fait tirer avantage.

Zaïre, Act. II.

Nous voyons un amour de l'ordre qui anime
en secret le genre humain. C'est un des ressorts
de la nature qui reprend toujours sa force. *Es-
sai sur l'Hist. Gén. chap. 211.*

Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-
même d'avoir suivi un mauvais avis, est sou-
vent assez injuste pour en punir l'auteur. *Essai
sur l'Hist. Gén. chap. 104.*

P A S S I O N S.

Que les passions sont funestes ! Ce sont les
vents qui enflent les voiles du vaisseau, elles le
submergent quelquefois ; mais sans elles il ne
peut voguer : la bile rend colere & malade ;
mais sans la bile, l'homme ne saurait vivre.
Tous est dangereux ici bas & tout est nécessaire.
Mél. de Litt. L'Hermite.

Si la fougue d'une passion fait commettre
une faute, la nature rendue à elle-même, sent
cette faute. *Mél. de Poés. Préface sur le Poème
de la Loi naturelle.*

Quoique fasse un grand cœur où la vertu domine,
 On ne se cache point ces secrets mouvements,
 De la nature en nous indomtables enfants :
 Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre ;
 Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cen-
 dre ;

Et la vertu sévère en de si durs combats,
 Résiste aux passions & ne les détruit pas.
Oedipe, Act. II.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Zaïre, Act. I.

A M O U R.

L'amour regne par le délire,
 Sur ce ridicule univers.
 Tantôt aux esprits de travers
 Il fait rimer de mauvais vers ;
 Tantôt il renverse un Empire.
 L'œil en feu, le fer à la main,
 Il frémit dans la Tragédie :
 Non moins touchant & plus humain
 Il anime la Comédie :
 Il affadit dans l'élégie :
 Et dans un madrigal badin,
 Il se joue aux pieds de Silvie.
 Tous les genres de Poésie,
 De *Virgile* jusqu'à *Chaulieu*,
 Sont aussi soumis à ce Dieu,
 Que tous les états de la vie.

Préface sur Nanine.

Vous vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur,
 L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
 Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.
Henr. Ch. IX.

L'amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
 Tout y paraît changé : tous les cœurs y soupirent :
 Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent :
 Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
 Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants :
 Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore
 Couper les blonds épis que l'Été fait éclore,
 S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs :
 Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs :
 Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
 Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
 Près de lui la bergère oubliant ses troupeaux,
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
 Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée ?
 Par un charme indomptable elle était attirée.
 Elle avait à combattre en ce funeste jour,
 Sa jeunesse, son cœur, un héros, & l'amour.

LE TEMPLE DE L'AMOUR.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
 Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
 S'élève un vieux Palais respecté par les temps.
 La nature en posa les premiers fondements ;
 Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.
 Là, tous les champs voisins peuplés de mirtes verts,
 N'ont jamais senti l'outrage des hivers.
 Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore ;
 Et les fruits de Pomone, & les présents de Flore ;
 Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
 L'Homme y semble goûter dans une paix profonde,
 Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
 De sa main bienfesante accordait aux humains ;
 Un éternel repos, des jours purs & sereins,

Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
 Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
 Les voix de mille amants, les chants de leurs maitres-

ses,

Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faiblesses.
 Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
 De leur aimable maître implorer les faveurs,
 Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
 Dans son Temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
 La flatteuse espérance, au front toujours serein,
 A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
 Près du Temple sacré les Graces demi-nues,
 Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
 La molle volupté sur un lit de gasons,
 Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le mystère en silence,
 Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
 Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
 Plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.
 De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée.
 Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
 On porte au sanctuaire un pas audacieux,
 Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
 Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre ;
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
 Les plaintes, les dégouts, l'imprudence, la peur,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
 La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
 Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
 La haine, & le courroux, répandant leur venin,
 Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
 La malice les voit ; & d'un souris perfide
 Applaudit en passant à leur troupe homicide.

Le repentir les fuit, détestant leurs fureurs,
 Et baïsse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
 C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
 Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
 Ce dangcreux enfant, si tendre & si cruel,
 Porte en la faible main les destins de la terre,
 Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre;
 Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
 Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
 Sur un Trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
 Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes:
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
 Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

Henr. Cb. ix.

Heureux cent fois le mortel amoureux,
 Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
 Que tu reçois avec un souris tendre,
 Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
 Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
 A tes genoux oubliant l'univers,
 Parle d'amour, & t'en reparle encore;
 Mais malheureux qui n'en parle qu'en vers.

Epître à Mlle. Goffin, à la tête de Zaïre.

La reconnoissance est un faible retour,
 Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.

Zaïre. Act. 1.

On connaît peu l'amour, on craint trop son amour:
 C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos:
 Il est tiran du faible, esclave du héros.

Le Duc de Foix, Act. II.

Ciel! faut-il voir ainsi par des caprices vains
 Anéantir le fruit des plus nobles desseins?

L'amour

L'amour subjuguier tout ! ses cruelles faiblesses,
 Du sang qui se révolte étouffer les tendresses !
 Des freres se haïr , & naître en tous climats
 Des passions des Grands le malheur des Etats !

Ibid. Act. iii.

- Une passion naissante & combattue éclate ;
 un amour satisfait , fait se cacher. *Mélange
 de Litt. & d'Hist. La jalousie.*

- - - - - Crois-tu qu'une Princesse
 Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?
 Des Courtisans sur nous les inquiets regards,
 Avec avidité tombent de toutes parts :
 A travers leur respects, leurs trompeuses souplesses
 Penètrent dans nos cœurs & cherchent nos faiblesses :
 A leurs malignité rien n'échappe & ne fuit ;
 Un seul mot , un soupir , un coup d'œil nous trahit ;
 Tout parle contre nous , jusqu'à notre silence :
 Et quand leur artifice , & leur persévérance ,
 Ont enfin malgré nous arraché nos secrets ,
 Alors avec éclat leurs discours indiscrets ,
 Portant sur notre vie une triste lumière ,
 Vont de nos passions remplir la terre entière.

Œdipe , Act. iii.

Je sens trop , aux transports de mon cœur combattu ,
 Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.
 C'est par les agréments que l'on touche une femme ,
 Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame ,
 Nérine , il en est cent qu'il séduit par les yeux.

L'Indiscret , Scene x.

- - - - - L'amour sans héritage ,
 Triste & confus , n'a pas l'art de charmer ;
 Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

La Prude , Act. i.

- - - - Oui ces femmes de bien ,
 Aiment par fois de grands diseurs de rien.
Ibid.

- - - - L'amour a deux carquois ;
 L'un est rempli de ces traits tout de flamme ,
 Dont la douceur porte la paix dans l'ame ,
 Qui rend plus purs nos goûts nos sentimens ,
 Nos sens plus vifs , nos plaisirs plus touchans :
 L'autre n'est plein que de fleches cruelles ,
 Qui répandant les soupçons , les querelles ,
 Rebutent l'ame , y portent la tiédeur ,
 Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
Nanine, Act. I.

On aime mieux son égal que son maître.
Ibid. Act. III.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ,
 Je le dis aux amants , je le répète aux belles.
 Damon tes sens trompeurs , & qui t'ont gouverné ,
 T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point
 donné.
 Tu crois dans les douceurs qu'un tendre amour
 apprête ,
 Soutenir de Daphné l'éternelle tête à tête :
 Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux ,
 Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Mél. de Poés. IV. Dis. de la modération en tout.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
 Je puis , je le fais trop , user de violence ;
 Mais quel bonheur honteux , cruel , empoisonné ,
 D'affujettir un cœur qui ne s'est point donné ,
 De ne voir en des yeux , dont on sent les atteintes ,
 Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes ,

Et de ne posséder dans sa funeste ardeur
 Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
 Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
 Ont des jours plus séreins, des amours moins barbares.

L'Orp. de la Chine, Act. III.

CONSCIENCE, REMORDS.

Ah ! quel cœur fait jamais s'il est juste ou coupable ?

Le Fanatisme, Act. III.

De nos desirs fougueux la tempête fatale
 Laisse au fond de nos cœurs la règle & la morale.
 C'est une source pure : en vain dans ses canaux,
 Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
 En vain sur sa surface une fange étrangère,
 Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
 L'homme le plus injuste & le moins policé,
 S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
 Tous ont reçu du Ciel avec l'intelligence,
 Le frein de la justice & de la conscience,
 De la raison naissante elle est le premier fruit ;
 Dès qu'on la peut entendre, aussi-tôt elle instruit :
 Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
 Au cœur plein de desirs, asservi, mais né libre ;
 Arme que la nature a mis en notre main,
 Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.

Poème sur la Loi naturelle, II^e. Partie.

Jamais un parricide, un calomniateur,
 N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
 „ Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
 „ De déchirer le sein qui nous donna naissance !
 „ Dieu juste, Dieu parfait, que le crime a d'appas !
 Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
 S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
 Que respecte le crime, en s'élevant contre elle.

Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments ?
Avons-nous fait notre ame ? Avons-nous fait nos
sens ?

L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature & la même origine :
L'Artisan les façonne & ne peut les former.
Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur ;
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.

Poème sur la Loi naturelle, 1^{re}. Partie.

Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.

Nanine, Act. III.

Qu'on appelle la raison & les remords comme
on voudra, ils existent, & ils sont les fonde-
ments de la Loi naturelle. *Poème sur la Loi
naturelle, I. Partie.*

Le fruit au moins, que l'on doit recueillir
De ses erreurs, est de savoir souffrir.

L'Enfant prodigue, Act. III.

AMOUR-PROPRE, VANITÉ, FATUITÉ, PÉ-
DANTERIE.

Il est aussi impossible qu'une Société puisse
se former & subsister sans amour-propre, qu'il
serait impossible de faire des enfants sans con-
cupiscence, de songer à se nourrir sans appé-
tit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste
l'amour des autres ; c'est par nos besoins mu-
tuels que nous sommes utiles au genre hu-
main ; c'est le fondement de tout commerce ;

c'est l'éternel lien des hommes ; sans lui il n'y aurait pas eu un Art inventé, ni une Société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, & la Religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eût scié de la pierre, pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement ; n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, & faisons-en l'usage qu'il commande. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Ceux qui sont nés sous un Monarque.
Font tous semblant de l'adorer :
Sa Majesté qui les remarque,
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnoie,
Que le Courtisan donne au Roi,
Et que le Prince lui renvoie,
Chacun vit ne songeant qu'à soi.

Mél. de Poés. Lett. au Roi de Prusse.

Chez de sombres dévots, l'amour-propre est damné ;
C'est l'ennemi de l'homme ; aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu même ;
Tout amour vient du Ciel ; Dieu nous chérit : ils l'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.

Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;
 Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.
 Oui, pour nous élever aux grandes actions,
 Dieu nous a par bonté, donné les passions.

Mél. de Poés. vi. Disc. Sur la nature du plaisir.

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
 Ce papillon folâtre, ennemi des systèmes,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
 Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
 Qui de papiers timbrés barbouilleur mercénaire,
 Vous vend, pour un écu, sa plume & sa colere.

Mél. de Poés. Sc. Epit. à un Ministre d'Etat.

Sur du fumier l'orgueil est un abus ;
 Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
 Est à nos maux un poids insupportable.

L'Enfant prodigue, Act. III.

Avoir la faiblesse de se croire supérieur à sa
 profession, c'est le sûr moyen d'être au-dessous.

Mél. de Poés. Sc. Préface d'Épide.

J'arrêterais, Monsieur, le cours d'une rivière,
 Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
 Un Poète entêté, qui récite ses vers,
 Une plaideuse en feu, qui crie à l'injustice,
 Un Manceau tonsuré, qui court un bénéfice,
 La tempête, le vent, le tonnerre & ses coups,
 Plutôt qu'un Petit-Maitre allant en rendez-vous.

L'Indiscret.

L'empefé Magistrat, le Financier sauvage,
 La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
 Vont en poste à Versailles, essuyer des mépris,
 Qu'ils reviennent soudain rendre en poste, à Paris.

Mél. de Poés. Sc. IV. Disc. De la mod. en tout.

Adolescent qui s'érige en barbon,
 Jeune écolier qui vous parle en Caton,
 Est à mon sens un animal bernable,
 Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.

L'Enfant prodigue, Act. I.

Etre à la fois & Midas & Narcisse,
 Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
 Lorgner sans cesse avec un œil content
 Et sa personne & son argent comptant;
 Etre en rabat un petit-maître avare,
 C'est un excès de ridicule rare.
 Un jeune fat, passe encore; mais, ma foi,
 Un jeune avare est un monstre pour moi.

Ibid.

J'épouferais plutôt un vieux soldat,
 Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
 Qu'un sot en robe, enivré de lui-même,
 Qui, d'un ton grave, & d'un œil de pédant,
 Semble juger sa femme en lui parlant,
 Qui comme un Paon, dans lui-même se mire,
 Sous son rabat se rengorge & s'admire,
 Et plus avare encor que suffisant,
 Vous fait l'amour en comptant son argent.

Ibid.

Le ridicule, & la bonne fortune
 Vont bien ensemble, & la chose est commune.

La Prude, Act. II.

ENVIE, JALOUSIE, RIVALITÉ, MÉDISAN-
 CE, DISCORDE, TRACASSERIE, INGRA-
 TITUDE, INCONSTANCE, INTERET, IG-
 NORANCE, FAIBLESSE, AMBITION, HI-
 POCRISIE.

Les hommes ne manquent pas de prétexte

pour se nuire , quand ils n'en ont plus de
cause. *Essai sur l'Hist. Gén du Jansénisme.*

Là gît la sombre envie , à l'œil timide & louche ,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ,
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants.
Triste amante des morts , elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire ;
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire.

Henr. Cb. VII.

- - - Je n'ai pas grand usage ,
Jusqu'à présent du monde & du ménage :
Mais l'intérêt , mon cœur vous le maintient ,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une , au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

L'Enfant prodigue, Act. II.

Est-il si malheureux de plaire ?
L'envie est un mal nécessaire ,
C'est un petit coup d'aiguillon ,
Qui vous force encor à mieux faire.

Mél. de Poés. Let. à M. le Président Hainaut.

Après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter ;
après les impostures atroces que je lui ai
vu répandre ; après les manœuvres que je lui
ai vu faire , je ne suis plus surpris de rien , à
mon âge. *Fragm. d'une Lettre à un Académicien de Berlin.*

On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.

Mél. de Poés. &c. III^e. Discours sur l'envie.

La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.

Ibid.

Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'envie.
 L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie,
 Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
 Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer;
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable.
 Semblable à ce géant si connu dans la fable,
 Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
 Lançant envain les feux dont il est embrasé,
 Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde :
 Il croit pouvoir donner des secousses au monde :
 Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
 L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

Ibid.

L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
 La femme l'est même avant que d'aimer.

Nanine, Act. I.

On entre en guerre en entrant dans le monde.
 Homme privé, vous avez vos jaloux,
 Rampants dans l'ombre, inconnus comme vous ;
 Obscurement tourmentant votre vie.
 Homme public, c'est la publique envie
 Qui contre vous leve son front altier.
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine ;
 Tel est l'état de la nature humaine.
 La jalousie & tous ses noirs enfants
 Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvents.
 Montez au Ciel ; trois Déeses rivales
 Troublent le Ciel, qui rit de leurs scandales.
 Que faire donc ? A quel Saint recourir ?
 Je n'en fai point. Il faut savoir souffrir.

Mél. de Poés. Epître sur la Calomnie.

Moi, que je puisse aimer, comme l'on fait haïr ;

Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir.
Zaire, Act. I.

La jalousie, quand elle est furieuse, produit
plus de crimes que l'intérêt & l'ambition. *Frag.*
d'une Lettre à un Académicien de Berlin.

Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Alzire, Act. I.

O faux dévot! véritable mondain,
Connaissez-vous, & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Mél. de Poés. &c. Défense du mondain.

La discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté;
Les épics renversés sur la terre languissent,
Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlisent,
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Henr. Cb. iv.

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tiran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Henr. Cb. I.

La médifance est la fille immortelle,
De l'amour-propre & de l'oisiveté.

Ce monstre ailé parait mâle & femelle,
 Toujours parlant & toujours écouté.
 Amusement & fléau de ce monde,
 Elle y préside, & sa vertu féconde
 Du plus stupide échauffe le propos :
 Rebut du sage, elle est l'esprit des fots.
 En ricanant cette maigre furie,
 Va de sa langue épandre le venin
 Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
 Plus que le reste, aliments de l'envie,
 Sont exposés à sa dent de harpie :
 Les beaux esprits, les belles & les grands
 Sont de ses traits les objets différents.

Mél. de Poés. Epître sur la Calomnie.

Quelle pauvre espèce, que le genre humain,
 si le grand Newton a cru trouver dans l'Apo-
 calipse, l'histoire présente de l'Europe ! *Mél.
 de Litt. & de Phil. Du Fanatisme.*

La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
 Tiran qui cède au crime, & détruit les vertus ;
 L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
 La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
 Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;
 Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
 Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Henr. Ch. VII.

Et serait-il dans l'autre vie
 Un plus beau Ciel, un plus beau jour,
 Si l'on pouvait de ce séjour
 Exiler la tracasserie ?
 Evitons ce monstre odieux,
 Monstre femelle, dont les yeux

Portent un poison gracieux ;
 Et que le Ciel en sa furie ,
 De notre bonheur envieux ,
 A fait naître dans ces beaux lieux
 Au sein de la galanterie.
 Voyez-vous comme un miel flatteur
 Distille de sa bouche impure ?
 Voyez-vous comme l'imposture
 Lui prête un secours séducteur ?
 Le courroux étourdi la guide ;
 L'embarras, le soupçon timide ,
 En chancelant suivent ses pas.
 Des faux rapports l'erreur avide ,
 Court au-devant de la perfide ,
 Et la caresse dans ses bras.

Mél. de Poés. Lettre sur la tracasserie.

Ingrats, monstres que la nature
 A pétris d'une fange impure ,
 Qu'elle dédaigna d'animer ,
 Il manque à votre ame sauvage ,
 Des humains le plus beau partage ,
 Vous n'avez pas le don d'aimer.

Mél. de Poés. &c. Ode sur l'ingratitude.

Qui change aisément, est faible, ou veut tromper.
Sémiramis, Act. II.

Le vil intérêt, cet arbitre du fort,
 Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Méropé, Act. I.

Un homme qui a tort, & qui veut deshonor
 er celui qui a raison, se deshonore soi-même.
Diatribes du Docteur Akakia.

Les grands crimes n'ont guere été commis

que par de célèbres ignorants. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomtable orgueil des hommes depuis *Thamas-Koulikan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un Commis de la Douanne qui ne fait que chiffrer.
Let. à M. J. J. R. de G.

On périt quelquefois par trop de fermeté.
Le Fanatisme, Act. I.

CRIME, HONTE, DESESPOIR, SUICIDE.

On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!
Brutus, Act. II.

Du repos dans le crime! Ah! qui peut s'en flatter?
Ibid.

Le crime quelquefois fuit de près l'innocence.
Le Fanatisme, Act. III.

La crainte fuit le crime, & c'est son châtiment.
Sémiramis, Act. V.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, & la mort un devoir.
Mérope, Act. II.

On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un conseil était établi, pour permettre aux Citoyens de se tuer, quand ils en avaient des raisons valables: je réponds, ou que cela n'est pas, ou que ces Magistrats avaient très peu d'occupation. *Mél. de Litt. Hist. Phil. chap. 13. Suicide.*

Les Apôtres du suicide nous disent , qu'il est très permis de quitter sa maison , quand on en est las ; d'accord. Mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison , que de dormir à la belle étoile. *Ibid.*

Eh ! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux ,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi ! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré ,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?

Alzire , Act. v.

La mollesse est douce , & la fuite est cruelle.

Zaïre , Act. i.

C'est le faible qui trompe , & le puissant commande.

Le Fanatisme , Act. ii.

Vous avez corrompu tous les dons précieux ,
Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux ,
Courage , adresse , esprit , grace , fierté sublime ,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.

Rome sauvée , Act. i.

ESPRIT DU MONDE, CONDUITE, CONVERSATION, LIBERTÉ, GAÏÉTÉ, JEU, RETRAITE.

Plus on voit ce monde , & plus on le voit plein de contradictions & d'inconséquences ; à commencer par le Grand Turc ; il fait couper toutes toutes les têtes qui lui déplaisent , & peut rarement conserver la sienne. *Mélang. de Litt. & d'Hist. chap. 41.*

Le monde entier redouble mon humeur.
 Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
 Ramas confus de fourbe & de fottise,
 S'il faut opter, si dans ce tourbillon
 Il faut choisir d'être dupe ou fripon;
 Mon choix est fait, je bénis mon partage;
 Ciel rends-moi dupe, & rends-moi juste & sage.
La Prude, Act. iv.

La terre est un vaste théâtre, où la même tragédie se joue sous des noms différents. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 126.*

Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre, où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur ! *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 55.*

De soi-même peu satisfait,
 On veut du monde, il embarrasse :
 Le plaisir fuit ; le jour se passe,
 Sans savoir ce que l'on a fait.
*Mél. de Poés. de Litt. & d'Hist. Lett. à
 S. A. R. Madame la Princesse ***.*

Ce monde subsiste, comme si tout était bien ordonné, l'irrégularité tient à notre nature ; notre monde politique est comme notre globe, quelque chose d'informe qui se conserve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivières fussent tracées en belles figures régulières ; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une

sageffe parfaite , ce feroit vouloir donner des ailes à des chiens , ou des cornes à des aigles.
Mélang. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 41.

Ce monde eft un grand bal , où des fous déguifés ,
 Sous les rifibles noms d'Eminence & d'Alteffe ,
 Pensent enfler leur être & hausfer leur baffeffe.
 En vain des vanités l'appareil nous furprend.
 Les mortels font égaux ; leur mafque eft différent.
1. Dif. Sur l'égalité des conditions.

Céfar & Pompée s'appellaient dans le Sénat
Céfar & Pompée , mais ces gens-là ne favaient
 pas vivre. Ils finiffaient leurs lettres par *vale* ,
 adieu. Nous étions nous autres , il y a foixante
 ans , *affectionnés ferviteurs* ; nous fommes de-
 venus depuis *très humbles & très obéiffants* , &
 actuellement nous avons *l'honneur de l'être*. Je
 plains notre poftérité ; elle ne pourra que diffi-
 cilement ajouter à ces belles formules. *Mél. de*
Litt. & de Phil. Des Titres.

A mefure que les Pays font barbares , ou
 que les cœurs font faibles , le cérémonial eft
 plus en vogue. La vraie puiffance & la vraie
 politique dédaignent la vanité. *Ibid.*

Le grand monde eft léger , inappliqué , volage ;
 Sa voix trouble & féduit , eft-on feul ? on eft fage.
Mél de Poéf. & de Lit. II. Dif. de la nature
de l'homme.

Ce tourbillon , qu'on appelle le monde ,
 Eft fi frivole , en tant d'erreurs abonde ,
 Qu'il n'eft permis d'en aimer le fracas ,
 Qu'à

Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Mél. de Poés. Epître sur la Ville de Paris.

Bon de l'argent ! dans le siècle où nous sommes
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embrassade, & fades compliments,
Propos joyeux, vains baisers, faux serments.

La Prude ; Act. I.

De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets, & des turlupinades ;
Un rire faux que l'on prend pour gaiété,
Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole ;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Mél. de Poés. &c. Epître sur la vie de Paris.

Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !
De faute en faute on se fourvoie, on glisse ;
On se racroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne fait où l'on va.

La Prude, Act. IV.

Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde
Est celui d'où dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage.
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
On est suspect encor l'orsqu'on est corrigé :
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

L'Indiscret.

G

Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

L'Enfant prodigue, Act. v.

On croirait que le jeu console,
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un *Cavagnole*,
S'asseoir entre des Majestés.

Mét. de Poës. &c. Lettre à S. A. R.

*Madame la Princesse ***.*

Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, petit-maitre,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir
Dans ces cartons peints de rouge & de noir;
Leur ame vuide est du moins amusée,
Par l'avarice en plaisir déguisée.

Mét. de Poës. de Litt. & d'Hist.

La vie de Paris, &c.

Quiconque avec moi s'entretient;
Semble disposer de mon ame;
S'il sent vivement, il m'enflamme,
Et s'il est fort, il me soutient.

Un Courtisan pétri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte;
Mais un esprit libre & sans crainte,
M'enhardit & me fait penser:

Mon feu s'échauffe à sa lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous la Moine & sous *Largiliere*;

De ces maîtres qui l'ont conduit,
Se rend la touche familière:

Il prend malgré lui leur manière,
Et compose avec leur esprit;

C'est pourquoi *Virgile* se fit
Un devoir d'admirer *Homere*.

Il le suivit dans sa carrière,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

Epit. à M. Fakenér.

La liberté n'est pas toujours licence.

La Prude, Act. II.

C'est là qu'on trouve la gaieté,
Cette sœur de la liberté,
Jamais aigre dans la satire,
Toujours vive dans les bons mots.
Se moquant quelquefois des sots,
Et très souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.

*Mél. de Poés. Litt. & Lett. à Madame
Fontaine-Martel.*

Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un souris badin,
A ces paroles chatouilleuses,
Qui font baisser un œil malin
A Mesdames les précieuses.

Ibid.

On renouvellerait, si on pouvait, les factions du Cirque, qui agiterent l'Empire Romain. Deux Actrices rivales sont capables de diviser une ville. Les hommes ont tous un secret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, se poursuivre, se nuire pour des couronnes, des tiaras, des mitres, nous nous achar-

nerons les uns contre les autres , pour un danseur , pour un musicien. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 9.*

Paris est plein de ces petits bouts d'homme ,
Vains , fiers , fous , sots , dont le caquet m'assomme ,

Parlant toujours avec l'air empressé ,
Et se moquant toujours du temps passé.

J'entends parler de nouvelle cuisine ,
De nouveaux goûts , on creve , on se ruine :
Les femmes sont sans frein , & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

Nanine, Act. II.

C'est n'être bon à rien , de n'être bon qu'à foi.
*Mél. de Poés. de Litt. &c. VII. Discours.
Sur la vraie vertu.*

Quel homme dans Paris , est animé de l'amour du bien public ? On joue , on soupe , on médit , on fait de mauvaises chansons , & on s'endort dans la stupidité , pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté & d'indifférence. *Mél. d'Hist. & de Phil. Lettre à un premier Commis.*

Après tant de jours consacrés
A Mars , à la Cour , à Cythere ;
Lorsque de tout on a tâté ,
Tout fait , ou du moins tout tenté ,
Il est bien doux de ne rien faire.

*Mél. de Poés. & de Litt. Lett. au Prince
de Vendôme.*

L A C O U R.

Souvent dans les camps un soldat honoré,
Rampe à la Cour des Rois, & languit ignoré.

Sémiramis, Act. I.

Croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices,
Il n'est point de vertu qui rachete les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion,
Et qu'à la Cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette Cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes sur-tout, pleind'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraîssiez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit :
Cachez vos sentiments, & même votre esprit :
Sur-tout de vos secrets soyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui, doit passer pour un traître :
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot.

L'Indiscret.

Depuis deux mois au plus vous êtes à la Cour ;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le Courtisan perfide,
Avec malignité jette un regard avide,
Penetre ses défauts ; & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même sans retour.
Craignez de ces Messieurs la malice profonde.

Ibid.

Je connais trop les Grands : dans le malheur amis,

Ingrats dans la fortune , & bientôt ennemis.
 Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
 Rejeté par dédain , dès qu'il est inutile ,
 Et brisé sans pitié , s'il devient dangereux.

Brutus, Act. I.

Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux Seigneur,
 Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
 Assez bas à la Cour, important à la Ville,
 Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.

L'Indiscret.

Il le faut avouer; parmi ces Courtisans
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables :
 Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables,
 Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
 Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
 Des Courtisans Français tel est le caractère :
 La paix n'amolit point leur valeur ordinaire :
 De l'ombre du repos ils volent aux hasards :
 Vils flatteurs à la Cour, héros aux champs de Mars.

Henr. Ch. III.

Les Courtisans en foule attachés à son sort,
 Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
 Des chiffres amoureux, gages de leur tendresses,
 Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses
 Leurs armes éclataient du feu des diamants,
 De leurs bras énervés frivoles ornements ;
 Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
 Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
 Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp
 nombreux,

Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

Ibid.

L E P E U P L E.

Le peuple aveugle & faible est fait pour les
grands hommes,

Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.

Le Fanatisme, Act. 1.

.... Le faible vulgaire avec légèreté
Fait succéder la peur à la témérité.

Henr. Ch. 17.

.... Qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève & retombe toujours?

Henr. Ch. 2.

Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, regne & sert en un jour.

Brutus, Act. 1.

Le merveilleux est la raison du peuple. Les
sages contredisent en secret, & le peuple les
fait taire. *Mél. de Litt. Hist. & Phil. chap. 69.*

On agita chez les Musulmans, si l'Alcoran
était éternel, ou si Dieu l'avait créé pour le
dicter à Mahomet. Les Docteurs décidèrent,
qu'il était éternel. Ils avaient raison : cette
éternité est bien plus belle que l'autre opinion.
Il faut toujours, avec le vulgaire, prendre le
parti le plus incroyable. *Ibid.*

N A I S S A N C E , N O B L E S S E .

Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

Il est de ces esprits favorisés des Cieux,
Qui sont tout pareux-mêmes, & rien par leurs saïeux.

Le Fanatisme, Act. 1.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, *Policlete, Sirris*,
Ne sont point des objets dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ces rustiques toits, mon pere vertueux
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

Méropé, Act. II.

C'est en 709, que les *Vénitiens* eurent leur premier Doge, qui ne fut qu'un Tribun du peuple, élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnerent leurs voix à ce premier Doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent que la noblesse peut-s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un Souverain. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 33.*

Les descendants des hommes de loi, ne sont point encore reçus dans les chapitres de l'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 72.*

Rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge , un brave guerrier , un homme d'état habile , quand on a eu un pere bon calculateur. *Mél. de Litt. &c. chap. 64.*

Ceux qui ont voulu relever la naissance de *Sixte-Quint* , n'ont pas songé qu'en cela ils rabaissaient sa personne : ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premières difficultés. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 153.*

La France est presque l'unique pays de l'Europe où l'ancienne noblesse ait pris souvent le parti de la robe. Presque tous les autres Etats par un reste de barbarie gothique , ignorent encore qu'il y ait de la grandeur dans cette profession. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 200.*

En France , est Marquis qui veut ; & qui-conque arrive à Paris du fonds d'une province , avec de l'argent à dépenser , & un nom en *ac* ou en *ille* , peut dire : *un homme comme moi , un homme de ma qualité* , & mépriser souverainement un Négociant. Le Négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession , qu'il est souvent assez sot pour en rougir.

Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un état , ou un Seigneur bien poudré , qui sait précisément à quelle heure le Roi se leve , à quelle heure il se couche , & qui se donne des airs de

grandeur enjouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un Ministre, ou un Négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du monde. *Mél. de Litt. &c. chap. 123.*

Dans le temps que Milord Oxford, gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il est mort. Cette coutume, qui pourtant commence à se trop passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêté de leurs quartiers. Ils ne sauroient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre, ne soit qu'un riche & puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne, tout est Prince. On a vu jusqu'à trente AltesSES du même nom, n'ayant pour tout bien que des Armoiries, & une noble fierté. *Ibid.*

R É P U T A T I O N.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Henr. Ch. I.

Il vous sied bien, ô Gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroisse, dans une petite ville ! ô Docteurs de Salamanque ou de Bourges ! ô petits Auteurs, pesants Commentateurs ! il vous sied bien de prétendre à la réputation. *Mél. de Litt. &c. chap. 12.*

Il faut du temps pour que les réputations
meurissent. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 204.*

Le seul moyen d'obliger les hommes à dire
du bien de nous, c'est d'en faire. *Discours sur
l'Hist. de Charles XII.*

L A M O D E.

Oui, la mode fait tout, décide tout en France :
Elle regle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

L'Indiscret.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênants
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, & d'une ame sensée,
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide !
J'ai ma raison, c'est ma mode & mon guide.
Le Singe est né pour être imitateur ;
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

Nanine, Act. I.

L E T E M P S.

O temps ! O perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons ?
Quoi ! la vie est si peu durable,
Et les jours paraîtraient si longs !

*Mél. de Poésie. Let. à son Altesse Royale,
Madame la Princesse de ***.*

Rien n'est plus long que le temps, puisqu'il
est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court,

puisqu'ils manquent à tous nos projets : rien n'est plus lent pour qui attend : rien de plus rapide pour qui jouit : il s'étend jusqu'à l'infini en grand , il se divise jusque dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent , tous en regrettent la perte , rien ne se fait sans lui , il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité , & il immortalise les grandes choses. *Mélange de Litt. & de Phil. Zadig , les Enigmes.*

VÉRITÉ , MENSONGE.

Ce n'est pas agir avec grandeur que de tromper les malheureux & les faibles. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 145.*

C'est le sort du genre humain que la vérité soit persécutée dès qu'elle commence à paraître. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 100.*

- - - Vous prodiguez sans cesse
La vérité ; mais la vérité blesse.

l'Enfant prodigue , Act. 1.

La vérité charitable & discrète ,
Toujours utile à qui veut l'écouter ,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche , & chacun la regrette.
Par contenance un livre est en ses mains ,
Où sont écrits les bienfaits des humains ;
Doux mouvements d'estime & de tendresse ,
Donnés sans faste , acceptés sans bassesse ,
Du protecteur noblement oubliés ,
Du protégé sans regrets publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure ;

L'histoire est courte, & le livre est réduit
 A deux feuillets de gothique écriture,
 Qu'on n'entend plus, & que le temps détruit.
Mél. de Poés. Temple de l'amitié.

Soudain la vérité, si long-temps attendue,
 Toujours chère aux humains, mais souvent in-
 connue,

Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux :
 D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
 De moment en moment les ombres qui la couvrent,
 Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
 Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
 Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
 Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
 Voit connaître, aime enfin sa lumière immortelle.

Henr. Ch. x.

Descends du haut des Cieux, auguste vérité,
 Répands sur mes écrits ta force & ta clarté :
 Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre,
 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
 C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
 Les coupables effets de leurs divisions.

Henr. Ch. 1.

Henri doutait encor, & demandait aux Cieux,
 Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
 De tous temps, disait-il, la vérité sacrée,
 Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
 Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
 J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ;
 Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
 En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

Ibid.

Que le mensonge un instant vous outrage,

Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La vérité perce enfin le nuage,
 Tout est de glace à vous justifier.

Mél. de Poés. Epître sur la Calomnie.

M Œ U R S & U S A G E S.

Toutes les sectes sont différentes , parce
 qu'elles viennent des hommes ; la morale est
 par-tout la même , parce qu'elle vient de Dieu.
Mél. de Litt. &c. chap. 40.

L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?
 Quoi ! le monde est visible , & Dieu serait caché !
 Quoi ! le plus grand besoin que j'ai en ma misère ,
 Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire !
 Non : le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain ,
 Sur le front des mortels , il mit son sceau divin.
 Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
 Il m'a donné sa loi , puisqu'il m'a donné l'être..
 Sans doute il a parlé ; mais c'est à l'univers :
 Il n'a point de l'Egipte habité les déserts.
 Delphes , Délos , Ammon , ne sont pas ses asiles :
 Il ne se cacha point aux antres des Sibles.
 La morale uniforme en tout temps , en tout lieu ,
 A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
Poème sur la Loi naturelle , 1. Part.

D'un bout du monde à l'autre elle parle , elle crie :
 Adore un Dieu , sois juste , & chéris ta patrie.

Ibid.

Horace loue l'Empereur *Auguste* , d'avoir
 réformé les mœurs. Chose étrange , si quelque
 chose pouvait l'être , qu'*Horace* , en parlant le
 langage de la débaûche , fût le favori d'un
 réformateur , & qu'*Ovide* , pour avoir parlé le

langage de la galanterie , fût exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice. *Mélange de Litt. chap. 132.*

On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse,
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse,
À cette sage oisiveté,
Que l'étude occupait sans cesse.

Mél. de Poés. Lett. à M. le Duc de Sully.

Tout homme est formé par son siècle ; bien peu s'élevént au-dessus des mœurs du temps, *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 70.*

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris, une Ville qui, pour la douceur de la vie, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome & sur Athenes, dans le temps de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts & les besoins, tant d'utilités solides, réunies avec tant de choses agréables jointes à cette franchise particulière aux Parisiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager, ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques

natifs en sortent , ce sont ceux qui , appelés ailleurs par leurs talents , sont un témoignage honorable à leur pays. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 101.*

Il n'y a jamais eu de Cour entièrement livrée à la débauche , sans qu'il y ait eu des révolutions ou du moins des séditions. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 85.*

On peut trouver ridicule , que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur Pere , lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable , ne vaille bien la vaine pompe , la mollesse & l'oïveté dans lesquelles les personnes du haut rang sont nourries. *Essai sur la Poésie Epique.*

Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accru du deshonneur,
Se monter triomphant sur leur front sans pudeur :
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice ;
Chez les Romains séduits, prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.

Mariamne, Act. I.

La patrie est un nom sans force & sans effet ;
On le prononce encor , mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques ,

Se

Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques.
Le reste est sans vigueur.

Rome sauvée, Act. iv.

C'est le comble de l'avilissement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité : & c'est le dernier attentat du despotisme de confier le Gouvernement à ces malheureux. Partout où leur pouvoir a été excessif, la décadence & la ruine sont arrivées. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 161.*

Les mœurs des Turcs sont un grand contraste : ils sont à la fois féroces & charitables, intéressés, & ne commettent jamais de larcin : leur oisiveté ne les porte ni au jeu, ni à l'intempérance : très peu usent du privilège d'épouser plusieurs femmes, & de jouir de plusieurs esclaves ; & il n'y a pas de grande ville en Europe où il y ait moins de femmes publiques.

Invinciblement attachés à leur Religion, ils haïssent, ils méprisent les Chrétiens, ils les regardent comme des idolâtres ; & cependant ils les souffrent, ils les protègent dans tout leur Empire, & dans la capitale ; on permet aux Chrétiens de faire leurs processions dans le vaste quartier qu'ils ont à Constantinople, & on voit quatre Janissaires précéder ces processions dans les rues.

Les Turcs sont fiers, & ne connaissent point

H

la Noblesse : ils sont braves, & n'ont point l'usage du duel : c'est une vertu qui leur est commune avec tous les peuples d'Asie, & cette vertu vient de la coutume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était aussi l'usage des Grecs & des Romains ; & l'usage contraire ne s'introduisit chez les Chrétiens, que dans les temps de barbarie & de Chevalerie, où l'on se fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des éperons aux talons, & de se mettre à table, ou de prier Dieu avec une longue épée au côté. La Noblesse Chrétienne se distingua par cette coutume, bientôt suivie, comme on l'a déjà dit, par le plus vil peuple, & mise au rang de ces ridicules dont on ne s'aperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 160.*

OPINIONS, PRÉJUGÉS.

Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? La raison est plus ancienne. *Mél. de Lit. & d'Hist. Zadig, Le Bûcher.*

Coutume, opinion, Reines de notre sort,
Vous reglez des mortels & la vie & la mort.

Mél. de Litt. & de Phil. chap. XIII.

La sottise, la folie, & les vices font par-tout une partie du revenu public. *Ess. sur l'Hist. Gén. De l'Esp. au xv. siècle. Des Juifs & des Maures.*

De tout tems les hommes ont imaginé que

Dieu exauçait les malédictions des mourants , & sur-tout des peres. Opinion utile & respectable , si elle arrêtait le crime. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 36.*

Il faut abandonner ce que l'on voit faux & insoutenable , aussi bien quand on n'a rien à lui substituer , que quand on aurait les démonstrations d'Euclide à mettre à la place. Une erreur n'est ni plus ni moins erreur , soit qu'on la remplace ou non par des vérités. *Mél. de Phil. chap. 1.*

C'est une très-grande question , mais peu agitée , de savoir jusqu'à quel degré le peuple , c'est-à-dire neuf parts du genre humain sur dix , doit être traité comme des singes. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problème délicat , & de peur de se méprendre au calcul , elle a accumulé tout le plus de visions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée. *Mél. de Litt. d'Hist. & Phil. chap. 4.*

Donner son sentiment pour la volonté de Dieu , commander de croire sous peine de la mort du corps , & des tourments éternels de l'ame , a été le dernier période du despotisme de l'esprit dans quelques hommes : & résister à ces deux menaces , a été dans d'autres le dernier effort de l'indépendance. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 207.*

Combien tout change chez les hommes !
Combien ce qui était faux , devient vrai selon
les temps ! *Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 21.*

Quelque téméraires que paraissent les entre-
prises , elles sont toujours la suite des opinions
dominantes. *Ibid. chap. 36.*

Quand des hommes éclairés disputent long-
temps , il y a grande apparence que la question
n'est pas claire. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 206.*

Les hommes réfléchissent peu : ils lisent
avec négligence : ils jugent avec précipitation :
& ils reçoivent les opinions , comme on reçoit
la monnoie , parce qu'elle est courante. *Mél.
de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 47.*

Les préjugés , ami , sont les Rois du vulgaire.
Le Fanatisme , Act. II.

- - Les soins qu'on prend de notre enfance ,
Forment nos sentiments , nos mœurs , notre créance.
J'eusse été près du Gange , esclave des faux Dieux ,
Chrétienne dans Paris , Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout , & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères ,
Que l'exemple & le temps viennent nous retracer ,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Zaire , Act. I.

L'homme est né pour l'erreur. On voit la mole argile ,
Sous la main du Potier , moins souple & moins docile
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers ,
Précepteurs ignorants de ce faible univers.
Le Temple du Gout.

Newton a commenté l'Apocalypse. Il y trouve clairement que le Pape est l'*Antechrist*, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu, par ce commentaire, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.
Mél. de Litt. & d'Hist. chap. 29.

Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?
C'est que les préjugés sont la raison des fots.
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.
Poème sur la Loi Nat. iv^e. Partie.

F E M M E S , M A R I A G E S .

Le commerce continuel, si vif & si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs. *Epître à M. Fokener.*

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli, les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,
Libres sans deshonneur, & sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Zaïre, Act. I.

Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin de la société d'une femme complaisante. Le poids des

affaires rend sur-tout cette consolation nécessaire. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 199.*

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. *Epître M. Fakener.*

Celles qu'on appelle quelquefois malhonnêtes femmes, ont presque toujours le mérite d'un très honnête homme. *Il y a quelques vieilles Vestales qui déchirent Théone* ; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt : elle ne donne à son amant que des conseils généreux ; elle n'est occupée que de sa gloire : il rougiroit devant elle, s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien ; car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin & pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime. Tous les plaisirs régner dans sa maison : *Théone* regne sur eux : elle fait parler à chacun son langage : son esprit naturel met à son aise celui des autres : elle plait sans presque le vouloir ; elle est aussi aimable que bienfaisante : & ce qui augmente le prix de toutes ses bonnes qualités, elle est belle. *Le monde comme il va chap. 17.*

Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire. *Zadig, le Pécheur.*

Il vous sied mal, jeune encor, belle & fraîche,
 D'aller crier d'un ton de pigriche,
 Contre les ris, les jeux & les amours,
 De blasphémer ces Dieux de vos beaux jours,
 Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
 Que vous voyez dans leurs cabales sombres,
 Se lamenter sans gosier & sans dents
 Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivants.

La Prude, Act. II.

Qu'il faut souffrir, quand on veut être prude !
 Et que sans craindre & sans affecter rien,
 Il vaudrait mieux être femme de bien !

La Prude, Act. III.

Une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le gout seul les détermine ; elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables. *Epit. à Madame du Châtelet.*

- - - - Elle fuit les éclats,
 Et les airs trop bruyants ne l'accroissent pas.
 Elle peut, comme une autre, avoir quelque
 faiblesse ;

Mais jusques dans ses goûts elle a de la sagesse.
 Craint sur-tout de se voir en spectacle à la Cour,
 Et d'être le sujet de l'histoire du jour.

L'Indiscret.

Vous ne méritez pas que je daigne me plaindre :
 Je vous rends trop justice, & ces séductions,
 Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
 L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le faisisse,
 Ce poison préparé des mains de l'artifice,

H 4

Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain
 Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
 Je suis libre par vous ; cet art que je déteste,
 Cet art qui m'enchaîne, brise un joug si funeste.

Le Duc de Foix, Act. III.

On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
 Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
 Mais il est trop honteux de craindre une mai-
 tresse,

Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
 Ce sexe impérieux, qui veut tout asservir,
 S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

Zaïre, Act. II.

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Ibid. Act. IV.

- - - Je veux une femme indulgente,
 Dont la beauté douce & compâtissante,
 A mes défauts facile à se plier,
 Daigne avec moi me reconcilier,
 Me corriger, sans prendre un ton caustique,
 Me gouverner sans être tyrannique,
 Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
 Comme un jour doux dans des yeux délicats.
 Qui sent le joug, le porte avec murmure.
 L'amour tyrann est un Dieu que j'abjure :
 Je veux aimer & ne veux point servir.
 C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
 J'ai des défauts ; mais le Ciel fit les femmes,
 Pour corriger le levain de nos âmes,
 Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
 Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs
 C'est là leur lot : & pour moi je préfère
 Laideur affable, à beauté rude & fière.

Nanine, Act. I.

. . . - Il faut, aimable en sa sagesse,
 De son époux mériter la tendresse,
 Et réparer du moins par la bonté,
 Ce que le sort nous refuse en beauté :
 Etre au-dehors discrète, raisonnable,
 Dans sa maison, douce, égale, agréable.
 Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
 Les sentiments ne se commandent point.

l'Enfant prodigue, Act. I.

A mon avis, l'Himen & ses liens
 Sont les plus grands, ou des maux, ou des
 biens.

Point de milieu ; l'état du mariage
 Est des humains le plus cher avantage,
 Quand le rapport des esprits & des cœurs,
 Des sentiments, des goûts & des humeurs,
 Serre ces nœuds tissés par la nature,
 Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
 Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
 Et de porter le nom de son amant !
 Votre maison, vos gens, votre livrée,
 Tout vous retrace une image adorée :
 Et vos enfants, ces gages précieux,
 Nés de l'amour en font de nouveaux nœuds.
 Un tel Himen, une union si chère,
 Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la terre.
 Mais tristement vendre par un contrat
 Sa liberté, son nom & son état,
 Aux volontés d'un maître despotique,
 Dont on devient le premier domestique :
 Se quereller, ou s'éviter le jour,
 Sans joie à table, & la nuit sans amour,
 Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
 Y succomber, ou combattre sans cesse :
 Tromper son maître, ou vivre sans espoir,

Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel Himen est l'enfer de ce monde.

Ibid. Act. II.

L'intérêt seul a fait cent mariages :
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien :
Avoir des mœurs, c'est ne manquer de rien,
Heureux, qui fait par gout & par justice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Nanine, Act. III.

L'étoile est forte, & c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.

La Prude, Act. II.

B I E N S & M A U X.

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame:
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas :
Il plonge dans l'abîme & bientôt en retire :
Il accable de fers, il élève à l'empire :
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.

Oreste, Act. IV.

C'est une grande preuve de la force de l'éducation & des bisarreries de ce monde, que la plupart de ces fiers ennemis des Chrétiens (*les Janissaires*) soient nés de Chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatale & invincible destinée par qui l'Etre Suprême enchaîne tous les événements de l'univers, c'est que Constantin ait bâti Constantinople pour les Turcs, comme Romulus avait, tant

de siècles auparavant , jetté les fondemens du Capitole , pour les Pontifes de l'Eglise. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 79.*

Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire , c'est cette suite continuelle de malheurs , qui a persécuté la maison de *Stuart* , pendant plus de trois cens années. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 178.*

Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas :
La plus haute sagesse en est souvent trompée :
Il peut quitter César , ayant trahi Pompée :
Et dans les factions , comme dans les combats ,
Du triomphe à la chute , il n'est souvent qu'un pas.
Mort de César, Act. I.

Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le destin des Etats dépendait d'un moment.
Ibid.

Va , César n'est qu'un homme , & je ne pense pas
Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiète ,
Qu'il anime pour moi la nature muette ,
Et que les éléments paraissent confondus ,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus ;
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années.
Ibid. Act. III.

Le mérite est caché : qui fait si de nos temps ,
Il n'est point , quoi qu'on dise , encor quelques
talents.
Peut-être qu'un *Virgile* , un *Cicéron* sauvage ,
Est chantre de paroisse , ou juge de village.
Le sort , aveugle Roi des aveugles humains ,

Contredit la nature , & détruit ses desseins ;
 Il affaiblit ses traits , les change ou les efface ;
 Tout s'arrange au hafard , & rien n'est à sa place.
Mél. de Poés. Epit. à un Ministre d'Etat.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie ,
 De biens , de rangs , de dignités , de droits ,
 Brigués sans titre , & répandus sans choix.
Nanine, Act. I.

C'est l'esprit du temps qui dirige tous les
 grands événements du monde. *Essai sur l'Hist.*
Gén. chap. 66.

La fortune n'est autre chose que l'enchaî-
 nement nécessaire de tous les événements de
 l'univers. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 102.*

Ceux qui se plaignent de la fortune , n'ont
 bien souvent à se plaindre que d'eux-mêmes.
Essai sur l'Hist. Générale. Ecrivains du temps de
Louis XIV.

D'un événement donné , déduire tous les
 événements de l'univers , est un beau problè-
 me à résoudre ; mais c'est au maître de l'uni-
 vers qu'il appartient de le faire. *Mél. de Litt.*
d'Hist. & de Phil. chap. 2.

Tous les jours des humains comptés avant les temps ,
 Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présents.
 Le destin marque ici l'instant de leur naissance ,
 L'abaissement des uns , des autres la puissance ,
 Les divers changements attachés à leur sort ,
 Leurs vices , leurs vertus , leur fortune , & leur mort.
Henr. Ch. vii.

Le temps, d'une aîle prompte & d'un vol insensible,
 Fuit & revient sans cesse à ce palais terrible ;
 Et delà sur la terre il verse à pleines mains,
 Et les biens & les maux destinés aux humains.
 Sur un autel de fer un livre inexplicable,
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable :
 La main de l'Eternel y marca nos desirs,
 Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
 On voit la liberté, cette esclave si fiere,
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere :
 Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
 Dieu fait l'assujettir, sans la tyranniser,
 A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée.
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
 Et souvent aux destins pense donner des loix.

Ibid.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence.

Méropé, Act. iv.

Qu'elle fureur, hélas, de vouloir arracher
 Des secrets que le sort a voulu nous cacher !

Œdipe, Act. iv.

Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
 Que de faibles ressorts font d'illustres destins !

Sémiramis, Act. II.

Si on avoit dit à *Luther*, qu'il détruirait la
 Religion Romaine dans la moitié de l'Europe,
 il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne
 pensait, comme il arrive dans toutes les dispu-
 tes, & dans presque toutes les affaires. *Essai sur*
l'Hist. Gén. chap. 106.

De la nécessité le pouvoir invincible ,
 Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Alzire, Act. 1.

Les méchants sont toujours malheureux. Ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre , & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. S'il n'y avoit que du bien & point de mal , alors cette terre serait une autre terre ; l'enchainement des événements seroit un autre ordre de sagesse ; & cet autre ordre qui serait parfait , ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre Suprême , de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes , dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense.

Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre , ni deux globes dans les champs infinis du Ciel , qui soient semblables ; & tout ce que nous voyons sur le petit atome où nous sommes nés , devait être dans sa place , & dans son temps fixe , selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Faible Mortel , cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. Zadig , l'Hermite.*

On aime à murmurer : il y a du plaisir à se plaindre ; mais il y en a plus à vivre. On se plaint à ne jeter la vue que sur le mal , & à l'exagérer. Lisez les histoires , nous dit-on : ce n'est

qu'un tissu de crimes & de malheurs. D'accord, mais les histoires ne font que les tableaux des grands événements. On ne conserve que la mémoire des tempêtes : on ne prend point garde au calme : on ne songe pas que depuis cent ans il n'y a eu aucune sédition dans Péquin, dans Rome, dans Venise, dans Paris, dans Londres ; qu'en général, il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes villes, que d'années orageuses ; qu'il y a plus de jours innocents & sereins, que de jours marqués par de grands désastres. *Elém. de Phil. de Newton.*

Dieu se joue à son gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le Normand *Fontenelle*,
Et trouble à trente-deux mon dévot de *Pascal*.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers, & sur chaque animal ;
Les fots, les gens d'esprit, & les fous & les sages,
Chacun reçoit sa dose, & le tout est égal.

*Mél. de Poés. & de Litt. Let. au
Roi de Prusse.*

Le Ciel, en nous formant, mélangea notre vie,
De desirs, de dégoût, de raison, de folie,
De moments de plaisirs, & de jours de tourments,
De notre être imparfait voilà les éléments.
Ils composent tout l'homme ; ils forment son essence ;

Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

*Mél de Poés. &c. l. Dis. sur l'égalité
des conditions.*

Je ne dispute pas d'antiquité , parce qu'il suffit d'être heureux , & que c'est fort peu de chose d'être ancien. *Zadig, le souper.*

Si on donne le nom de bonheur à quelques plaisirs dans cette vie. Il y a du bonheur en effet ; si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent , ou à une file continue & variée de sensations délicieuses , le bonheur n'est pas fait pour ce globe *terraque* : cherchez ailleurs. *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 66.*

Il ne faut pas à un certain âge, s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive & des sens bien parfaits , pour goûter de ce bonheur-là. Mais avec des amis , de la liberté , de la philosophie , on est aussi bien que l'âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphere *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. Dial. entre Madame de Maintenon & Ninon de Lenclos.*

Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.

Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.

La joie est passagere , & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher , où trouver le bonheur ?

En tous lieux , en tout temps , dans toute la nature ;

Nulle part tout entier , par-tout avec mesure ,

Et par-tout passager , hors dans son seul auteur ;

Il est semblable au feu , dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en secret s'insinue ,

Descend

Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
 Va rougir le corail dans le sable des mers,
 Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

*Mél. de Poés. &c. 1 Discours. Sur l'égalité
 des conditions.*

Je ne me vante point d'avoir en cet asile
 Rencontré le parfait bonheur :

Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage :

Il est encor moins chez les Rois :

Il n'est pas même chez le sage :

De cette courte vie il n'est point le partage :

Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois

Embrasser au moins son image.

Mél. de Poés. & de Litt. Le lac de Geneve.

Le simple, l'ignorant pourvu d'un instinct sage,

En est tout aussi près au fond de son village,

Que le fat important qui pense le tenir,

Et le triste savant qui croit le définir.

*Mél. de Poés. &c. 1 Discours. Sur l'égalité
 des conditions.*

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.

Il n'est point ici bas de moissons sans culture :

Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.

*Mél. de Poés. &c. 14. Discours. De la
 modération en tout.*

Souvent la plus belle Princesse

Languit dans l'âge du bonheur ;

L'étiquette de la grandeur,

Quand rien n'occupe & n'intéresse,

Laisse un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,

Entouré de sujets soumis,

Que tout l'éclat de sa couronne

Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

*Mél. de Poés. de Litt. & d'Hist. Lett. à
S. A. R. Madame la Princesse ***.*

Il n'appartient certainement qu'à Dieu , à
un être qui verrait dans tous les cœurs , de dé-
cider quel est l'homme le plus heureux. *Mél.
de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 66.*

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Le Fanatisme, Act. I.

Nous seuls rendons nos jours heureux ou malheureux.
Atzire, Act. I.

B I E N S & M A U X.

Par le seul mouvement Dieu conduit la matiere ;
C'est par le seul plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit , le cœur sent , l'esprit pense ,
Soit que du doux sommeil la nuit ferme vos yeux ,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux ,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture ,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature ,
Ou que l'amour vous force , en des moments plus
doux ,

A produire un autre être , à revivre après vous ,
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire ;
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Mél. de Poés. v. Disc. Sur la nature du plaisir.

Il n'y a point de plaisir sans bienséance. *Se-
conde Épître à M. Fagener.*

Le plaisir est un présent de la Divinité.
L'homme ne peut se donner ni sensations ni
idées : il reçoit tout ; la peine & le plaisir lui
viennent d'ailleurs comme son être. *Mél. de
Litt. d'Hist. & de Phil. Zadig. L'Hermite.*

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fit naître.

Chacune a sa saison, & par des soins prudents
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans ;
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère :
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre :
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre :
Le travail est souvent le pere du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

*Mél. de Poés. &c. iv°. Dis. De la
modération en tout.*

Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir l'endormit au sein de la paresse :
La langueur l'accabla : plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruisait l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas :
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici bas.

Ibid.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence ;

L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé, sent de son faible
corps

Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux seconder la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure:
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrai plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie:
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui:
Elle est inébranlable & pure comme lui.

Henr. Ch. VII.

L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.

Méropé, Act. II.

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils
périssent:

Et vous composerez dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, & faible, & misérable!
Vous criez: *tout est bien*, d'une voix lamentable.
L'univers vous dément, & votre propre cœur,
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Poème sur le désastre de Lisbonne.

G O U V E R N E M E N T.

L'uniformité en tout genre d'administration
est une vertu. *Ess. sur l'Hist. Gén. De Louis XIV.*

Les gouvernements sont comme les hommes,
ils se forment tard. *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 177.*

Quiconque fait très-bien gouverner une
grande maison, peut gouverner un royaume;

cela peut être un paradoxe ; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre , de sagesse & de fermeté , qu'on commande à cent personnes & à plusieurs milliers. *Essai sur l'Hist. Gén. Anecd. Du Czard.*

Le caractère de ceux qui gouvernent , fait en tout lieux les temps de douceur ou de cruauté. *Essai sur l'Hist. Gén. Des Turcs. chap. 169.*

On ne perd les Etats que par timidité.

Le Fanatisme , Act. 1.

Il faut pour qu'un Etat soit puissant , ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix , ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. *Essai sur l'Hist. Gén. Introduction au siècle de Louis XIV.*

Ceux qui pensent que les Rois & leurs Ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition , ne se trompent pas moins que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 190. Paix de Riswio.*

Ceux qui gouvernent sont rarement touchés d'une utilité éloignée , toute sensible qu'elle est , sur-tout quand cet avantage futur est balancé par les difficultés présentes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 117.*

Ce pouvoir souverain , que j'ai vu tour à tour Attirer de ce peuple , & la haine & l'amour ,

Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on de-
sire,
Est des gouvernements le meilleur ou le pire,
Affreux sous un tiran, divin sous un bon Roi.
Brutus, Act. III.

On demande toujours quel gouvernement est préférable. Si on fait cette question à un Ministre ou à son Commis, ils seront, sans doute, pour le pouvoir absolu : si à un Baron, il voudra que le Baronnage partage le pouvoir législatif. Les Evêques en diront autant : le Citoyen voudra, comme de raison, être consulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement semble être celui où toutes les conditions sont également protégées par les loix. *Mél. de Litt. &c. Rép. aux Pensées de Pascal.*

Dans toutes les minorités des Souverains, les anciennes constitutions du royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille assemblée après la mort du pere. *Essai sur l'Hist. chap. 141.*

Quand la société générale est bien gouvernée, on ne fait guere d'associations particulières. *Essai sur l'Hist. Gén. Des Croisades.*

On a long-temps cherché l'origine du gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'y en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un

tribut au plus faible. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 23.*

Sous le regne de Louis XI, il n'y eut pas un grand homme. Il avilit la nation : il n'y eut nulle vertu : l'obéissance tint lieu de tout : & le peuple fut enfin tranquille comme les forçats le sont dans une galere. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 80.*

Plus il y a de grands corps dépositaires des loix, moins l'administration est arbitraire : & si quelquefois le Souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expose à être connu de lui, il ne peut en abuser contre la multitude qui lui est inconnue & qui vit sous la protection des loix. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 163.*

Tout sert à faire voir que si dans les royaumes héréditaires, on peut se plaindre des abus du despotisme, les Etats électifs sont exposés à de plus grands orages, & que la liberté même, cet avantage si naturel & si cher, a quelquefois produit de grands malheurs. *Essai sur l'Hist. Gén. De la Hongrie.*

Qu'est-ce que l'amour de la patrie ? Un composé d'amour-propre & de préjugés, dont le bien de la société fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague, *le public*, fasse une impression profonde. *Mélange de Lit.*

& d'Histoire chapitre 2. sur l'administration publique.

L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & qui le gouverne. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 126.*

Ce gouvernement serait digne des *Hottentots*, dans lequel il serait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'est à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien , parce nous sommes oisifs. Mél. de Litt. & d'Hist. chap. 2. De l'administration publique.*

Ce gouvernement outragerait Dieu & les hommes, dans lequel des Citoyens pourraient dire : l'Etat nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prières. *Ibid.*

Les petites machines ne réussissent point en grand, parce que des frottements les dérangent : il en est de même des Etats. La Chine ne peut se gouverner comme la République de Lucques. *Ibid.*

La comparaison des siècles passés avec le nôtre doit nous faire sentir notre bonheur, malgré ce penchant presque invincible que nous avons à louer le passé aux dépens du présent, *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 69.*

MONARCHIES, ROIS & SUJETS.

Tout Roi qui aime la gloire , aime le bien public. *Essai sur l'Hist. Gén. De Louis XIV.*

Un sage nous a dit que le seul bien suprême ,
Leseul bien, quidumoins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme , est de toucher un cœur.
Si ce sage eut raison , si la philosophie
Plaçà dans l'amitié le charme de la vie ,
Quel est donc, justes Dieux, le destin d'un bon Roi,
Qui dit , sans se flatter , tous les cœurs sont à moi !
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre !
Mél. de Poës. &c. Epit. au Roi.

Il est à souhaiter qu'un Roi aime les louanges , parce qu'il s'efforce de les mériter. *Essai sur l'Hist. Gén. De Louis XIV.*

Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi , s'il l'était par l'amour :
En faisant des heureux , un Roi l'est à son tour.
Mariamne, Act. III.

Je suis malheureux , innocent , étranger ;
Si le Ciel t'a fait Roi , c'est pour me protéger.
Méropé, Act. IV.

Je déteste un sujet qui croit m'intimider ,
Et je méprise un Roi qui n'ose commander.
Le Duc de Foix, Act. I.

Un Roi absolu , qui veut le bien , vient à bout de tout sans peine. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 31.*

L'œil du maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie

Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
 C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
 Le modeste talent dans la foule ignoré.
 Un Roi qui fait régner , nous fait ce que nous
 sommes :

Les regards d'un héros produisent les grands hommes.
Mél. de Poés. Dis. sur les événements de l'année 1744.

O Roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
 Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.
Méropé, Act. v.

Qui meurt pour son Roi , meurt toujours
 avec gloire.

Henr. Cb. iv.

Le Roi Philosophe fait parfaitement ce que
 le Philosophe qui n'est pas Roi s'efforce en
 vain de deviner. *Mél. de P. L. au R. de P. . .*

Blaise Pascal a tort , il en faut convenir.
 Ce pieux Misantrope , *Héraclite* sublime ,
 Qui pense qu'ici bas tout est misère & crime ,
 Dans ses tristes accents ose nous maintenir ,
 Qu'un Roi que l'on amuse , & même un Roi qu'on
 aime

Dès qu'il n'est plus environné ,
 Dès qu'il est réduit à lui-même ,
 Est de tous les mortels le plus infortuné :
 Il est le plus heureux , s'il s'occupe & s'il pense.

Lettre au Roi de Prusse.

On n'exige pas qu'un Roi dise des choses
 mémorables , mais qu'il en fasse. *Essai sur
 l'Hist. Gén. chap. 197.*

Quel homme est sans erreur , & quel Roi sans fai-
 bleffe ?

Est-ce à vous de prétendre au droit de les punir,
 Vous nés tous ses sujets, vous faits pour obéir ?
 Un fils ne s'arme point contre un coupable pere :
 Il détourne les yeux , le plaint & le révere.
 Les droits des Souverains font-ils moins précieux ?
 Nous sommes leurs enfants : leurs Juges sont les
 Dieux.

Brutus, Act. I.

Si le Ciel quelquefois les donne en sa colere,
 N'allez pas mériter un présent plus sévere,
 Trahir toutes les loix en voulant les venger,
 Et renverser l'Etat au lieu de le changer.

Ibid.

Nécessité cruelle , attachée à l'Empire !
 Dans les cœurs des humains les Rois ne peuvent
 lire ;
 Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs
 coups,
 Et nous sommes , Araspe , injustes malgré nous.

Œdipe, Act. III.

On a vu plus d'un Roi , par un triste retour ,
 Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.

Henr. Cb. III.

- - - - - O Dieu de l'univers !
 Dieu , qui formas ses traits , veille sur ton image ,
 La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

Mélope, Act. II.

Tel est souvent le sort des plus justes des Rois :
 Tant qu'ils sont sur la terre , on respecte leurs loix :
 On porte jusqu'aux Cieux leur justice suprême :
 Adorés de leur peuple , ils sont des Dieux eux-
 mêmes ;

Mais après leur trépas , que font-ils à vos yeux ?

Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus, est bientôt oubliée.

Œdipe, Act. I.

- - - - - Nous avons la faible vanité
De mener les Héros à l'immortalité ?
Nous nous trompons beaucoup ; un Roi juste &
qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant,
De ce Prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Disc. sur les événements de l'année 1744.

Valois régnait encor, & ses mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.

Henr. Ch. I.

- - - - - Souviens-toi,
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi ;
Nous lui devons nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son
maintien.

Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.

L'Orp. de la Chine, Act. IV.

Un Prince qui a des domaines absolument
séparés des revenus de l'Etat, peut être avare,
comme un particulier ; mais un Roi de France,
qui n'est réellement que le dispensateur de

l'argent de ses sujets , ne peut guere être atteint de ce vice. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 197.*

R É P U B L I Q U E S.

Un Républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un Sujet à la sienne , par la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son maître. *Mél. de Litt. d'Hist. & Phil. Pensées sur l'administration publique XXIV.*

Un vrai Républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu , les Dieux , les loix & son pays.
La Mort de César , Act. II.

Une République n'est point fondée sur la vertu : elle l'est sur l'ambition de chaque Citoyen qui contient l'ambition des autres , sur l'orgueil , sur le desir de dominer qui ne souffre pas qu'un autre domine. Delà se forment des loix qui conservent l'égalité autant qu'il est possible : c'est une société où les convives d'un appétit égal , mangent à la même table , jusqu'à ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux , qui prenne tout pour lui , & leur laisse les miettes. *Mél. de Litt. Pensées sur l'administration publique XXVIII.*

L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 124.*

Est-il donc entre nous rien de plus despotique ,
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République ?

Vos loix font vos tirans : leur barbare rigueur
 Devient sourde au mérite , au sang , à la faveur ;
 Le Sénat vous opprime , & le peuple vous brave :
 Il faut s'en faire craindre , ou ramper leur esclave.
 Le citoyen de Rome , insolent ou jaloux ,
 Ou hait votre grandeur , ou marche égal à vous.
 Trop d'éclat l'effarouche , il voit d'un œil sévère ,
 Dans le bien qu'on lui fait , le mal qu'on peut lui
 faire ;

Et d'un bannissement le décret odieux
 Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.

Brutus , Act. II.

Ces fiers Patriciens font-ils autant de Dieux ,
 Jugeant tous les mortels , & ne craignant rien d'eux ?
 Sont-ils sans passion , sans intérêt , sans vice ?
 Ils osent s'en vanter ; mais leur feinte justice ,
 Leur âpre austérité , que rien ne peut gagner ,
 N'est dans ces cœurs hautains que l'ardeur de
 régner :

Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil des diadèmes ,
 Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-mêmes.
 De notre liberté ces illustres vengeurs ,
 Armés pour la défendre , en sont les oppresseurs.
 Sous les noms séduisants de patrons & de pères ,
 Ils affectent des Rois les démarches altières ;
 Rome a changé de fers , & sous le joug des grands ,
 Pour un Roi qu'elle avait , a trouvé cent tirans.

Ibid. Act. I.

De tous les gouvernements de l'Europe , celui de Venise était le seul réglé , stable & uniforme. Il n'avoit qu'un vice radical , qui n'en était pas un aux yeux du Sénat , c'est qu'il manquoit un contre-poids à la puissance Pa-

tricienne, & un encouragement aux Plebéïens. Le mérite ne put jamais dans Vénise, élever un simple Citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la Chambre des Communes a part à la législation, consiste dans ce contre-poids, & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne. *Essai sur l'Hist. Gén. De Vénise.*

HOMMES PUBLICS, MINISTRES, AMBAS- SADEURS, GRANDS HOMMES.

Il est beaucoup d'emplois; mais les talents sont rares.
*Mél. de Poés. &c. Epître sur l'encouragement
 des Arts.*

Les titres ne servent de rien pour la postérité : le nom d'un homme qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithètes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 176. Louis XIV. surnommé le Grand.*

J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur, en les accusant; on veut se faire valoir, en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie, dans laquel-

le il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes. *Dissertation sur la mort de Henri IV. Tome I.*

On doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien dans leur siècle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir le changement qu'ils ont fait de leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnaissance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont surpassés. Cette juste gloire est leur unique récompense. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 201.*

Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment ; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. *Ibid. chap. 200.*

Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon sens, voient tous à peu près leurs intérêts. Un Bourgeois d'Amsterdam ou de Berne, en fait sur ce point autant que *Sejan, Ximenes, Bukingham, Richelieu ou Mazarin* ; mais notre conduite, & nos entreprises dépendent

dent uniquement de la trempe de notre ame ,
& nos succès dépendent de la fortune. *Essai
sur l'Hist. Gén. chap. 170. Etat de la France ,
sous Mazarin.*

Les petiteffes de la vie privée peuvent s'allier
avec l'héroïsme de la vie publique. *Essai sur
l'Histoire Gén. chap. 144.*

Il faudrait avoir vécu long-temps avec un
Ministre , pour peindre son caractère , pour
dire quel degré de courage ou de faiblesse il
avait dans l'esprit , à quel point il étoit prudent
ou fourbe. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 268.
Guerre civile.*

Pour faire un puissant Ministre , il ne faut
souvent qu'un esprit médiocre , du bon sens &
de la fortune ; mais pour être un bon Ministre ,
il faut avoir pour passion dominante , l'amour
du bien public. Le grand homme d'Etat est
celui dont il reste de grands monuments utiles
à la patrie. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 171. Mort
de Mazarin.*

Les vrais Ambassadeurs , interprètes des loix ,
Sans les deshonorar savent servir les Rois ;
De la foi des humains discrets dépositaires ,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés ,
Et par-tout bienfaisants , sont par-tout révéérés :
Brutus , Act. v.

L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redouta-
ble ,

Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

Ibid. Aët. I.

Pour sauver un Etat, il suffit d'un grand homme.

Rome sauvée, Aët. I.

Il ne s'est rien fait de grand dans le monde,
que par le génie & la fermeté d'un seul homme
qui lutte contre les préjugés de la multitude.
Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 85. Juifs & Maures.

On ne juge d'un grand homme, que par ses
chef-d'œuvres, & non pas par les fautes.
*Essai sur l'Histoire Gén. Ecrivains du temps de
Louis XIV.*

C'est le propre des grands hommes d'avoir
de méprisables ennemis. *Ibid.*

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Henr. Ch. I.

Tel est le sort des Rois & des Généraux,
qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font &
de ce qu'ils ne font pas. *Essai sur l'Hist. Gén.
chap. 172. Conquêtes de Flandres.*

ÉTATS GÉNÉRAUX & CONCILES.

Ce que sont les Etats généraux pour les
Rois, les Conciles le sont pour les Papes; mais
ce qui se ressemble le plus, diffère toujours.
Essai sur l'Hist. Gén. chap. 73.

C'est un usage antique & sacré parmi nous,

Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers
droits;

Il peut choisir un maître, il peut changer ses loix :
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
Aux rang de Charlemagne ont placé les Capets.

Henr. Ch. VI.

Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats :
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille députés l'éloquence stérile,
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Henr. Ch. III.

Dans les Monarchies tempérées par l'esprit
le plus républicain, les Etats ne se sont jamais
crus au dessus des Rois, quoiqu'ils aient dépo-
sé leurs Souverains dans des nécessités pressan-
tes ou dans des troubles. Les Electeurs qui dé-
posèrent l'Empereur *Wenceslas* ne se sont jamais
crus supérieurs à un Empereur régnant. Les
Cortez d'Arragon disaient au Roi qu'ils éli-
faient, *nos que valemos tanto como vos, y que
podemos mas que vos* ; mais quand le Roi étaient
couronné, ils ne s'exprimaient plus ainsi, ils
ne se disaient plus supérieurs à celui qu'ils
avoient fait leur Maître.

Mais il n'en est pas d'une assemblée d'Evê-

ques de tant d'Eglises également indépendantes, comme du corps d'un Etat Monarchique. Ce Corps a un Souvêrain, & les Eglises n'ont qu'un premier Métropolitain. Les matieres de Religion, la doctrine & la discipline ne peuvent être soumises à la décision d'un seul homme au mépris du monde entier. Les Conciles sont donc supérieurs aux Papes dans le même sens que mille avis doivent l'emporter sur un seul. Reste à savoir s'ils ont le droit de le déposer, comme les Diettes de Pologne, & les Electeurs de l'Empire Allemand ont le droit de déposer leur Souvêrain.

Cette question est de celles que la raison du plus fort peut seule décider. Si d'un côté un simple Concile Provincial peut dépouiller un Evêque, une assemblée du monde Chrétien peut à plus forte raison dégrader l'Evêque de Rome. Mais de l'autre côté cet Evêque est souverain. Ce n'est pas un Concile qui lui a donné son Etat. Comment des Conciles peuvent-ils le lui ravir, sur-tout quand ses sujets sont contents de son administration? Un Electeur Ecclesiastique, dont l'Empire & son Electorat seraient contents, serait en vain déposé comme Evêque par tous les Evêques de l'univers; il resterait Electeur avec le même droit qu'un Roi excommunié par toute l'Eglise, maître chez lui, demeurerait Souvêrain.

Le Concile de Constance avait déposé le

Souverain de Rome , parce que Rome n'avait voulu ni pu s'y opposer. Le Concile de Basle , qui prétendit dix ans après suivre cet exemple , fit voir combien l'exemple est trompeur , combien sont différentes les affaires qui semblent les mêmes , & que ce qui est grand & seulement hardi dans un temps , est petit & téméraire dans un autre. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 73.*

P A R L E M E N T.

Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable ,
 Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
 Qui des loix de son Prince , & l'organe , & l'appui ,
 Marche d'un pas égal entre son peuple & lui.
 Dans l'équité des Rois sa juste confiance ,
 Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France :
 Le seul bien de l'Etat fait son ambition :
 Il hait la tyrannie & la rébellion :
 Toujours plein de respect , toujours plein de courage ,
 De la soumission distingue l'esclavage :
 Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,
 Connait Rome , l'honneur , & la fait réprimer.

Henr. Cb. iv.

- - - Le Sénat de la France

Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;
 Plein d'amour pour l'Eglise , & pour moi plein d'horreur ,
 Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ;
 C'est lui qui le premier démasquant mon visage ,
 Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.

Ibid.

COMMERCE, LUXE, CIRCULATION,
LOIX SOMPTUAIRES.

Quiconque lit l'Histoire avec fruit , voit qu'il y a autant de révolutions dans le commerce que dans les Etats. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 98. Russie.*

Un Ecrivain fait un beau livre plein de profonds raisonnemens , sur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes. Un Négociant d'un trait de plume y envoie , sans raisonner , des effets , il s'enrichit & ne lit point le livre. Il en est de même dans la politique ; l'homme d'esprit oisif fait des projets pour changer la face de l'Europe ; ceux qui gouvernent , suivent leur routine , & ne s'informent pas seulement si on a fait des projets. *Suite de Mém. de Litt. chap. 79.*

C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs , de voir ce citoyen (*Laurent de Medicis*) qui se faisait toujours le commerce , vendre d'une main les denrées du Levant , & soutenir de l'autre le fardeau de la République , entretenir des Facteurs & recevoir des Ambassadeurs ; résister au Pape , faire la guerre & la paix , être l'oracle des Princes , cultiver les Belles-Lettres , donner des spectacles aux peuples , & accueillir tous les savans Grecs de Constantinople. *Essai*

sur l'Histoire Générale. Italie au quinzième siècle.

C'est la fantaisie des hommes qui met le prix à des choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers employés à ces frivolités : c'est elle qui excite l'industrie , qui entretient le gout , la circulation & l'abondance. *Suite des Mém. de Litt. Vision de Babouc.*

L'argent est fait pour circuler , pour faire éclore les arts , pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais Citoyen , & même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on le rend utile à sa patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du temps passé , pour insulter aux avantages du nôtre ?

Sachez sur-tout , que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette grandeur , cette pompe mondaine
D'un regne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser ,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Mém. de Poés. Défense du Mondain.

Ainsi l'on voit en Angleterre , en France ,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le gout du luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des Grands ,
Et le travail , gagé par la mollesse ,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

Ibid.

Toutes les loix somptuaires ne prouvent

autre chose , finon que les Gouvernemens n'ont pas toujours de grandes vues , & qu'il parait plus aisé aux Ministres de proscrire l'industrie que de l'encourager. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 100. Usages du XVI. Siecle.*

La profession de Négociant est méprisée de nos Petits-Maîtres ; mais nos Petits-Maîtres sont l'espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. *Epître à M. Fakener.*

FINANCES, MONNOIES, USURE, MARQUE
DE LA PAUVRETÉ PUBLIQUE.

Le prix des monnoies est le pouls d'un Etat , & une maniere assez sûre de reconnoître ses forces. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 41. Etat de la France & de l'Angleterre.*

Colbert avoit peu changé la valeur numéraire des Monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. L'argent & l'or , ces gages d'échange doivent être des mesures invariables. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 202. Finances.*

Toute autorité blesse en secret les hommes , d'autant plus que toute autorité veut toujours s'accroître. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 207. Calvinisme.*

L'héritier reconnu d'un Prince puissant , qui a fondé ou rétabli un Etat , est toujours plus puissant que son pere , s'il ne manque pas de

courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte : il commence où son prédécesseur a fini. *Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 23. Des Fiefs & de l'Empire.*

Les trésors de *Sixte-Quint* furent dissipés un an après sa mort, ainsi que ceux de *Henri IV.* destinée ordinaire qui fait voir assez la vanité des desseins des hommes. *Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 153. De Sixte-Quint.*

La grande usure est la marque infailible de la pauvreté publique. *Esf. sur l'Hist. Gén. ch. 69.*

ETABLISSEMENTS UTILES, ECOLE MILITAIRE.

L'établissement de *S. Cyr* sera surpassé par celui que *Louis XV.* vient de former, pour élever cinq cents Gentilshommes; mais loin de faire oublier *S. Cyr*, il en fait souvenir. C'est l'art de faire du bien qui s'est perfectionné. *Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 201.*

TRAVAUX PUBLICS.

Si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine (*aux frais de la guerre*) ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire? Comment n'a-t-on pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres? *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 3. Embellissement de Cachemire.*

Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux an-

ciens Egiptiens pour bâtir des pyramides , & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? Des oignons & du ris. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux , au lieu d'avoir engraisfé des faibles ? *Ibid.*

JUSTICE, LOIX, JURISPRUDENCE, LÉGISLATEURS, DROIT PUBLIC, LOI NATURELLE, USAGES, LOI SALIQUE, &c.

Les loix sont faites pour secourir les Citoyens , autant que pour les intimider. *Suite des Mém. Zadig, le Ministre.*

La Loi dans tout état , doit être univéselle. Les mortels quels qu'ils soient , sont égaux devant elle. *Poème sur la Loi Naturelle 1^{re} Partie.*

C'est à Dieu seul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire , & c'est aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 114. Elizabeth.*

Ceux qui péchent uniquement contre Dieu , doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes , doivent être châtiés dans celui-ci. *Mém. de Litt. &c. Dial. entre un Plaidier & un Avocat.*

Il n'y a de pays digne d'être habité par des hommes , que ceux où toutes les conditions sont également soumises aux loix.

. . . Qui pardonne au crime en devient le complice.

Brutus, Act. v.

Les abus servent de loix dans presque toute la terre, & si les plus sages des hommes s'assembloient pour faire des loix, où est l'Etat dont la forme subsistât entière? *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 206.*

Ce serait violer l'esprit d'une loi que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. *Discours à l'Académie.*

Les véritables Conquérants sont ceux qui savent faire des loix. Leur puissance est stable; les autres sont des torrents qui passent. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 16. Des Normands.*

La plus douce loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes. *Ibid. chap. 13. Des usages du temps de Charlemagne.*

Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son Tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon Curé le prier de chanter la grand'Messe, pourquoi faut-il que j'aie à supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge? *Mél. de Lit. &c. Dialogue entre un Plaidier & un Avocat.*

Nous n'avons dans le monde de loi parfaite

que pour régler une espèce de folie qui est le jeu. Les règles du jeu sont les seules qui n'admettent, ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été Laquais, s'il joue au lansquenet avec des Rois, est payé sans difficulté quand il gagne; par-tout ailleurs la loi est un glaive, dont le plus fort coupe par morceau le plus faible. *Mél. de Litt. chap. 41. Contradictions de ce monde.*

L'Histoire des usages, des loix, des privilèges, n'est, en beaucoup de pays, & sur-tout en France, qu'un tableau mouvant. C'est donc une idée bien vaine, un travail bien ingrat, de vouloir tout rappeler aux usages antiques, & de vouloir fixer cette roue que le temps fait tourner d'un mouvement irrésistible. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 72.*

Il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie, qu'on ne peut ni approuver ni abolir. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 12. Du Japon.*

Il a toujours été plus aisé, dans tous les pays, d'abolir des coutumes invétérées que de les restreindre. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 126. De la Chine.*

Le Royaume de Naples & de Sicile passa aux Allemands, après avoir été conquis par les Français. Ainsi vingt provinces ont été sous la

domination des Souverains que la nature a placés à trois cents lieues d'elles : éternel sujet de discorde , & preuve de la sagesse d'une Loi telle que la *Salique* ; Loi qui serait encore plus utile à un petit Etat , qu'à un grand. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 139. De l'Empereur Henri VI.*

Souvent les Conquéranrs ne sont cruels que dans la guerre : la paix amene des mœurs & des Loix plus douces. Charlemagne , au contraire , fit des Loix qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 8. Charlemagne.*

Si dans l'Europe les Loix avaient été fondées sur la puissance paternelle , si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial , comme du premier de tous les devoirs , ainsi que je l'ai remarqué de la Chine , les trois enfants de Louis le Débonnaire , qui avaient reçu de lui des couronnes , ne se seraient pas revoltés contre leur pere qui donnait un héritage à un enfant du second lit. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 14. Louis le Faible.*

On excuse *Mahomet* sur la fourberie , parce que , dit-on , les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille Prophetes , & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes , ajoute-t-on , ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme

qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'Ange Gabriel, ou je te tue.*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation. Il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Viceroy d'une grande Province, il y fait fleurir la morale & les loix : disgracié & pauvre, il les enseigne : il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement : il rend la vertu aimable : il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples. *Suite des Mém. de Lit. chap. 69. De Mahomet.*

Les Turcomans imitaient les Francs, les Normands & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient aussi en se soumettant aux loix, aux mœurs & à la religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois ; & c'est l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir sur le barbare, quoique le plus fort. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 44. Des Croisades.*

Il semble que ces *Traité du droit des gens, de la guerre & de la paix*, qui n'ont jamais servi à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour le peuple, des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la justice, comme

on a les portraits des personnes célèbres qu'on ne peut voir. *Essai sur l'Hist. Gén. Ecrivains du siècle de Louis XIV.*

Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public est devenu par-là un de plus grands fléaux des peuples ; presque toutes les clauses des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 104. Origine de la liberté de Geneve.*

Le savant auteur des mémoires de l'Amiral Anson témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglois autant qu'il le put. Mais doit-on juger du Gouvernement d'une grande Nation par les mœurs de la populace des frontieres ? Et qu'auroient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes Maritimes, dans le temps où les loix des Nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettoit qu'on égorgeât les propriétaires ? *Es. l'Hist. Gén. chap. 1. De la Chine.*

Les Etats Chrétiens ont long-temps manqué, & manquent encore de bonnes loix positives. Leur Jurisprudence encore gothique en plusieurs points, composée des anciennes coutumes de cinq cents petits tirans, a recours souvent aux loix Romaines, & à celles des Hé-

breux, comme un homme égaré qui demande sa route : ils vont chercher dans le code du peuple Juif , les regles de leurs tribunaux.
Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 113. Henri VIII.

Rien ne fait mieux voir combien la Jurisprudence a besoin d'être reformée , que cette nécessité où l'on est de recueillir des Arrêts.
Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 214. Ecrivains.

De nos parents sur nous, vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons, ils sont la vive image,
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge.
Cet empire détruit qui dut être éternel,
Seigneur était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'Himen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments.

L'Orph. de la Chine, Act. IV.

FONDATEURS D'EMPIRES, CONQUERANTS.

Tous les grands Empires ont commencé par des hameaux , & les Puissances Maritimes par des barques de pêcheurs. *Essai sur l'Hist. Générale chapitre 299. Fondation des Provinces-Unies.*

Jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage de la politique , du courage , & sur-tout du temps. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.
Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 1. De la Chine.

- - - Un soldat peut justement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre.

Le

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux.
 Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.
Méropé, Act. 1.

Si Charlemagne eût fait de Rome sa capitale, si ses Successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage de partager ses Etats à ses enfants n'eût point prévalu chez les barbares, il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'Empire Romain. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 7.*

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre seul peut décider du sort des vastes Etats ; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnements sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressource, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 34. Des Mahométans.*

Le faible est destiné pour servir le plus fort.
 Tout cede sur la terre aux travaux, au courage.
Orph. de la Chine, Act. iv.

Il a toujours falu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. *Essai sur l'Hist.*

Générale, chap. 125. Découverte des Portugais.

Un Conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui. *Essai sur l'Histoire Général, chap. 48. Gengis-kan.*

Il n'y a point de conquêtes sans de très grandes injustices. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 30. Conquête de Naples & de Sicile.*

Le loup a la perception de quelques moutons paissant dans une campagne ; son instinct le porte à les dévorer ; les chiens l'en empêchent. Un Conquérant a la perception d'une Province que son instinct le porte à envahir ; il trouve des forteresses & des armées qui lui barrent le passage. Y a-t-il une grande différence entre ce loup & ce Prince. *Mét. de Phil. chap. 5.*

Entre les Tirans & les bons Rois sont les Conquérants, mais plus approchant des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé. *Dissertation sur l'Hist. de Charles XII.*

- - - - - Il faut que la rigueur,
 Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
 Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
 C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
 Le temps ramene l'ordre & la tranquillité ;
 Le peuple se façonne à la docilité :
 De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
 Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
 Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
 Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on r'ouvre le flanc,
 Que les jours renaissans ramènent le carnage,
 Le desespoir tient lieu de force & de courage,
 Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
 D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.
L'Orphe de la Chine, Act. III.

Charlemagne défait Vitikind , chef des Saxons. Il traite de revolte un effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblants , qu'on lui livre le Général , & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck , il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers , au bord de la petite riviere d'Alve. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles , un tel châtiment aurait été un févérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté , & pour leurs loix , c'est l'action d'un brigand , que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait un grand homme. *Es. sur l'Hist. Gén. ch. 8.*

Si on demande comment autrefois des Es-

sains venus du Nord , conquirent l'Empire Romain , qu'on voit ce que *Gustave Adolphe* a fait en deux ans contre des peuples plus belliqueux que n'était alors cet Empire , & on ne sera point étonné. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 147. De l'Allemagne.*

GUERRE , BATAILLES.

Plus la guerre est un fléau épouvantable , rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes , plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes , qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse , qui doit être l'unique but de la guerre , & le seul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes , qui raisonnons tant sur nos devoirs , qui avons tant approfondi notre nature , nos malheurs & nos faiblesses , nous faisons sans cesse retentir nos Temples de reproches & de condamnations ; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite , les plus secrètes complaisances des cœurs ; nous tonnons contre des vices , contre des défauts , condamnables il est vrai , mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu , s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel , con-

tre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en freres , contre ces déprédations atroces , contre ces cruautés qui font de la Terre un séjour de brigandage , un horrible & vaste tombeau ?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube , on bénit de tout côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercénaires , à qui l'esprit de débauche , de libertinage & de rapine a fait quitter leurs campagnes : ils vont & ils changent de maîtres : ils s'exposent à un supplice infâme pour un léger intérêt : le jour du combat vient ; & souvent le soldat qui s'était rangé n'aguere sous les enseignes de sa patrie , répand sans remords le sang de ses propres concitoyens : il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourants quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires , & pour élever les monuments de la gloire. Considérés tous ensemble marchant avec ordre sous un grand Capitaine , ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'Univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales , (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie

des Nations. Tel n'est point l'Officier, idolâtre de son honneur & de celui de son Souverain, bravant de sang froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la Nature, humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage par-tout autour de lui, né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre, aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, & plus encore par les graces de l'esprit. A ce portrait les Nations étrangères reconnaissent nos Officiers : elles avouent sur-tout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tamperé par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ? *Eloge funebre des Officiers.*

Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.

Henr. Ch. x.

La plupart des guerres, entre les Princes Chrétiens, sont des especes de guerres civiles.
Essai sur l'Histoire Gén. chap. 189. Louis XIV. jusqu'à 1697.

Parmi les nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vain-

queur aussi malheureux que le vaincu. C'est un gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutissent. L'argent comptant , ce principe de tous les biens & de tous les maux , levé avec tant de peines dans les provinces , se rend dans les coffres de cent Entrepreneurs , dans ceux de cent Partisans qui avancent les fonds , & qui achètent par ces avances , le droit de dépouiller la nation au nom du Souverain.

Les particuliers alors regardent le gouvernement comme leur ennemi , enfouissent leur argent ; & le défaut de circulation fait languir le royaume. *Essai sur l'Histoire Gén. Louis XIV. chap. 202. Finances.*

La guerre appauvrit nécessairement le trésor public , à moins que les dépouilles des vaincus ne les remplissent. Depuis les anciens Romains , je ne connais aucune nation qui se soit enrichie par des victoires. *Ibid.*

Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'État & de guerre célèbres. La politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme , il faut toujours négocier ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand , & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune. *Essai sur l'Hist. Gén. chap.*

166. *Des Etats de l'Europe avant Louis XIV.*

Les ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux d'adresse, qu'on n'apprend que par l'usage; & les jours d'action sont quelquefois des jeux de hasard. *Ecrivains du temps de Louis XIV.*

Un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le Général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 182. Bataille d'Hochstet.*

On a regardé l'entreprise de Bertrand du Guesclin (pour soutenir Henri de Transtamare contre Pierre surnommé le Cruel, Roi de Castille,) comme une action sainte, & qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son ame. Cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle, contre un Roi cruel, mais légitime. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 65.*

Ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles. *Hist. de Charles XII.*

POLITIQUE, DISSIMULATION.

Le véritable but de la politique consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'Etat. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 66.*

Les politiques peuvent se tromper en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 116.*

On peint *Cromwell* comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense qu'il fut d'abord enthousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un Novice fervent à vingt ans, devient souvent un fripon habile à quarante.

On commence par être dupe, & on finit par être fripon dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'Etat prend pour Aumonier un Moine tout pètri des petitesse de son couvent, dévot, credule, gauche, tout neuf pour le monde : le Moine s'instruit, se forme, s'intrigue, & supprime son maître. *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 51. De Cromwell.*

Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 134.*

Je ne fais pourquoi la plupart des Princes affectent d'ordinaire de tromper par de fausses bontés ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur : elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable,

que quand elle est absolument nécessaire. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 197.*

R É V O L U T I O N S.

Les événements dépendent souvent du caractère des hommes. *Essai sur l'Histoire Gén. ch. 134.*

Cromwell ne se flattoit certainement pas de succéder au Roi , lorsqu'il n'étoit que Lieutenant-Général dans une armée pleine de factions. Il espéroit avec grande raison , dans cette armée & dans la République , le crédit attaché à ses grandes actions militaires & à son ascendant sur les esprits ; mais s'il avoit formé dès lors le dessein de se faire reconnaître pour le Souverain des trois royaumes , il n'auroit pas mérité de l'être.

L'esprit humain , dans tous les genres , ne marche que par degrés , & ces degrés amenerent nécessairement l'élévation de *Cromwell* , qui ne la dut qu'à sa valeur & à la fortune. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 149.*

Si les hommes définissoient les mots dont il se servent , il y aurait moins de disputes ; & plus d'un royaume a été bouleversé pour un mal entendu. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 12.*

FACTIONS , GUERRES CIVILES , CONSPIRATIONS.

Une conspiration tramée par des particu-

liers , quand elle est découverte , est anéantie ; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. *Histoire de Charles XII.*

Toutes les factions à la fin sont cruelles ;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser :
Pour les anéantir , il faut les mépriser.

Poème sur la Loi Naturelle. iv^{me}. Partie.

Le Corps le plus auguste , quand la faction
l'entraîne , fait toujours plus de fautes qu'un
seul homme. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 73.*

Dans les commencements des factions en
Angleterre , il faut être protégé par un Parle-
ment , en attendant que ce Parlement devien-
ne esclave du vainqueur. *Essai sur l'Hist. Gén.
chap. 94.*

Les grandes compagnies n'ont presque ja-
mais pris de bons conseils dans les troubles ci-
vils , parce que les factieux y sont hardis , &
que les gens de bien y sont timides pour l'or-
dinaire. *Histoire de Charles XII.*

Les guerres civiles & les temps de mal-
heur produisent toujours des hommes extraor-
dinares qui eussent été ignorés dans des temps
paisibles. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 161.*

Nos guerres civiles , sous *Charles VI.*
avaient été cruelles ; celles de la Ligue furent
abominables ; celle de la Fronde fut ridicule.
Essai sur l'Hist. Gén. chap. 21.

AMBITION CRIMINELLE.

Les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 144.*

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'Empire ,
 Et ne fut mieux cacher sous des dehors trompeurs ,
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
 Altier, impérieux, mais souple & populaire ,
 Des peuples en public, il plaignait la misère ,
 Détestait des impôts le fardeau rigoureux :
 Le pauvre allait le voir & revenait heureux :
 Il savait prévenir la timide indigence :
 Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
 Il se fesoit aimer des Grands qu'il haïssait :
 Terrible & sans retour alors qu'il offensait ,
 Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices ,
 Brillant par ses vertus, & même par ses vices ,
 Connaissant le péril, & ne redoutant rien ,
 Heureux guerrier, grand Prince & mauvais citoyen.

Henr. Cb. iv.

Enfin Guise attenta, quel que fut son projet ,
 Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un sujet.
 Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre.
 A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.

Ibid.

FAVORIS.

Je fais bien que la Cour, Seigneur, a ses naufrages ;
 Mais ses jours sont plus beaux, son Ciel a moins
 d'orages :
 Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs ,
 Etale auprès d'un Roi ses dons les plus flatteurs.

Il recompense, il aime, il prévient les services:
 La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
 Aimé du Souvêrain, de ses rayons couvert,
 Vous ne servez qu'un maître, & le reste vous sert.
 Ebloui d'un éclat qu'il respecte & qu'il aime,
 Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même.

Brutus, Act. II.

Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
 Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
 Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
 Où tombent si souvent du faite du pouvoir
 Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos têtes,
 Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
 Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
 Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt son amour.

Henr. Ch. VI.

Ses honteux favoris flattant son indolence,
 De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance,
 Au fond de son palais avec lui renfermés,
 Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés
 Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes:
 Des trésors de la France ils dissipaient les restes:
 Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
 Gémissait de leur luxe, & payait leurs plaisirs.

Henr. Ch. III.

T I R A N S.

Les Tirans ont toujours quelque ombre de vertu,
 Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

Rome sauvée, Act. I.

Ce n'est pas aux Tirans à sentir la nature.

Mérope, Act. IV.

DES POTISME.

Le Despotisme est l'abus de la royauté, comme l'Anarchie est l'abus de la République. Un Sultan qui sans forme de justice, & sans justice, emprisonne & fait périr des Citoyens, est un voleur de grand chemin, qu'on appelle Votre Hauteffe. *Pensées sur l'Administration publique.*

Les ruines de l'Asie mineure & de la Grece ; la dépopulation de l'Egyp^{te} & la barbarie de l'Afrique, attestent aujourd'hui la grandeur Romaine. Le grand nombre des villes florissantes qui couvraient ces pays, est changé en villages malheureux, & le terrain même est devenu stérile sous les mains des peuples abrutis. *Suite de Mém. de Littérature d'Hist. & de Philos. Du Siècle de Constantin.*

NATIONS, LEURS CARACTERES,
CHINOIS.

Non je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentiments qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encor, & ne soupçonnions pas ?
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure,
L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne les peut fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? Si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,

Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
 Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers;
 Je vois un peuple antique, industrieux, immense;
 Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance;
 De leurs voisins soumis heureux Législateurs,
 Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs,

Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
 Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.

Ah! de quoi m'ont servi tant de travaux divers?
 Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers?
 Nous rougissons de sang le char de la victoire.
 Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
 Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
 Et vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

L'Orph. de la Chine, Act. iv.

A M É R I C A I N S.

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
 Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
 Soumis au châtement, fier dans l'impunité,
 De la main qui le flatte, il se croit redouté.
 Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
 Et la sévérité produit l'obéissance.

Alzire, Act. I.

J U I F S.

Les Juifs n'étaient attachés scrupuleusement
 dans les derniers temps de leur séjour à Jérusalem,
 qu'à leurs cérémonies légales. Celui
 qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait
 été lapidé, & celui qui niait l'immortalité
 de l'ame, pouvait être Grand-Prêtre.

Suite des Mém. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 60. Des Juifs.

Vous ne trouverez dans les Juifs qu'un peuple ignorant & barbare , qui joint depuis long-temps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition , & à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent & qui les enrichissent. *Il ne faut pourtant pas les brûler. Ibid.*

R U S S E S.

La Russie , jusqu'au Czar *Pierre le Grand* , resta presque inconnue aux peuples méridionaux de l'Europe , ensevelie sous un despotisme malheureux du Prince sur les Boyards , & des Boyards sur les Cultivateurs. Les abus dont se plaignent aujourd'hui les Nations policées , auraient été des loix divines pour les Russes. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 58. De la Russie.*

S U I S S E S.

Auroit-on prévu , que lorsque le plus gros diamant de l'Europe , pris par un Suisse à la bataille de Granson , fut vendu au Général pour un écu , aurait-on , dis-je , prévu alors , qu'il y aurait un jour en Suisse des villes aussi belles & aussi opulentes que l'était la capitale du Duché de Bourgogne ? Le luxe des diamants , des étoffes d'or , y fut long-temps ignoré ; &
quand

quand il a été connu , il a été prohibé , mais les solides richesses , qui consistent dans la culture de la terre , y ont été recueillies par des mains libres & victorieuses. Les commodités de la vie y ont été recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la société , & la saine philosophie , sans laquelle la société n'a point de charmes durables , ont pénétré dans les parties de la Suisse où le climat est le plus doux , & où regne l'abondance. Enfin , dans ces pays autrefois si agrestes , on est parvenu , en quelques endroits , à joindre la politesse d'Athenes à la simplicité de Lacédémone. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 81. Des Suisses.*

A N G L A I S.

Aux murs de Wesiminster , on voit paraître ensemble

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple , & les Grands , & le Roi,
Divisés d'intérêt , réunis par la loi ;

Tous trois membres sacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.

Heureux , lorsque le peuple instruit dans son devoir ,

Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !

Plus heureux , lorsqu'un Roi doux , juste & politique ,

Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

Henr. Ch. I.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une Religion , le despotisme serait à craindre. S'il n'y

M

(178)

en avait que deux , elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente , elles vivent en paix & heureuses. *Suite des Mélanges de Litt. & d'Hist. & de Phil. chap. 118. Des Presbitériens.*

Il y a eu des temps sanguinaires chez tous les peuples ; mais chez le peuple Anglais , plus de têtes illustres ont été portées sur l'échafaut , que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette Nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles , comme les temples du Mexique. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 38.*

F R A N C A I S.

Le Français quelquefois est léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur :
Son œil perçant & juste , est prompt à le connaître ;
Il l'aime en son égal , il l'adore en son maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour ,
Et l'exemple du monde , en est aussi l'amour.

Disc. sur les événements de l'année 1744. 1

Le danger du Roi (*Louis XIV.*) émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable , qui demandait la guérison de son Roi , les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce qui s'est passé de nos jours , lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz , en 1744. Ces deux époques

apprendront à jamais aux Rois , ce qu'ils doivent à une nation qui fait aimer ainsi. *Anecdotes sous Louis XIV.*

Il n'y a point aujourd'hui de Nation qui murmure plus que la Française , qui obéisse mieux , & qui oublie plus vite. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 208.*

De tant de Nations , en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'Officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune ; & parmi nous on prodigue la sienne pour servir : ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers ; ici on brule de donner sa vie pour son Roi : là on marche parce qu'on est payé ; ici on vole à la mort , pour être regardé de son maître ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt. *Eloge funebre des Officiers Français.*

Le sort de *Turenne* & de *Condé* , fut d'être toujours vainqueurs , quand ils combattirent ensemble à la tête des Français , & d'être battus , quand ils commandèrent les Espagnols. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 171.*

Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?

Amants , aimés , heureux , ils vont tous aux combats ;

Et du sein du bonheur , ils volent au trépas.

Le Duc de Foix , Act. 1.

Il faut tout lire avec défiance. *Aristote* avait bien raison , quand il disait que *le doute est le commencement de la sagesse*. *Dissertation sur la mort de Henri IV.*

La seule maniere qui appartienne à l'homme de raisonner sur les objets , c'est l'analyse. Partir tout d'un coup des premiers principes , n'appartient qu'à Dieu. Si l'on peut , sans blasphémer , comparer Dieu à un Architecte , & l'univers à un édifice , quel est le voyageur , qui , en voyant une partie de l'extérieur d'un bâtiment , osera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans ? Voilà pourtant ce qu'ont osé faire presque tous les hommes avec mille fois plus de témérité. *Mél. de Phil. chap. 8.*

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue suite de siècles dans un état approchant de celui des brutes , & inférieur à plusieurs égards , c'est ce qui n'est que trop vrai. La raison en est qu'il n'est pas dans la nature de l'homme , de désirer ce qu'on ne connaît point. Il a fallu par-tout non seulement un espace de temps prodigieux , mais des circonstances heureuses , pour que l'homme s'élevât au dessus de la vie animale. *Essai sur l'Hist. Gén. Avant-propos.*

Les climats orientaux tiennent tout de la

nature ; & nous dans notre occident septentrional , nous devons tout au temps , au commerce & à une industrie tardive. *Ibid.*

Nous ne pouvons trop nous féliciter d'être nés dans un temps , & chez un peuple où l'on commence à ouvrir les yeux , & à jouir du plus bel appanage de l'humanité , l'usage de la raison. *Mél. de Phil. seconde Partie. Nature de la lumière.*

Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes (*les Chinois* ,) si différente de la nôtre , des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était nécessaire , & incapables d'aller au-delà. Nous au-contre, nous avons eu des connaissances très tard , & nous avons tout perfectionné rapidement. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 1. De la Chine.*

Nous avons calomnié *les Chinois* , uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites qui condamnent à la fois les superstitions des Païens , & les mœurs des Chrétiens. Jamais la religion des Lettrés ne fut deshonorée par des fables , ni souillée par des querelles & des guerres civiles. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 2. De la Chine.*

Il faut avouer que cet esprit raisonnable qui commence à présider à l'éducation dans les

grandes villes , n'a pu empêcher les fureurs des fanatiques des Cevenes , ni prévenir la démence du petit peuple de Paris autour d'un tombeau à *saint Médard* , ni calmer les disputes aussi acharnées que frivoles , entre des hommes qui auraient dû être sages. Mais avant ce siècle , ces disputes eussent causé des troubles dans l'Etat ; les miracles de *saint Médard* eussent été accrédités par les plus considérables Citoyens , & le fanatisme renfermé dans les montagnes des Cevenes , se fût répandu dans les villes. *Ef. sur l'Hist. Gén. chap. 103.*

Si l'on a dit que les peuples seraient heureux , quand ils auraient des philosophes pour Rois , il est très vrai de dire que les Rois en sont plus heureux , quand il y a beaucoup de leurs sujets philosophes. *Ibid.*

L'esprit vraiment philosophique , qui n'a pris racine que vers le milieu de ce siècle , n'éteignit point les anciennes & nouvelles querelles Théologiques qui n'étaient pas de son ressort. *Ef. sur l'Hist. Gén. chap. 207.*

Sept Inquisiteurs par leur décret de 1616 , déclarèrent l'opinion de *Copernic* , mise par le Philosophe Florentin dans un si beau jour , non seulement hérétique dans la foi , mais absurde dans la Philosophie. Ce jugement contre une vérité prouvée depuis en tant de manières , est un grand témoignage de la force des préjugés.

Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir , à se taire quand la Philosophie parle , & à ne se pas mêler de décider sur ce qui n'est pas de leur ressort. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 101.*

Si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puissant génie , & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres , un homme comme M. *Newton* , tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles , est véritablement le grand homme : & les politiques , les conquérants , dont aucun siècle n'a manqué , ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité , non à ceux qui font des esclaves par la violence , c'est à celui qui connaît l'Univers , non à ceux qui le défigurent , que nous devons nos respects. *Ibid.*

Il faut toujours que ce qui est grand , soit attaqué par les petits esprits. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 170.*

Rien n'est plus heureux qu'un Philosophe qui lit dans le grand livre de la Nature , que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre , sont à lui : il nourrit , il élève son ame , il vit tranquille & il ne craint rien. *Suite des Mém. de Litt. Zadig, le chien & le cheval.*

Les Réteurs ne gagnent guere leurs causes

contre les Philosophes , au tribunal de la raison. *Remarque sur l'Hist. de Charles XII.*

*En admirant ces vastes globes de lumiere , qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux , tandis que la terre , qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature , paraît à notre cupidité quelque chose de si grand & de si noble , un Sage se figure alors les hommes tels qu'ils sont en effet , des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atôme de boue. Cette image vraie semble anéantir ses malheurs en lui retraçant le néant de son être. Son ame s'étonne jusqu'à l'infini , & contemple , détachée des sens , l'ordre immuable de l'Univers. *Zadig , La femme battue.**

La dispute entre les anciens & les modernes est enfin décidée , du moins en Philosophie. Il n'y a pas un ancien Philosophe , qui serve aujourd'hui à l'instruction de la jeunesse chez les nations éclairées. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 212.*

Les Philosophes qui font des systèmes sur la secrète construction de l'Univers sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople , & qui parlent du Serrail : ils n'en ont vu que les dehors , & prétendent savoir ce que fait le Sultan avec ses favorites. *Lettre à M. de s'Gravefende.*

Il y a des erreurs qui ne sont que pour le

peuple ; il y en a qui ne sont que pour les Philosophes. *Dissertation sur les changements arrivés dans notre Globe.*

L'extraordinaire , le vaste , les grandes mutations , sont des objets qui plaisent quelquefois à l'imagination des plus sages. Les Philosophes veulent de grands changements dans la scène du monde , comme le peuple en veut aux spectacles. *Ibid.*

On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités ; (*Découvertes de Newton*) mais pour les approfondir , il faut du calcul , & point de vers. *Ibid.*

Un véritable Epicurien était un homme doux , modéré , juste , aimable , duquel aucune société n'avait à se plaindre , & qui ne payoit pas des bourreaux , pour affaïner en public ceux qui ne pensaient pas comme lui. *Ibid.*

Il faudrait plus de temps que le déluge n'a duré , pour lire tous les Auteurs qui en ont fait de beaux systèmes. Chacun d'eux détruit & renouvelle la terre à sa mode , ainsi que Descartes l'a formée ; car la plupart des Philosophes se sont mis sans façon à la place de Dieu : ils pensent créer un univers avec la parole. Mon dessein n'est pas de les imiter , &c. *Ibid.*

Le gout du merveilleux enfante les systè-

mes ; mais la nature parait se plaire dans l'uniformité & dans la constance , autant que notre imagination aime les grands changements. *Ibid.*

Nous disséquons des mouches , nous mesurons des lignes , nous assemblons des nombres , nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons , & nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. *Micromegas.*

Si on a jamais dû dire : *audax Japeti genus* , c'est dans la recherche que les hommes ont osé faire de ces premiers éléments , qui semblent être placés à une distance infinie de la sphere de nos connaissances. *De la nature des Eléments.*

Descartes était possédé de l'envie de faire un système. Cette passion fit dans ce grand homme , ce que font les passions dans tous les hommes ; elles les entraînent au-delà de leurs principes. *Chap. I. De la nature de la lumière.*

Il faut lire , avec un esprit de doute , presque toutes les relations qui nous viennent des pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes du *Malabar* , des marchandises que des vérités. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 120. Du Japon.*

Les Philosophes n'ayant aucun intérêt par-

ticulier , ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public. *Pensées sur l'Administration publique. XVI.*

Le petit livre de *Robault* a fait , pendant quelque temps , une Phisique complète ; aujourd'hui tous les recueils des Académies de l'Europe ne sont pas même un commencement de système. En approfondissant cet abîme , il s'est trouvé infini.

Si *Descartes* inventa de nouvelles chimères en Phisique , au moins il en détruisit d'anciennes ; il apprit aux hommes de son temps à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes ; s'il n'a pas payé en bonne monnoie , c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. *Mélange de Litterature , chap. 174. Sur Descartes & Newton.*

Tous les livres de Philosophie moderne mis ensemble , ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement , qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers , sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons. *Mél. de Litt. chap. 29. De la Tolérance.*

Jamais les Philosophes ne feront une secte de religion ; pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains , & qui ne sau-

ront jamais s'il y eu un M. Locke au monde. Dans la vingtieme partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent? Et parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent, est excessivement petit; & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. *Ibid.*

La saine raison nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé.

L'Astrologie judiciaire fut toujours la superstition des savants. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 36.*

Pithagore avait été coq, ses parents cochons; personne n'y trouva à redire; & sa secte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rotisseurs, & de ceux qui avaient des fèves à vendre. *Es. sur l'Hist. Gén. ch. 27.*

L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme, cette impulsion, nécessaire pour nous instruire, nous emporte sans cesse au-delà du but, comme tous les autres ressorts de notre ame, qui, s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais assez. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 208.*

Ouvrages de mes mains, enfants du même pere,

Connaissez, leur dit-il, (*Dieu*) mon divin caractère;

Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des temps connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage, instruments imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits.

vi^e. *Disc. Sur la nature de l'homme.*

Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts;

Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipée
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême

Qu'on nous peint si lumineux ?

Est-ce là cet esprit survivant à nous-mêmes ?

Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux.

Hélas ! périrait-il de même ?

Je ne sais ; mais j'ose espérer

Que de la mort, du temps, & des destins le maître,

Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,

Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Lettre à M. de Genouville.

Quand on m'aura dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps ; comment le bras obéit à notre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digèrent, comment le bled se transforme en sang ; je dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières ; mais depuis *Tha-*

Ils jusqu'à nos jours, nous n'en avons point ; tout ce que nous pouvons faire , est de sentir notre impuissance , de reconnoître un Être tout-puissant , & de nous garder de ses systèmes.

Je ne fais pas comme je pense ; mais je fais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles & intelligentes , c'est de quoi je ne doute pas ; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière , c'est de quoi je doute fort. Je révere la Puissance éternelle ; il ne m'appartient pas de la borner ; je n'affirme rien ; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne croit.
Système de Mallebranche , chap. 2.

La division que quelques-uns ont fait de toute la nature en corps & en esprit , parait la définition d'un sourd & d'un aveugle , qui en définissant les sons & les couleurs , ne soupçonneraient ni la vue , ni l'ouïe : de quel droit en effet pourrait-on dire que Dieu n'a pas rempli l'espace immense d'une infinité de substances , qui n'ont rien de commun avec nous.
Mét. de Philosoph. chap. 7.

Affirmer que la matière pense en effet , parce que Dieu a dû lui communiquer ce don , ferait le comble de la témérité ; mais affirmer le contraire , est-il moins hardi ? *Ibid.*

Chose étrange , nous ne savons pas comment la terre produit un brin d'herbe , comment une femme fait un enfant , & on croit savoir comment nous faisons des idées ? *Ibid.*

J'ignore comment je vis , comment je donne la vie ; & vous voulez que je sache comment j'ai des idées : l'ame est une horloge que Dieu nous a donnée à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé. *Mél. de Phil. chap. 26.*

Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours ; & je ne me sens pas plus disposé que *Locke* à imaginer que quelque semaines après ma conception , j'étois une fort savante ame , sachant alors mille choses que j'ai oubliées en naissant , & ayant fort inutilement possédé dans l'*utero* des connaissances qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir besoin , & que je n'ai jamais bien pu rapprendre depuis. *Mél. de Phil. chap. 26.*

Le divin *Platon* , maître du divin *Aristote* , & le divin *Socrate* , maître du divin *Platon* , disaient l'ame corporelle est éternelle. Le démon de *Socrate* lui avait appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier , était indubitablement un peu fou ou un peu frippon ; mais ces gens-là sont trop difficiles. *Ibid.*

Plus je vais en avant , & plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de Métaphysique sont pour les Philosophes ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres & finissent tous par être oubliés. Une vérité Mathématique reste pour l'éternité , & les fantômes Métaphisiques passent comme des rêves de malades.

Vanitas vanitatum , & Metaphysica vanitas.
Courte réponse aux longs discours d'un Docteur Allemand.

O Métaphysique ! nous sommes aussi avancés que du temps des premiers Druïdes. *Mol. de Phil. chap. 9.*

Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain , soit souvent ce qui est le moins utile. Un homme avec les quatre règles d'Arithmétique & du bon sens , devient un grand Négociant , un *Jacques Cœur* , un *Delmet* , un *Bernard* , tandis qu'un pauvre Algébriste passe la vie à chercher dans les nombres des rapports & des propriétés étonnantes , mais sans usage , & qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le change. *Sur la Société Royale & sur les Académies.*

Il y a un point , passé lequel les recherches ne sont plus que pour le curiosité. Ces vérités ingénieuses & inutiles ressemblent à des étoiles

les qui placées trop loin de nous , ne nous donnent point de clarté. *Ibid.*

MÉDECINE, INOCULATION.

L'expérience des remèdes & le bon sens ont établi la Médecine pratique dans toute la terre : elle est par-tout un art conjectural , qui aide quelquefois la nature , & quelquefois la détruit. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 26. De la Chine.*

On se porte toujours bien avec de la sobriété & de l'exercice. L'art de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale & l'astrologie judiciaire. *Zadig , le Basilic.*

Un Curé en Angleterre , s'était avisé de prêcher contre l'inoculation ; il dit que *Job* avoit été inoculé par le Diable. Ce Prédicateur n'était guère digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta en chaire le premier , & la raison n'y monta qu'ensuite ; c'est la marche ordinaire de l'esprit humain. *Mél. de Litt. &c. chap. 24.*

Un Evêque de Worcester a depuis peu prêché à Londres , l'inoculation : il a démontré en Citoyen , combien cette pratique avoit conservé de sujets à l'Etat : il l'a recommandée en Pasteur charitable. On prêcherait à Paris , contre cette invention salutaire , comme on a écrit vingt ans contre les expériences

ces de Newton. Tout prouve que les Anglais sont plus Philosophes & plus hardis que nous. Il faut bien du temps pour qu'une certaine raison & un certain courage d'esprit franchissent le pas de Calais. *Ibid.*

GÉNIE, INVENTION, GÉNIE DES NATIONS.

Le génie n'a qu'un siecle, après quoi, il faut qu'il dégénere. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 202.*

C'est le privilege du vrai génie, & surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes. *Ibid.*

Quiconque a le génie de son art, passe bien vite, & sans effort du petit au grand. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 176.*

La science & l'esprit conduisent un artiste, mais ne le forment en aucun genre. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 197.*

Le courage, la force, l'industrie; tous les talents restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paraisse un génie qui les ressuscite. *Mél de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 43.*

Le Czar Pierre I. sentit qu'il avait à former une nation & un Empire; mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès lors de sortir de ses Etats, & d'aller com-

me *Prométhée*, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. *Rem. sur l'Hist. Anecdotes sur le Czar Pierre le Grand.*

Il y a peu de vrais génies ; mais l'esprit du temps & l'imitation ont fait beaucoup d'Auteurs agréables. *Essai sur l'Hist. Gén. chapitre 214. Ecrivains du Siècle de Louis XIV.*

Je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savants raisonnent. *Mél. de Phil. Litt. sur Bacon.*

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière !

N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
Demeurent oubliés.

Mél. de Poés. de Litt. &c. Ode à MM. de l'Académie des Sciences.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles, ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique qui est chez la plupart

des hommes , que nous devons la plupart des arts , & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu , l'art de faire du pain , de fondre , & de préparer les métaux , de bâtir des maisons , l'invention de la navette , sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. *Mélange de Litt. & de Phil.*

Vous reconnaitrez un Italien, un Français , un Anglais , un Espagnol à son stile , comme aux traits de son visage , à sa prononciation , à ses manieres : la douceur & le modele de la langue Italienne s'est infinuée dans le génie des auteurs Italiens. *Essai sur la Poésie Epique.*

Vous sentez dans les meilleurs Ecrivains modernes , le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits sont échauffés par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit , des goûts , des couleurs & des formes différentes. *Ibid.*

C'est dans les siècles les plus barbares , que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des temps les plus éclairés & des compagnies les plus savantes , soit de raisonner sur ce que des ignorants ont inventé. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 37.*

Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance : ils hasardent peu : ils n'ont ni la force Anglaise, qui leur paraît une force gigantesque & monstrueuse, ni la douceur Italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée. *Ibid.*

La pompe des paroles, les métaphores, un stile majestueux, sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Espagnols. *Ibid.*

La force, l'énergie, la hardiesse, sont plus particulières aux Anglais : ils sont sur-tout amoureux des allégories & des comparaisons. *Ibid.*

Il est vrai qu'en général le bon gout n'a guère été le partage des Orientaux. Leurs ouvrages ressemblent aux titres de leurs souverains, dans lesquels il est souvent question du Soleil & de la Lune. L'esprit de servitude paraît naturellement empouillé, comme celui de la liberté est nerveux, & celui de la vraie grandeur est simple. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 69.*

Les Orientaux n'ont point de délicatesse, parce que les femmes ne sont point admises dans la société. Ils n'ont ni ordre ni mesure, parce que chacun s'abandonne à son imagi-

nation dans la solitude, où ils passent une partie de leur vie, & que l'imagination par elle-même est déréglée. *Ibid.*

Ils n'ont jamais connu la véritable éloquence, telle que celle de *Démosthène* & de *Cicéron*. Qui aurait-t-on eu à persuader en Orient ? des Esclaves. Cependant ils ont de beaux éclats de lumière : ils peignent avec la parole ; & quoique les figures y soient souvent gigantesques & incohérentes, on y trouve du sublime. *Ibid.*

Chaque Nation a eu des temps où les esprits s'emportent au delà de leur caractère naturel. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 55.*

P O É S I E.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poème épique ; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire ? c'est que de toutes les Nations polies, la nôtre est la moins *Poétique*. Les ouvrages en vers, qui sont le plus à la mode en France, sont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un stile naturel, qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité. On fait que l'exactitude & l'élégance

font le mérite de ses vers comme de ceux de *Racine* ; & lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une Ode , il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poésie Française à une marche trop uniforme : l'esprit Géométrique , qui de nos jours s'est emparé de Belles-Lettres , a encore été un nouveau frein pour la Poésie ; notre Nation regardée comme si légère par les étrangers , qui ne jugent de nous que par nos petits-maitres , est de toutes les Nations la plus sage la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout ; on préfère l'Histoire au Roman ; les *Cirrus* , les *Clélie*s & les *Astrée*s ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques Romans nouveaux paraissaient encore , & s'ils sont pour un temps , l'amusement de la jeunesse frivole , les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un gout général qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée ; on se moquerait également d'un Auteur qui emploierait les Dieux du Paganisme , & de celui qui se servirait de nos Saints : *Vénus* & *Junon* doivent rester dans les anciens poèmes Grecs & Latins : *Sainte GENEVIEVE* , *S. Denis* , *S. Roch* , *S. Christophe* , ne doivent se trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queues de Diables , ne sont tout au

plus que des sujets de raillerie , on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accoutument assez des Saints , & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux , ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai , il y a plus de douze ans , sur ma *Henriade* , feu M. de *Malezieux* , homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense , il me dit : vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre Nation , *les Français n'ont pas la tête épique*. Ce furent ses propres paroles , & il ajouta : “ quand vous
 „ écrierez aussi bien que Messieurs *Racine* &
 „ *Despréaux* , ce sera beaucoup si on vous
 „ lit. „

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact , qui regne dans le siècle où je vis , que j'ai choisi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux , que j'ai décrit des guerres réelles , & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction , qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage , je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense , & au temps seul de désarmer l'envie. *Essai sur la Poés. Epique* , chap. 9.

Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes , ne méritent guere d'être lus. Il n'y aurait rien de plus méprisable , que de passer sa vie à renfermer dans des rimes , des lieux communs usés , qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil , c'est de n'être que Poète fatirique , & de n'écrire que pour décrier les autres. *Mél. de Poés. & de Litt. Réponse au R. de Prusse.*

Il y a peu de petites nouvelles où les événements ne soient ménagés , préparés avec plus d'artifice , arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homere*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* , sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles , autant qu'un gros diamant , ouvrage brut de la Nature , l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton , quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. *Essai sur la Poésie Epique.*

Le grand mérite d'*Homere* , est d'avoir été un Peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste , il lui est supérieur en cette partie. *Ibid.*

C'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile d'*Homere* , plein de négligences extrêmes , mais jamais affecté , & paré de l'harmo-

nie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homere* lui-même, qu'on trouvera, comme les Héros, tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son Poème ! heureux qui peindrait les détails comme lui ; & c'est précisément par ces détails, que la Poésie charme les hommes. *Ibid.*

Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille Vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins,
Dans leurs sottifieurs recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux *Horace*,
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place,
Avec *Auguste* & *Mécenas*.

*Mél. de Poés. & de Litt. Lettre à Mgr.
le Prince de Vendôme.*

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps ;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.
Mél. de Poés. & de Litt. Temple du Goût.

Régalez mieux votre passion
Pour ces filabes enfilées
Qui, chez *Richelet* étalées,
Quelquefois sans invention.
Disent avec profusion

Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici , que pour produire des beautés irrégulières. Les Monstres brillants de *Shakespear*, plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent , à un arbre touffu , planté par la nature , jettant au hasard mille rameaux , & croissant inégalement avec force. Il meurt , si vous voulez forcer sa nature , & le tailler en arbre des jardins de Marly. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 31.*

La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse être , fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines ; & il n'y a point de Nation au monde , chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre , de rendre une véritable vie à la Poésie ancienne. *Ibid. Discours à l'Académie Française.*

Les premiers bons vers , ceux même qui n'en ont que l'apparence , s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui sont tous nés imitateurs , prennent insensiblement la manière de s'exprimer , & même de penser , des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. *Ibid.*

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les Théâtres tragiques , & de plus , toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime , & à cette sévérité extrême de notre versification , que nous devons les excellents ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coute jamais rien aux pensées , qu'elle ne soit ni triviale , ni trop recherchée , nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté , la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes , & cependant qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons , pour Poètes , que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Ce sont les bontés de détail , qui soutiennent les ouvrages en vers & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes ; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes , qui fait les grands Poètes. *Ibid.*

L'art d'être éloquent en vers , est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage , & le versifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais Poètes , c'est un

talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre. *Lettre à M. Maffei.*

Les Devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de Louis XII. C'était un porc-épic, avec ces paroles : *qui s'y frotte, s'y pique.* Les devises sont, par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 197.*

Qui croiroit que tous les bons ouvrages, en prose, n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la Poésie ? C'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations : les vers furent par-tout les premiers enfans du génie, & les premiers maîtres d'éloquence. *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 204.*

SPECTACLES, TRAGÉDIES, COMÉDIES,
OPÉRA.

Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des Citoyens, écrivait sur la nature des Dieux, conférait avec des Philosophes, allait au théâtre, daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de

Roscins , & laissait aux petits esprits leur constante gravité , qui n'est que le masque de la médiocrité. *Mélange de Litt. Discours à l'Académie Française.*

Saint Thomas d'Aquin , dont les mœurs valent bien celles de *Calvin* & du *Pere Quesnel* ; *S. Thomas* qui n'avait jamais vu de bonne comédie , & qui ne connaissait que de malheureux Histrions , devina pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens & assez de justice pour sentir le mérite de cet art , tout informe qu'il était ; il le permit , il l'approuva. *S. Charles Borromée* examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan ; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui seront , après cela , les Visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue & Chimène* ? Plût au ciel , que ces barbares ennemis du plus beau des arts , eussent la piété de *Polyeucte* , la clémence d'*Auguste* , la vertu de *Burrhus* , & qu'ils finissent comme le mari d'*Alzire*. *Sur la police des Spectacles.*

Je regarde la Tragédie & la Comédie , comme des leçons de vertu , de raison , & de bienséance. *Corneille* , ancien Romain , parmi des Français a établi une école de grandeur d'ame ; & *Moliere* a fondé celle de la vie civile.

Les génies Français formés par eux , ap-

pellent du font de l'Europe les étrangers , qui viennent s'instruire chez nous , & contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages , qui nous soumettent jusqu'aux Nations qui nous haïssent. Tout bien pesé , il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos Spectacles.

Un Magistrat qui , parce qu'il a acheté cher un office de judicature , ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna* , montre beaucoup de gravité & bien peu de gout. *Mél de Litt. Lettre à un premier Commis.*

Qu'étoit la Tragédie chez les Grecs ? Un chœur qui demeurait presque toujours sur le théâtre , point de divisions d'actes , très peu d'action , encore moins d'intrigues. Chez les Français , c'est pour l'ordinaire une suite de conversation en cinq actes , avec une intrigue amoureuse. En Angleterre , la Tragédie est véritablement une action ; & si les Auteurs de ce pays joignoient à l'activité qui anime leurs pieces , un stile naturel avec de la décence & de la régularité , ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français. *Essai sur la Poésie.*

Il faut se rendre à ce palais magique ,
Où les beaux vers , la danse , la musique ,
L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
L'art plus heureux de séduire les cœurs ,

De cent plaisirs font un plaisir unique.
Mél. de Poés. & de Litt. Le Mondain.

On excommunait autrefois les Rois de France ; & depuis *Philippe I.* jusqu'à *Louis VIII.* tous l'ont été solennellement , de même que tous les Empereurs depuis *Henri IV.* jusqu'à *Louis de Baviere* inclusivement. Les Rois d'Angleterre ont eu aussi une part très honnête à ces présents de la Cour de Rome. C'était la folie du temps , & cette folie couta la vie à cinq ou six cents mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentants des Monarques : ce n'est pas les Ambassadeurs que je veux dire , mais les Comédiens , qui sont Rois & Empereurs trois ou quatre fois par semaine , & qui gouvernent l'Univers pour gagner leur vie. *Diatrise du Docteur Akakia.*

Prétendre qu'on peut se passer des regles dans nos Tragédies , parce qu'elles sont négligées dans nos Opéra , c'est , ce me semble , vouloir reformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie. *Préface d'Oedipe.*

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant , plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses ; autrement on ne ferait qu'un Décorateur , & non pas un Poète
 tragique

tragique. *Discours sur la Tragédie, Préface de Brutus.*

• Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies, me paraît un gout efféminé ; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable. *Ibid.*

L'amour, dans une Tragédie, n'est pas plus un défaut essentiel, que dans l'*Enéide* ; il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art. *Ibid.*

Il n'est point question d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de Théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est & sera universelle ; & je ne fais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain. *Seconde Lettre à M. Faguer.*

La bonne Comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le Théâtre des sentiments vrais & délicats, fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur temps. Un Poète du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues ; il aura plutôt fait cent Odes & cent Epitres, qu'une scène où il faut faire parler la Nature. *Ibid.*

• C'est la passion (*l'amour*) la plus théâtrale

de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'une ouvrage de Théâtre, ou en être entierement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il doit regner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place. *Lettre à M. Maffei.*

Notre Ville pourrait se vanter d'avoir un gout plus cultivé qu'on ne l'avoit dans Athenes; car enfin, il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pieces de théâtre dans cette premiere ville de la Grece, que dans quatre fêtes solennelles, & Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athenes, que dix mille Citoyens; & notre ville est peuplée de près de huit cents mille habitants, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille Juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent presque tous les jours. *Ibid.*

J'ai toujours pensé que la Tragédie ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur, sans le corriger. Qu'importe au genre humain les passions & les malheurs d'un Héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? *Lettre au Roi de Prusse.*

J'ignore si la forme de nos Tragédies, plus rapprochée de la Nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avoit un appareil plus impo-

fant. *Dissertation sur la Tragédie ancienne & moderne.*

La véritable Tragédie est l'école de la vertu ; & la seule différence qui soit entre le Théâtre épuré & les livres de morale , c'est que l'instruction se trouve dans la Tragédie toute en action , c'est qu'elle y est intéressante , & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre , & pour bénir le ciel , & qui par cette raison fut appelé le langage des Dieux. *Ibid.*

Des raisonnements politiques sont bons dans la *Polybe* , dans *Machiavel* ; la galanterie est à sa place dans la Comédie & dans des contes ; mais rien de tout cela n'est digne du pathétique & de la grandeur de la Tragédie. *Epître à Madame la Duchesse Du Maine.*

Point de milieu ; il faut , ou que l'amour domine en tiran , ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est pas fait pour la seconde place. *Ibid.*

Quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre , & du pouvoir de l'habitude , que *Corneille* d'un côté , qui fait dire à *Thésée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Et moi qui soixante ans après lui , viens faire

parler une vieille Jocaste d'un vieil amour & tout cela pour complaire au gout le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature. *Ibid.*

On ne voit avec plaisir au théâtre, que le combat des passions qu'on éprouve soi-même ; ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la République Romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule.

Quelques progrès que les arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encore communiqué le vrai gout à toute la Nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la Littérature. *Préface de Rome sauvée.*

Rien ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus les mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'Esprit. *Epître à M. de Richelieu.*

Les mêmes esprits qui bouleverseraient un

Etat pour établir une opinion souvent absurde anathématisent les plaisirs innocents , nécessaires à une grande ville , & des arts qui contribuent à la splendeur d'une nation. L'abolition des spectacles serait une idée plus digne du siècle d'*Attila* que du siècle de *Louis XIV.* *Anecdotes du regne de Louis XIV. chap. 197.*

C'est une des contradictions de nos mœurs , que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics , & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes royales. *Anecdotes sur Louis XIV. Spectacles à S. Cyr. chap. 199.*

Si on trouvait dans l'antiquité , un poème comme *Armide* , ou comme *Atys* , avec quelle idolâtrie il serait reçu ! mais *Quinault* était moderne. *Louis XIV. Beaux-Arts, chap. 204.*

Tout a ses bornes. La haute Comédie a les siennes. Il n'y a dans la nature humaine qu'une douzaine , tout au plus , de caractères vraiment comiques , & marqués de grands traits. *Ibid.*

Les petites différences qui sont dans le caractère des hommes ne peuvent être maniées aussi heureusement que les grands sujets. Les nuances à la vérité sont innombrables , mais les couleurs éclatantes sont en petit nombre ;

ce sont ces couleurs primitives qu'un grand Artiste ne manque pas d'employer. *Ibid.*

La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres, ont percé jusques dans la sagesse d'*Adisson*. Il me semble que je vois le Czar *Pierre*, qui en reformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation, & des mœurs de son pays. *Mél. de Litt. De la Tragédie Anglaise.*

A R T S.

Pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie. *Discours servant de Préface à la Tragédie de Brutus.*

On a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de regles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poème. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur : le monde est plein de critiques, qui à force de *Commentaires*, de *Définitions*, de *Distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon intelligible, qui semble n'être inventé

que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas long-temps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres. La voie par laquelle on a si long-temps enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est sur-tout en fait de Poésie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leur leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes, que l'imagination des Poètes a créées en se jouant. Ce sont des Tirans, qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère; aussi ces prétendus Législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il falait sentir avec transport; & quand même leurs regles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles? *Homere*, *Virgile*, le *Tasse*, *Milton*, n'ont guere obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues regles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les Grands-Hommes dans leur marche, & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir

dans la carrière , & non pas s'y trainer avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homere* des regles , qui n'y sont assurément point. Mais comme ce Poète Grec a composé deux Poèmes d'une nature absolument différente , ils ont été bien en peine pour reconcilier *Homere* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite , qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odissée* , il falut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédients pour ajuster leurs regles à l'*Enéide*. Ils ont fait à peu près comme les Astronomes , qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires , & créaient ou anéantissaient un Ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté. *Es. sur le Poème Epique*, chap. 1.

Le fruit du génie & de l'étude reste ; & les effets de l'ambition , du fanatisme & des passions s'anéantissent avec le temps qui les ont produits. *Essai sur l'Hist. Gén.* chap. 151.

Le siecle de *Louis XIV.* a eu la destinée des siecles de *Leon X.* d'*Auguste*, d'*Alexandre*. Les terres qui firent naître dans ces temps illustres tant de fruits du génie , avaient été long-temps préparées auparavant. On a cherché en vain , dans les causes morales & dans les causes physiques , la raison de cette tardive fécondité , suivie d'une longue stérilité.

La véritable raison est que chez les peu-

ples qui cultivent les Beaux-Arts , il faut beaucoup d'années pour épurer la langue & le gout. Quand ces premiers pas sont faits , alors les génies se développent , l'émulation , la faveur publique prodiguée à ces nouveaux efforts , excitent tous les talents.

Chaque Artiste saisit en son genre les beautés que ce genre comporte. Quiconque approfondit les arts purement de génie , doit , s'il a quelque génie lui-même , savoir que ces premières beautés , ces grands traits naturels qui appartiennent à ces arts , & qui conviennent à la Nation pour laquelle on travaille , sont en petit nombre. Les sujets , & les embellissements propres aux sujets ont des bornes plus resserrées qu'on ne pense. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 204. Louis XIV. Beaux-Arts.*

Si Christine avait été Reine en Italie où elle se retira , elle n'eût point abdiqué. C'est le plus grand exemple de la supériorité réelle des arts , de la politesse , & de la société perfectionnée , sur la grandeur qui n'est que grandeur. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 137.*

Le Cardinal de Richelieu récompensait de misérables écrivains , qui d'ordinaire sont rampants , & par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs , il voulait abaisser ceux en qui il sentait , avec quelque dépit , un vrai génie , qui rarement se plie à la dépendance.

Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même Artiste, protege sincerement les bons Artistes. *Essai sur l'Hist. chap. 204.*

Dans tous les arts, il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est referré dans les bornes de son talent; on voit la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissants pour y atteindre. *Préface de Mariamne.*

Les détails & les refforts de la politique tombent dans l'oubli. Les bonnes loix, les instituts, les monuments produits par les sciences, subsistent à jamais. *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 212.*

Ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent, ont à peu près les mêmes principes, & ne composent qu'une République. *Epit. dédicatoire à M. Fakener.*

Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'Ecrivains. La Nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talents, il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque recompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les Beaux-Arts pourraient bien dépérir

un jour, au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par *Louis XIV.* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du gout, mais les grands maîtres manqueraient. *Ibid.*

Les arts ne demandaient qu'à s'étendre & à croître, & après les grands orages ils se transplantent comme d'eux-mêmes dans les pays dévastés qui en ont besoin. *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 63.*

Le plus grand génie & sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des Beaux-Arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui fait se fortifier avec *Locke*, s'éclaircir avec *Clarke* & *Newton* : s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse*. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 64.*

Les beautés régulières, nobles & sévères ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire ; si on représente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois les *Fêtes Vénitienes* : un poème épique est moins lu que des épigrammes licentieuses ; un petit roman sera mieux débité que l'histoire du *Président de Thou*. Peu de parti-

culiers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine , & des ornemens fragiles. On dore , on vernit des cabinets , on néglige la noble architecture , enfin dans tous les genres , les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite. *Diff. sur la Tragédie , I. Partie.*

Les villes de commerce & où la Cour réside , se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les Arts mécaniques & les Beaux-Arts ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du Palais , les crimes de tant d'Empereurs (de Constantinople) égorgés les uns par les autres , sont des rages qui ne tombent guere sur des hommes cachés , qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point. *Es. sur l'Hist. Gén. ch. 19.*

Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination , il y a autant de révolutions que dans les Etats ; ils changent en mille manieres , tandis qu'on cherche à les fixer. *Essai sur la Poés. Epique , chap. 1.*

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination , sont tous aisés & simples , tous puisés dans la Nature & la raison. *Préface d'Oedipe.*

Quiconque se borne à vaincre une difficul-

té, pour le mérite seul de la vaincre, est un fou ; mais celui qui tire du fonds de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très sage & presque unique. Il est très difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés. *Ibid.*

Je ne connais pour vrai Français, que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce gout commence, il est vrai, à languir parmi nous ; nous sommes des Sibarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouïssons des veilles des grands hommes, qui ont travaillé pour nos plaisirs, & pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la Nature ; on dirait qu'elles nous sont dues.

Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland ; les *Triptolemes*, qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférens ; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grands choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites. *Mél. de Litt. & de Phil. Lett. à un premier Commis.*

Les artisans & les marchands, que leur obscurité dérobe à la fureur ambitieuse des

Grands, sont des fourmis qui se creusent des habitations en silence, tandis que les aigles & les vautours se déchirent. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 69.*

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins :
 Qui veut les séparer est loin de les connaître.
 L'histoire nous apprend ce que sont les humains ;
 La Fable ce qu'ils doivent être.
Mél. de Litt. & de Phil. Sur la Fable.

Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie, sans protection comme sans modele ; mais *Lucrece*, chez les Romains, avait fait son beau poème de la Nature, *Virgile*, ses Bucoliques, *Ciceron*, ses livres de Philosophie dans les horreurs des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme, c'est un instrument que les grands Artistes trouvent tout préparé, & dont ils se servent sans s'embarasser qui gouverne & qui trouble la terre. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 69.*

Il est extraordinaire qu'un Prince ayant étudié tant de langues, ait pu à vingt-quatre ans soutenir à Rome des Theses sur tous les objets des Sciences, sans en excepter une seule. On trouve à la tête de ses ouvrages quatorze-cents conclusions générales sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'éléments de Géométrie & de la Sphere étaient

dans cette étude immense la seule chose qui méritait ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est la *Somme de S. Thomas*, c'est le précis des ouvrages d'*Albert* surnommé *le Grand*, c'est un mélange de de la Théologie avec le Péripatetisme. On y voit qu'un Ange est infini *secundum quid* : les animaux & les plantes naissent d'une *corruption animée par la vertu productive*. Tout est dans ce gout. C'est ce qu'on apprenait dans toutes les Universités. Des milliers d'écoliers se remplissaient la tête de ces chimères, & fréquentaient jusqu'à quarante ans les écoles où on les enseignait. On ne savait pas mieux dans le reste de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde étaient bien excusables alors de mépriser les sciences, & *Pie de la Mirandole* bien malheureux d'avoir consumé sa vie & abrégé ses jours dans ces graves démenes.

Ceux qui nés avec un vrai génie cultivé par la lecture des bons Auteurs Romains, avaient échappé aux ténèbres de cette érudition, étaient depuis *le Dante* & *Pétrarque*, en très petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux Princes, aux hommes d'Etat, aux femmes, aux Seigneurs, qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable ; & ils devaient être plus propres au Prince de la *Mirandole* que les compilations d'*Albert le Grand*. *Essai sur l'Histoire Généra-*

le, chapitre 88. Pic de la Mirandole.

Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur ;
 L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
 Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
 J'en'ai point d'ennemis, j'ai de rivaux que j'aime :
 Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs
 biens :

Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les
 miens !

Mél. de Poés. III. Disc. Sur l'Envie.

Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
 Des Beaux-Arts amoureux peut cultiver les fruits !
 Il brave l'injustice, il calme ses ennuis,
 Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
 Et de sa main mourante il touche encor sa lire.

Mél. de Poés. v. Disc. Sur la Nat. du Plaisir.

L'honnête homme est plus juste, il approuve en
 autrui

Les arts & les talents qu'il ne sent point en lui.

*Mél. de Poés. Epitre à un Ministre d'Etat
 sur l'encouragement des Arts.*

Beaux-Arts, enfants du ciel, de la paix, & des
 graces

Que Louis, en triomphe, amena sur ses traces,
 Ranimez vos travaux si brillants autrefois,

Vos mains découragées,

Vos lres négligées,

Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.

Tous ces traités rompus, & suivis de carnage,

Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrés,

Tout passe, & tout retombe.

Dans la nuit de la tombe ;

Et

Et vous seuls demeurés.

Mél. de Poés. Ode à la Reine de Hongrie.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un gout est peu de chose :
Beaux-Arts, je vous invoque tous !
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de desirs !
Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Mél. de Poés. Temple du Gout.

T A L E N S.

Ah ! verrai-je toujours ma faible Nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,
Et le Français volage endormi sous l'empire,
De la superstition . . .

Quiconque a des talents à Londres est un grand
homme ,

L'abondance & la liberté

Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grece & de Rome,

Des lauriers d'*Apollon* dans nos stériles champs

La feuille négligée, est-elle donc flétrie ?

Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie

Et de la gloire & des talents ?

La mort de Mlle. Le Couvreur.

ARTILLERIE, MINES.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

P

De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
 On entendait gronder ces bombes effroyables,
 Des troubles de la Flandre * enfans abominables.
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé,
 Vole avec la prison qui le tient renfermé :
 Il la brise, & la mort en sort avec furie.
 Avec plus d'art encor & plus de barbarie,
 Dans des antres profonds on a su renfermer
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
 Le soldat valeureux se fie à son courage,
 On voit en un instant des abîmes ouverts,
 Des noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
 Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
 Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Henr. Cb. vi.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE.

Il y a environ deux cents cinquante ans que les hommes se sont ressouvenus petit à petit qu'ils avaient une ame. Chacun veut lire pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour se vanter d'avoir lu. Lorsque les Hollandais s'apperçurent de ce nouveau besoin de l'espèce humaine, ils devinrent les facteurs de nos pensées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos sels ; & tel Libraire d'Amsterdam, qui ne savait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui se mêlaient d'écrire. *Mél. de Litt. Mensonges imprimés.*

* Un Ingénieur Italien inventa les bombes dans les guerres de Flandres, sous Philippe II. Roi d'Espagne.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important du commerce. Les Libraires Hollandais gagnent un million par an , parce que les Français ont eu de l'esprit. Un Roman médiocre est , je le fais bien , parmi les livres , ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque , mais on le souffre. Ce Roman fait vivre , & l'Auteur qui l'a composé , & le Libraire qui le débite , & le Fondeur & l'Imprimeur , & le Papetier & le relieur , & le colporteur , & le Marchand de mauvais vin , à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes , avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres comme en tout le reste. Ainsi , tout méprisable qu'il est , il a produit deux choses importantes , du profit & du plaisir. *Mét. de Litt. Lett. à un premier Commis.*

L A N G U E S.

Il n'est aucune langue complète , aucune qui puisse exprimer toutes nos idées & toutes nos sensations ; leurs nuances sont trop imperceptibles & trop nombreuses. Personne ne peut faire connaître précisément le degré du sentiment qu'il éprouve. On est obligé , par exemple , de désigner sous le nom général d'amour & de haine toutes différentes. Il en est de même de nos douleurs & de nos plaisirs. Ainsi toutes les langues sont imparfaites

comme nous. *Mélange de Litt. Des Langues.*

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tours, & le plus régulier dans sa marche, celui qui a le plus de mots composés, celui qui, par sa prosodie, exprime le mieux les mouvements lents ou impétueux de l'ame, celui qui ressemble le plus à la Musique. *Ibid.*

Chaque chose a des noms différents qui la peignent sous divers aspects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *Magistrat* & de *Robin*, de *Gentilhomme* & de *Gentilâtre*, d'*Officier* & d'*Egreffin*, de *Religieux* & de *Moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage & tout ce qui sert à ce grand œuvre, sera différemment exprimé par le Curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot, dont celui-ci se servira, réveillera l'image du plaisir; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; & le Curé tâchera de donner l'idée de sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférents, puisqu'il n'y a point de synonymes. *Mél. de Litt. sur la Comédie Anglaise.*

Un jour une société de gens d'esprit éclai-

rés , compta plus de fix cents solécismes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand succès à Paris , & la plus grande faveur à la Cour. Deux ou trois succès pareils suffiraient pour corrompre la langue sans retour , & pour la faire retomber dans son ancienne barbarie , dont les soins assidus de tant de grands hommes l'ont tirée. *Mél. de Litt. &c.*

Pourquoi éviter une expression qui est d'usage , pour en introduire une qui dit précisément la même chose ? Un mot nouveau n'est pardonnable , que quand il est absolument nécessaire , intelligible & sonore ; on est obligé d'en créer en physique : une nouvelle découverte , une nouvelle machine exigent un mot nouveau. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Bosquet* ? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par *Racine* & effleurées par *Quinault* ? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du *Pere Bourdaloue* ? *Mél. de Litt. Sur l'Esprit.*

L'envie de briller , & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit , est la source des expressions nouvelles , comme des pensées recherchées. *Ibid.*

Ceux qui accusent notre langue de n'être

pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes : *Rem verba sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste & plein de chaleur possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau toute ornée des expressions convenables, comme *Minerve* sortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. *Ibid.*

Si nos bons Poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite (*de prendre les petites choses*) à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le stile du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue Française ; mais ils en ont resserré les agréments dans des bornes un peu étroites. *Discours à l'Acad. Française.*

J'entends souvent regretter le langage de *Montagne*, c'est son imagination qu'il faut regretter : elle était forte & hardie, mais sa langue était bien loin de l'être. *Ibid.*

Les sentiments vigoureux de l'âme passent toujours dans le langage ; & qui pense fortement, parle de même. *Disc. sur la Tragédie. Préface de Brutus.*

Un Poète Anglais est un homme libre, qui

affervit sa langue à son génie ; le Français est un esclave de la rime , obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut , le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaste , & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant. *Ibid.*

La langue Française est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité , de netteté & de délicatesse , tous les objets de la conversation des honnêtes gens ; & par-là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie. *Essai sur l'Hist. Gén.*

LITTÉRATURE, GENS DE LETTRES, LIVRES, ART D'INSTRUIRE, PERFECTION, PRÉCISION, DÉLICATESSE, SIMPLICITÉ, LIBERTÉ, VÉRITÉ, PLAISANTERIES, ESPRIT.

Parmi les obligations que toutes les Nations modernes ont aux Italiens , & sur-tout aux premiers Pontifes & à leurs Ministres , il faut compter la culture des belles-lettres , par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & grossières de nos peuples septentrionaux , & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse , nos délices & notre gloire. *Diss. sur la Trag. à Mgr. le Cardinal Quirini.*

La multiplicité des faits & des écrits devient si grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux dictionnaires. *Essai sur l'Histoire Générale. Ecrivains du siècle de Louis XIV.*

Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court. *Mél. de Phil. &c. Lettre à M. de s'Gravesende.*

Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés ; & celui qui domine son imagination, est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres & des géants, que des héros ; & d'outrer la nature, que de la suivre. *Essai sur le Poème Epique, chap. 5. Le Triffin.*

La carrière des lettres, & sur-tout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Est-on médiocre ? voilà des remords pour la vie. Réussit-on ? voilà des ennemis. On marche sur le bord d'un abîme entre le mépris & la haine. *Mél. de Litt. Sur les inconveniens de la Littérature.*

Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content ; & il y en a quelques-uns que je vou-

drais n'avoir jamais faits. *Lettre de M. de Voltaire aux Editeurs de l'édition de Geneve 1748.*

Ninon m'exhorta à faire des vers : elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux ; & la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis , & empoisonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers , qui eut & donna long-temps beaucoup de plaisir , est assurément préférable à la mienne. *Fragm. d'une Lett. à un Académicien de Berlin.*

C'est au temps seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus. *Essai sur la Poésie Epique.*

On ne doit imprimer d'un Auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête , il y aurait moins de livres & plus de gout dans le public. *Frag. d'une Lettre à un Académicien de Berlin.*

On peut supposer avec raison qu'un Auteur qui ne fait , ou qui ne peut s'arrêter , n'est pas propre à fournir une grande carrière. *Essai sur la Poésie Epique , chap. 8.*

La stérilité en tout genre , est ou un vice de la nature , ou un attentat contre la nature. *Mél. de Litt. Dialogue entre un Philosophe & un Contrôleur Gén. des Finances.*

Les savants sont hommes pour la plupart ;
comme les Courtisans même, il sont quelque-
fois aussi avides , aussi intrigants , aussi faux ,
aussi cruels ; & toute la différence qui est en-
tre les pestes de Cour & les pestes de l'école ,
c'est que ces derniers sont plus ridicules. *Mél.
de Poés. Réponse au Prince Royal de Prusse.*

On ne peut empêcher les barbouilleurs de
papier d'écrire des sottises , les Libraires Hol-
landais , de les vendre , & les laquais , de les
lire. *Frag. d'une Lett. de l'Auteur à un Acad.
de Berlin.*

Un homme de lettres serait bien indigne
de l'être , s'il était entêté des honneurs , & s'il
n'était pas toujours aussi prêt à les quitter ,
que reconnaissant envers ceux qui l'en ont
comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au
Roi de Prusse , & je la préférerai toujours à
tous les Rois. *Ibid.*

Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile !
Il faudrait , pour vivre tranquille ,
Des amis , & point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète ,
Le bel esprit est un tourment ,
On est dupe de son talent :
C'est comme une épouse coquette ,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsède ,
S'expose à tout imprudemment ;

Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.

Mél. de Poés. Lett. à M. le Prêsid. Henault.

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique; les ignorants & les faibles écoutent avec une admiration servile, les bons esprits examinent. *Mél. de Litt. & de Phil. Lettre à M. de s'Gravesende.*

On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

Ci-gît au bord de l'Hipocrène
Un mortel long-temps abusé.
Pour vivre pauvre & méprisé,
Il se donna bien de la peine.

*Mél. de Litt. Lettre sur les inconvénients
de la Littérature.*

Quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres ! Elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler ; elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées. Les vrais amateurs des arts sont amis. *Discours à l'Académie Française.*

On n'a vu que trop souvent de jeune gens qui ont commencé par donner de grandes espérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des sottises, parce qu'ils ont voulu être des courtisans habiles, au lieu

d'être d'habiles écrivains ; parce qu'ils ont substitué la vanité à l'étude , & la dissipation qui affaiblit l'esprit , au recueillement qui le fortifie : on les a loués , & ils ont cessé d'être louables ; on les a récompensés , & ils ont cessé de mériter des récompenses ; ils ont voulu paraître , & ils ont cessé d'être. *Suite des Mém. de Litt. Docteur Akakia.*

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres , c'est moi , puisque dans tous les temps & dans tous les lieux , elles ont servi à me persécuter ; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait , comme il faut aimer la société , dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs , comme il faut aimer sa patrie , quelques injustices qu'on y essuye , comme il faut aimer & servir l'Être suprême , malgré les superstitions & le fanatisme , qui deshonnorent si souvent son culte. *Lettre à M. J. J. R. C. D. G. à la suite de l'Orphelin de la Chine.*

Les lettres seules dénuées de cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile , ne procurent presque jamais qu'une vie malheureuse & méprisée. *Essai sur l'Hist. Gén. Ecrivains du siècle de Louis XIV. article Valincourt.*

Un livre (dans les siècles d'Homère & d'Hésiode) était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui. *Essai sur la Poésie Epique, chap. 2. D'Homère.*

Si on n'imprimait que l'utile , il y aurait cent fois moins de livres. *Essai sur l'Hist. Gén. Ecrivains du siècle de Louis XIV. article Mallebranche.*

La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales & gênées , dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. *Préface sur le Poème de la Loi Naturelle.*

Les livres sur les affaires du temps , meurent avec les affaires ; les ouvrages d'une utilité générale subsistent. *Essai sur l'Histoire Gén. Ecrivains du siècle de Louis XIV. art. Basnage.*

L'art d'instruire , quand il est parfait , réussit mieux que l'art de médire , parce que la satire meurt avec ceux qui en sont les victimes , & que la raison & la vertu sont éternelles. *Discours à l'Académie Française.*

Je fais qu'il est indubitable ,
Que pour former œuvre parfait ,
Il faudrait se donner au diable ;
Et c'est ce que je n'ai pas fait.
Épître à M. Fakener.

Ne dire que ce qu'il faut , & de la manière dont il le faut , est , ce me semble , un mérite dont les Français ont plus approché que les Ecrivains des autres pays. C'est , je crois , sur cet art que notre Nation doit en être crue. *Seconde Épître à M. Fakener.*

C'est ainsi qu'un franc discoureur,
 Croyant captiver le suffrage
 De quelque esprit supérieur,
 En de longs arguments s'engage.
 L'homme d'esprit, par un bon mot,
 Répond à tout ce verbiage,
 Et le discoureur n'est qu'un sot.

Mél. de Poés. Epitre au R. de Prusse.

La plupart des bons mots sont les redites.
Essai sur l'Hist. Gén. chap. 121.

Toute plaisanterie doit être courte, & même
 le sérieux devrait bien être court aussi. *Mél.
 de Litt. chap. 35. Hudibras.*

Malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.
Ibid.

Ce n'est pas connaître le cœur humain, de
 penser qu'on doit plaire davantage en pré-
 sentant des images licencieuses. Au contraire
 c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs.
 Si tout est d'abord à découvert, on en est
 rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien
 à desirer & on arrive tout d'un coup à la lan-
 gueur en croyant courir à la volupté. Voilà
 pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs
 que les gens grossiers ne connaissent pas. *Se-
 conde Lettre à M. Fakener.*

Il faut toujours beaucoup de temps aux
 hommes pour leur apprendre qu'en tout ce

qui est grand, on doit revenir au naturel & au simple. *Lettre à M. Maffei.*

Raisonneurs beaux esprits, & vous qui croyez l'être, Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

iv. Disc. Sur la Modération en tout.

La liberté & la vérité qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. * Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais il ne sera jamais un grand homme.

Tout homme qui veut bien écrire, doit corriger ses ouvrages toute sa vie. *Essai sur l'Histoire Générale. Ecrivains sous Louis XIV. au mot Vangelas.*

On regarde *Rabelais* comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage : c'est un Philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 35.*

La plaisanterie expliquée, cesse d'être plaisanterie ; & un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire. *Ibid.*

Il y a un Poème Anglais difficile à faire connaître ; il s'appelle *Hudibras*. C'est un ou-

* Réponse au Cardinal Albéroni.

vrage comique, & cependant le sujet est la guerre civile du temps de *Cromwell*. Ce qui a fait verser tant de sang & de larmes, a produit un poème qui force le lecteur le plus sérieux à rire. On trouve un exemple de contraste dans notre *Satire Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poème burlesque sur les guerres de *César* & de *Pompée*, & sur les proscriptions d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la ligue en France, & ceux que les guerres du Roi & du Parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaisanteries ? C'est qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. Les Bourgeois de Paris, à la tête de la faction des Seize, mélaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du Légat & des Moines avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les disputes Théologiques, & l'enthousiasme des Puritains en Angleterre, étaient très susceptibles de railleries ; & ce fonds de ridicule bien développé pouvait devenir plaisant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la Bulle *Unigenitus* faisait répandre du sang, le petit poème de *Philottanus* n'en serait pas moins convenable au sujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir
dans

dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement. *Mél. de Litt. De Prior, & du Poème d'Hudibras.*

La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un des côtés des objets qui n'est pas celui que l'on considère; elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques; delà vient que les plaisants de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel. *Mél. de Litt. & de Phil.*

On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les Auteurs les plus sérieux sont devenus plaisants; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, ils ont dit des choses de très mauvaise compagnie. *Ibid.*

L'empressement de montrer de l'esprit est la plus sûre manière de n'en point avoir, & de gâter la société la plus brillante. *Suite des Mél. de Lit. Zadig, l'Envieux.*

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesté du fillogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est-là qu'avec grace on allie
Le vrai savoir à l'enjouement,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie:
On fait lancer, rendre, essuier

Q

Des traits d'aimable raillerie ;
 Le bon sens, de peur d'ennuyer ,
 Se déguise en plaisanterie.

Mél. de Poës. Temple du Gout.

Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses & beaucoup de misere ; lorsqu'enfin il est plus étendu , l'opulence est générale , les grandes fortunes sont rares. C'est précisément parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France , qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs. *Discours à l'Académie Française.*

Ce qu'on appelle esprit , est tantôt une comparaison nouvelle , tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens , & qu'on laisse entendre dans un autre : là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une méthaphore singuliere ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord , mais de ce qui est en effet dans lui. C'est l'art , ou de réunir deux choses éloignées , ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre , ou de les opposer l'une à l'autre , c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit , si j'en avais davantage ; mais tous ces brillants , & je ne parle pas des faux brillants , ne conviennent point , ou con-

viennent fort rarement à un ouvrage sérieux , & qui doit intéresser. La raison en est , qu'alors c'est l'Auteur qui paraît , & que le Public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours ou dans la passion ou dans le danger. Le danger & les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* & *Hébuge* ne font point d'épigrammes , quand leurs enfants sont égorgés dans Troye embrasée. *Didon* ne soupire point en madrigaux , en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler. *Demosthenes* , n'a point de jolies pensées , quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait , il serait un Rhéteur , & il est un homme d'Etat. *Mél. de Litt. & d'H.*

Il ne faut rechercher ni les pensées , ni les tours , ni les expressions. L'art dans tous les grands ouvrages , est de bien raisonner , sans trop faire d'arguments , de bien peindre , sans vouloir tout peindre , d'émouvoir , sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de très beaux conseils , sans doute : les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non. *Ibid.*

IMITATION , TRADUCTION , LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE , ANCIENS ET MODERNES.

Il en est des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez son voisin , on l'allume chez soi , on le communique à d'autres , & il appartient à tous. *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 35.*

Le *Télémaque* a fait quelques imitateurs ; les *Caractères de la Bruyère* en ont fait davantage. Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent , que d'écrire un long ouvrage d'imagination , qui plaisent & qui instruisent à la fois. *Essai sur l'Hist. Générale , chap. 204. Beaux-Arts.*

Il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un Poète , mais très difficile de traduire ses beaux vers. *Mél. de Lit. De la Tragédie Anglaise.*

Quelques Français qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangères , que par des traductions & sur des ouï-dire , les condamnent sans aucune restriction ; ils font , ce me semble , comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives , parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. *Disc. sur la Tragédie , Préface de Brutus.*

C'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle , qu'un Traducteur ne soit plus idolâtre de son Auteur , & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain.

Malheur aux seneurs de traductions littérales , qui traduisant chaque parole , énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue , & que l'esprit vivifie. *Mél. de Litt. De la Tragédie Anglaise.*

Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les Nations étrangères, qu'on y apprend, & qu'on y traduit. *Discours à l'Académie Française.*

Mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des Etrangers; au contraire, plus je suis bon Citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont pas nés dans son sein. *Lettre à M. Maffei. Préface de Mérope.*

Malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers. *Mél. de Litt. Vision de Babouc.*

Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter chez les Anciens; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences. *Epttre à Madame Duchesse du Maine. Préface d'Oreste.*

Cette indifférence que nous avons pour les grandes choses devenues familières, & cette admiration des anciens Grecs pour les petites, est une preuve de la prodigieuse supériorité de notre siècle sur les Anciens. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 112. Beaux-Arts.*

Admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle : & ne fessons pas cette injustice à la nature humaine & à nous-mêmes , de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous , pour ne regarder & n'aimer que ces anciennes productions dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté. *Esf. sur la Poésie Epique.*

PROGRES ET BORNES DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Donnez un digne essor à votre ame immortelle ;
Eclairez des esprits nés pour la vérité :
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.

De la raison qu'il donne, il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels ,
Le plus brillant spectacle, est l'ame du vrai sage
Eclairant les mortels.

Mél. de Poés. Ode à l'Académie des Sciences.

Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus ; les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense , ne savent ni si ce bâtiment est éternel , ni quel est l'Architecte , ni pourquoi l'Architecte l'a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie , de peupler leurs trous , & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris , & le divin Architecte qui a bâti cet Univers , n'a pas encore , que je sache , dit son secret à au-

cun de nous. *Mél. de Poés. Réponse au R. de P.*

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison ! *Lettre de Phil. Lettre sur Roger Bacon.*

Il viendra un temps peut-être , où l'on aura un amas assez grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matière a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaissons. Nous ne sommes encore qu'au bord d'un océan immense. Que de choses restent à découvrir ! mais aussi que de choses sont à jamais hors de la sphère de nos connaissances ! *Ibid. chap. 12.*

La faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire au progrès de l'esprit , que le déchainement contre les bons. *Lett. à M. la Duchesse Du Maine. Préface d'Oreste.*

Le besoin où les Nations furent toujours de reformer l'année , montre bien la lenteur des arts les plus nécessaires. Les hommes avaient su ravager le monde d'un bout à l'autre , avant d'avoir su connaître les temps & régler leurs jours. *Mél. de Litt. chap. 152. De l'Italie.*

Il y a beaucoup à découvrir pour notre vaine curiosité ; mais si l'on s'en tient à l'utile , on n'a que trop découvert. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 164. Du Japon.*

Tous les genres de science & de littérature ont été épuisés dans ce siècle ; & tant d'Ecrivains ont étendu les limites de l'esprit humain , que ceux qui , en d'autres temps , auraient passé pour des prodiges , ont été confondus dans la foule. Leur gloire est peu de chose à cause de leur nombre ; & la gloire du siècle en est plus grande. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 203.*

Le progrès des sciences est l'ouvrage du temps & de la hardiesse de l'esprit. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 10. Des Disputes.*

On doit ces progrès (*des sciences & des arts*) à quelques génies répandus en petit nombre dans quelques parties de l'Europe ; presque tous long-temps obscurs , & souvent persécutés , ils ont éclairé & consolé la terre pendant que les guerres la désolaient. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 212. Beaux-Arts.*

Quel est l'homme sage qui sera plein de desespoir , parce qu'il ne fait pas la nature de sa pensée , parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière , parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? *Mélang. de Phil. Rem. VI. sur les Pensées de Pascal.*

GOUT, LITTÉRATURE.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manieres de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naitrait ce gout général qu'on cherche si inutilement. *Essai sur la Poés. Epique, chap. 1.*

Le bon gout est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustements. *Mél. de Litt. chap. 50. De l'Esprit.*

Le véritable esprit fait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi quand on a qu'un seul gout.
Je plains tout esprit faible aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confine son génie,
Et qui de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Mél. de Poés. Epit. à un Ministre d'Etat.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que la *Fontaine* fait sentir,
Et que *Vadius* cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces Graces simples & naïves
Dont la France doit se vanter ;
Ces graces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter ;

Qui de l'Art ne font point captives,
 Qui régnaient jadis à la Cour,
 Et que la Nature & l'Amour
 Avaient fait naître sur nos rives.
 Il est toujours environné
 De leur troupe tendre & légère;
 C'est par leurs mains qu'il est orné,
 C'est par leurs charmes qu'il fait plaire;
 Elles-mêmes l'ont couronné
 D'un diadème qu'au Parnasse
 Composâ jadis Apollon,
 Du laurier du Divin Maron,
 Du lierre & du mirte d'Horace,
 Et des roses d'Anacréon.
 Sur son front regne la sagesse;
 Le sentiment & la finesse
 Brillent tendrement dans ses yeux;
 Son air est vif, ingénieux;
 Il vous ressemble enfin, Silvie,
 À vous que je ne nomme pas,
 De peur des cris & des éclats
 De cent Beautés que vos appas
 Font dessécher de jalousie.

Mél de Poés. Le Temple du Gout.

Je fais qu'à vos yeux éclairés
 Le faux gout tremble de paraître;
 Si jamais vous le rencontrez,
 Il est aisé de le connoître.
 Toujours accablé d'ornements,
 Composant sa voix, son visage;
 Affecté dans ses agréments,
 Et précieux dans son langage.

Ibid.

SATIRE, CRITIQUE, CALOMNIE, JALOUSIES LITTÉRAIRES, JUGEMENTS, JOURNAUX, GAZETTES ET FEUILLES PÉRIODIQUES.

Je voudrais pouvoir supprimer les vers contre *Rousseau*, qui se trouvent dans l'Épître sur la calomnie, parce que je n'aime à faire des vers contre personne. Que *Rousseau* a été bien malheureux, & qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature Française ! *Frag. d'une Lettre écrite à un Académicien de Berlin.*

On peut à *Despréaux* pardonner la satire,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piquure adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Mél. de Poés. mme. Dis. Sur l'Envie.

Quiconque en France, avec éclat attire
L'œil du Public, est sûr de la satire;
Un bon couplet, chez ce peuple fallot,
De tout mérite est l'infailible lot.

Mél. de Poés. Epître sur la Calomnie.

Très peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire.

Mél de Poés. a M. de Genonville.

Il est bien dur, il le faut avouer, de ne point
obtenir de ses contemporains & de ses compa-

triotés, ce que l'on peut espérer des Étrangers & de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit effectuée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, & que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un Public, dont ils devraient être les maîtres ? *Discours Préliminaire sur Alzire.*

Les Muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie,
Elles vivent d'ambrosie,
Et non d'absinthe & de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que la satire
Trouble les sons de leur lire
Par ses sons audacieux.

Lettre au P. Porée. Disc. Prélim. d'Œpide.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonnorent parmi les hommes une profession, qui, par elle-même, a quelque chose de divin.

Epitre à Madame du Châtelet. Disc. Préliminaire d'Alzire.

Ce qu'un savant gagne en intrigues , il le perd en génie , de même que dans la mécanique , ce qu'on gagne en temps , on le perd en forces. *Mélange de Litt. Diatribe du Docteur Akakia.*

Un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits , ne doit jamais répondre aux critiques ; car si elles sont bonnes , il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises , elles meurent en naissant. *Discours Préliminaire d'Alzire.*

Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de *Sejan*, chez *Nestor*, chez *Narcisse*,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, & tout impiété ;
Assurer que ce globe en sa course emporté,
S'élève à l'Equateur en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur & de blasphème,
Malbranche est *Spinosiste*, & *Loke*, en ses écrits,
Du venin d'*Epicure* infecte les esprits.
Tope est un scélérat de qui la plume impie
Ose venter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais Chrétien!
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.
Mél de Poës. III^{me}. Disc. Sur l'Envie.

Cent fois plus malheureux & plus infâme encore
Et ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant, son encre & ses fureurs;

Méprisable en ses goûts, detestable en ses mœurs;
 Médifant, qui se plaint des brocards qu'il effuie,
 Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie,
 Criant que le bon gout s'est perdu dans Paris,
 Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.

Ibid.

Les gens de lettres font grand bruit de toutes leurs petites querelles; le reste du monde, ou les ignore ou en rit. *Lettre à J. J. R. Eds. de Geneve.*

On se lasse enfin de combattre pour des querelles dont le monde rit. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 208.*

Je plains le sort de tout Auteur,
 Que les autres ne plaignent gueres;
 Si dans ses travaux littéraires
 Il veut goûter quelque douceur,
 Qu'un des beaux esprits serviteur,
 Il évite ses chers confreres.

Mél. de Poés. Lett. au Président Hénaut.

Dans les disputes littéraires, il y a eu souvent autant d'acharnement, autant d'esprit de parti, que dans des querelles intéressantes. *Mél. de Litt. chap. 9. Sottise des deux Partis.*

Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, & un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un

sens odieux. *Supplément aux Mél. de Poés. &c. Préface.*

On peut être très touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner ensuite les défauts cachés. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 208. Du Jansénisme.*

Mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre ? Que gagnerait-on à connaître les Auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public est inondé ? *Mél. de Litt. Embel. de la ville de Cachemire.*

Il faut laisser dans l'oubli les Auteurs qui se cachent sous un grand nom, comme ceux qui attaquent de nos jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profession des lettres un métier aussi lâche & aussi méprisable qu'eux-mêmes. *Mél. de Litt. chap. 47. Contre le Testam. du Card. de Richelieu.*

Tous ceux qui s'érigent en Critiques des Ecrivains célèbres, complètent des volumes. J'aimerais mieux deux pages, qui nous fissent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon gout, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homere* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands

hommes. *Mél. de Litt. De la Traged. Anglaise.*

Réfuter des critiques , est un vain amour propre ; confondre la calomnie , est un devoir. *Disc. Préliminaire d'Alzire.*

Il est bon de relever les méprises qui se trouvent dans un livre utile : ce n'est même que là qu'il les faut chercher. C'est respecter un bon ouvrage que de le contredire ; les autres ne méritent pas cet honneur. *Mélange de Litt. chap. 43.*

On est parvenu à faire un trafic public d'éloges & de censures , sur-tout dans les feuilles périodiques ; & la littérature a éprouvé le plus grand avilissement par cet infame manège. *Essai sur l'Hist. Générale. Ecrivains du siècle de Louis XIV. Article Denis Salo.*

Déflions - nous de tous ces journaux qui font des recueils de tout ce que la renommée débite. *Dissertation sur la mort de Henri IV.*

Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France , & autant en Hollande ; ce sont des factions différentes. Les Libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soyent fatigues ; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du Libraire , & la malignité du public. *Mél. de Litt. Lettre sur les inconvénients de la Littérature.*

Les Auteurs cherchent à faire sonner ces trompettes

trompettes de la renommée (les Journalistes) ils courtisent les Ecrivains, les Protecteurs, les Abbés, les Docteurs, les Colporteurs; tous leurs soins n'empêchent pas que quelque Journaliste ne les déchire. Ils lui répondent, il réplique; ils ont un procès par écrit devant le Public, qui condamne les deux parties au ridicule. *Ibid.*

HISTOIRE.

On ne doit pas écrire ce que tous les Rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait digne de la postérité. *Frag. d'une Lettre à un Académicien.*

Pufendorff & ceux qui écrivent comme lui sur les intérêts des Princes, font des almanachs défectueux pour l'année courante, qui ne valent absolument rien pour l'année d'après. *Mél. de Litt. chap. 2. Pensées sur l'Administration publique.*

L'histoire semble accuser la Providence; les belles fables morales la justifient. Il est clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui, dans ce monde, ne sont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons-les dire, & lisons *Homere & Ovide*, aussi bien que *Tite-Live & Rapin-Thorlas*. Le gout donne des préférences; le fanatisme donne des exclusions. *Mél. de Litt. chap. 40. De la Fable.*

R

Il y a tel pays qui exige qu'on soit à six cents mille de lui , pour lui dire des vérités utiles. *Mél de Litt. & d'Hist. chap. 79.*

Je ne crois pas qu'il soit permis à l'histoire de parler des vivans : elle doit imiter les jugemens de l'Égypte qui ne décidaient du mérite des Citoyens , que lorsqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics sont toujours dans un faux jour pendant leur vie. *Ibid.*

Il me semble que si on voulait mettre à profit le temps présent , on ne passerait point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces temps reculés ; mais je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante. *Remarque sur l'Histoire de Charles XII.*

L'histoire ancienne me semble , à l'égard de la moderne , ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoies courantes ; les premières restent dans les cabinets , les secondes circulent dans l'Univers pour le commerce des hommes. *Ibid.*

Il y a mille Journalistes , à peine avous-nous deux ou trois Historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs , les donnassent à quelque peintre

pour en faire un tableau. *Lettre à M. Norbert.*

L'incrédulité est le fondement de toute faiblesse, selon *Aristote* : cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire, & sur-tout l'ancienne. Que de faits absurdes ! quel amas de fables, qui choquent le sens commun ! eh bien ! n'en croyez rien. *Ibid.*

Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encore sur les mœurs des peuples étrangers, refusons notre croyance à tout Historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la nature, & à la trempe du cœur humain. *Pyrhonisme de l'Histoire.*

Il y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes, il n'y en a qu'un très petit nombre, dont la mémoire se conserve ; & ce nombre serait encore plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes. *Disc. sur l'Hist. de Charles XII.*

La science de l'histoire n'est pas cette science vague & stérile des faits & des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde ; science de dictionnaire qui charge la mémoire sans éclairer l'esprit. *On devrait s'attacher à cette histoire*

de l'esprit humain , qui apprend à connaître les mœurs ; qui nous trace de faute en faute , & de préjugé en préjugé , les effets des passions des hommes ; qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un savoir mal-entendu ont causé de maux ; & qui suit sur-tout le fil du progrès des arts , à travers ce choc effroyable de tant de Puissances & le bouleversement de tant d'Empires. *Lettre à M. Maffei. Servant de Préface à Mérope.*

Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les Dynasties , on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des Souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux , autant on peut ignorer le vulgaire des Rois , qui ne pourrait que charger la mémoire. *Essai sur l'Hist. Gén. Avant-Propos.*

Le doute est le parti qu'il faut prendre souvent en histoire comme en philosophie. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 6.*

Les Historiens qui croient qu'on peut prédire l'avenir , sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé. *Ibid.*

On a écrit que *Charlemagne* avait poussé l'amour des femmes jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste* ; mais qu'im-

porte au genre humain le détail de ces faiblesses , qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques ? *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 9.*

Je ne vois point de siècle que l'ambition des séculiers & des Ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 14.*

L'histoire des grands événements de ce monde n'est guere que l'histoire des crimes. *Ibid.*

Les belles fables de l'antiquité ont cet avantage sur l'histoire , qu'elles présentent une morale sensible ; ce sont des leçons de vertu ; & presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter* , dans la fable descend sur la terre pour punir *Tantale* , & *Lycaon* ; dans l'histoire , nos *Tantales* & nos *Lycaons* , sont les Dieux de la terre. *Baucis* & *Philémon* obtiennent que leur cabane soit changée en un temple ; nos *Baucis* & nos *Philémons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites , que les Dieux changent en vases d'or , dans *Ovide*. *Mél. de Litt. chap. 48. Sur la Fable.*

Il y a des temps où la terre entière n'est qu'un théâtre de carnage : & ces temps ne sont que trop fréquents. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 17.*

Je ne cesse d'être étonné , quand je vois quels titres les Historiens prodiguent aux Rois.

Alfonse (Roi d'Espagne) qu'ils appellent le Grand, fit crever les yeux à ses quatre freres; sa vie n'est qu'un tissu de cruautés & de perfidies. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 18.*

Faut-il croire, je ne dis pas sur les Princes seulement, mais sur les Particuliers, des ennemis, qui sans prouver aucun fait, décrivent la Religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux. *Es. sur l'Hist. Gén. ch. 19.*

Dire fidelement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne foi des choses au moins suspectes. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 46.*

L'histoire de l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage, de généalogies, & de titres disputés, qui répandent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse, & qui étouffent les grands événements, la connaissance des loix, & celle des mœurs, objets plus dignes de l'attention. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 62.*

Le plus grand fruit que nous puissions retirer de toutes les vicissitudes de l'histoire générale, est de nous convaincre que toute Nation a toujours été malheureuse, jusqu'à ce que les loix & le pouvoir législatif aient été établis sans contradictions. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 70.*

Je considère en général le sort des hommes plutôt que les révolutions du trône. C'est au genre humain qu'il eût fallu faire attention dans l'histoire. C'est-là que chaque Ecrivain eût dû dire, *homo sum* ; mais la plupart des Historiens ont décrit des batailles. *Ibid.*

On doit se défier du pinceau des contemporains , conduit presque toujours par la flatterie , ou par la haine ; & pour ces portraits recherchés que tant d'Historiens modernes font des anciens personnages , on doit les renvoyer aux romans. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 134.*

Il est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées lorsque tant de ressorts secrets sont employés , lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge ! les Auteurs contemporains sont alors suspects ; ils sont pour la plupart les avocats d'un parti , plutôt que les dépositaires de l'histoire. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 134.*

Les mœurs des hommes , l'esprit de parti , se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 142.*

Cette prodigieuse variété de mœurs , de coutumes , de loix , de révolutions , qui ont

toutes le même principe , l'intérêt , forme le tableau de l'univers. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 162.*

Si on parcourt l'histoire du monde , on voit les faiblesses punies , mais les grands crimes heureux ; & l'univers est une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune. *Essai sur l'Hist. chap. 159.*

Toutes les faussetés qu'on nous a débitées sur le gouvernement des Turcs dont nous sommes si voisins , doivent redoubler notre défiance sur l'histoire ancienne. Comment peut-on espérer de nous faire connaître les Scithes , les Gomerites , & les Celtes , quand on nous instruit si mal de ce qui se passe autour de nous ? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux événements publics dans l'histoire des Nations ; qu'on perd son temps à vouloir approfondir les détails secrets , quand ils ne nous ont pas été transmis par des témoins oculaires & accrédités. *Ibid.*

Il arrive quelquefois que le caractère d'un homme , & la singularité de son élévation , arrêtent sur lui les yeux de la postérité , plus que les actions mémorables des autres. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 139.*

On aime à attribuer toutes les grandes choses à un seul homme , quand il a en fait quel-

ques-unes. *Essai sur l'Histoire Gén. chap. 147.*

L'histoire de plus grands Princes est souvent le récit des fautes des hommes. *Es. sur l'Hist. Gén. chap. 147.*

Les détails domestiques amusent seulement la curiosité. Les faiblesses qu'on met au grand jour ne plaisent qu'à la malignité, à moins que ces mêmes faiblesses n'instruisent, ou par les malheurs qui les ont suivies, ou par les vertus qui les ont réparées. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 197.*

On aime mieux apprendre ce qui se passait dans le cabinet & dans la cour d'*Auguste*, que le détail des conquêtes d'*Attila* ou de *Tamerlan*. *Ibid.*

L'histoire n'a guere tenu compte des temps tranquilles; elle n'a parlé que des orages. *Ibid.*

Presque toute l'histoire n'est qu'une longue suite d'atrocités inutiles; & s'il arrive quelque grande révolution, elle anéantira le souvenir de toutes ces querelles passées, de toutes ces guerres, de tous ces traits frauduleux qui ont produit tant de malheurs passagers. *Ibid.*

L'histoire est un ramas de crimes, de folies, & de malheurs, parmi lesquels nous avons vu quelques vertus, quelques temps heu-

reux , comme on découvre des habitans répandus çà & là dans des déserts sauvages.
Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 211.

La curiosité , cette faiblesse si commune aux hommes , cesse presque d'en être une , quand elle a pour objet de temps & des hommes qui attirent les regards de la postérité.
Esf. sur l'Hist. Gén. chap. 201.

A C A D É M I E S.

Les grands hommes se sont tous formés avant les Académies , ou indépendamment d'elles : *Homere & Phidias , Sophocle & Apelle , Virgile & Vitruve , l'Arioste & Michel-Ange ,* n'étaient d'aucune Académie ; *Le Tasse* n'eut que des critiques injustes de *La Crusca* ; & *Newton* ne dut point à la Société Royale de Londres ses découvertes sur l'optique , sur la gravitation , sur le calcul intégral , & sur la chronologie. A quoi dont peuvent servir les Académies ? A entretenir le feu que les grands génies ont allumé. *Mél. de Litt. Sur la Société Royale de Londres & sur les Académies.*

Tout ce que j'entrevois dans ces beaux discours , (académiques) c'est que le Récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme , que le Cardinal *de Richelieu* était un très grand homme , le Chancelier *Seguier* , un assez grand homme , le Di-

recteur lui répond la même chose , & ajoute que le Récipiendaire pourrait bien aussi être une espece de grand homme , & que pour lui Directeur , il n'en quitte pas sa part. *Ibid.*

La nécessité de parler , l'embarras de n'avoir rien à dire , & l'envie d'avoir de l'esprit , sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. *Ibid.*

L'Académie Française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres ; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons & des épigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs , & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession. *Mél. de Litt. chap. 51.*

ELOQUENCE DE LA CHAIRE , ORAISONS FUNEBRES.

Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence , les tableaux des miseres & des faiblesses humaines , des vanités de la grandeur , des ravages de la mort , étant faits par des mains habiles , tout cela devient lieu commun. On est réduit à imiter ou à s'égarer.

Peut-être serait-il à souhaiter que le Pere Bourdaloue , en bannissant de la chaire le mauvais gout qui l'avilissoit , en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet , parler long-temps sur une citation d'une ligne ou deux , se fatiguer à compasser tout

son discours sur cette ligne ; un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministère.

Le texte devient une espèce de devise , ou plutôt d'énigme , que le discours développe. Jamais les Grecs & les Romains ne conquirent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença , & le temps l'a consacré. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 204.*

Les sujets des pièces d'éloquence (*Oraisons funebres*) sont heureux , à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est en quelque façon , comme dans les tragédies , où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. *Ibid.*

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues ce dans Volume.

A <i>Vis de l'Editeur.</i>	page iij
<i>Etre suprême.</i>	5
<i>Dieux.</i>	11
<i>Théisme, Athéisme.</i>	13
<i>Christianisme.</i>	14
<i>Persecutions.</i>	18
<i>Confession, Pénitence.</i>	19
<i>Enfer.</i>	21
<i>Rome, Pontifes, Politique, Excommunications,</i> <i>Dispenses, Schisme, Eglises Latine & Grec-</i> <i>que.</i>	23
<i>Ecclésiastiques, Sorbonne, Sociétés Religieuses.</i>	31
<i>Jansenisme, Convulsions.</i>	34
<i>Disputes Théologiques, Sectes, Fanatisme, Inqui-</i> <i>sition, Hérésies, Guerre de Religion, Ligue,</i> <i>Massacre de la saint Barthélémi.</i>	36
<i>Religions Mahometane, Païenne, Oracles du Pa-</i> <i>ganisme, Prodiges.</i>	49
<i>L'homme.</i>	52
<i>Nature.</i>	57
<i>Humanité.</i>	58
<i>Vertus, amitié.</i>	67

T A B L E

<i>Courage, Fermeté, Grandeur d'ame, Héroïsme, Générosité, Modération, Sagesse, Gloire, Liberté, Fidélité, Sincérité, Reconnoissance, Amour de la Patrie, Honneur, Amour du Travail.</i>	69
<i>Raison, Sagesse, Amour de l'Ordre, Usage des Conseils.</i>	74
<i>Passions.</i>	76
<i>Amour.</i>	77
<i>Le Temple de l'Amour.</i>	78
<i>Conscience, Remords.</i>	83
<i>Amour-propre, Vanité, Fatuité, Pédanterie.</i>	84
<i>Envie, Jalousie, Rivalité, Médisance, Discorde, Tracasserie, Ingratitude, Inconstance, Insérêt, Ignorance, Faiblesse, Ambition, Hypocrisie.</i>	87
<i>Crime, Honte, Desespoir, Suicide.</i>	93
<i>Esprit du Monde, Conduite, Conversation, Liberté, Gaïeté, Jeu, Retraite.</i>	94
<i>La Cour.</i>	101
<i>Le Peuple.</i>	103
<i>Naissance, Noblesse.</i>	104
<i>Réputation.</i>	106
<i>La Mode.</i>	107
<i>Le Temps.</i>	ibid.
<i>Vérité, Mensonge.</i>	108
<i>Mœurs & Usages.</i>	110
<i>Opinions, Préjugés.</i>	114
<i>Femmes, Mariages.</i>	117
<i>Destinée.</i>	122

DES MATIERES.

<i>Biens & Maux.</i>	130
<i>Gouvernement.</i>	132
<i>Monarchie, Rois & Sujets.</i>	137
<i>Républiques.</i>	141
<i>Hommes publics, Ministres, Ambassadeurs,</i> <i>Grands Hommes.</i>	143
<i>Etais généraux & Conciles.</i>	146
<i>Parlement.</i>	149
<i>Commerce, Luxe, Circulation, Loix somptuaires.</i>	150
<i>Finances, Monnoie, Usure, Marques de la pauvreté publique.</i>	152
<i>Etablissements utiles, Ecole militaire.</i>	153
<i>Travaux publics.</i>	ibid.
<i>Justice, Loix, Jurisprudence, Législateurs, Droit public, Loi naturelle, Usages, Loi Salique, &c.</i>	154
<i>Fondateurs d'Empires, Conquérants.</i>	160
<i>Guerre, Batailles.</i>	164
<i>Politique, Dissimulation.</i>	168
<i>Révolutions.</i>	170
<i>Factions, Guerres civiles, Conspirations.</i>	ibid.
<i>Ambition criminelle.</i>	172
<i>Favoris.</i>	ibid.
<i>Tyrans.</i>	173
<i>Despotisme.</i>	174
<i>Nations, leurs caractères, Chinois.</i>	ibid.
<i>Américains.</i>	175
<i>Juifs.</i>	ibid.
<i>Russes.</i>	176

TABLE DES MATIERES.

<i>Suisses.</i>	ibid.
<i>Anglais.</i>	177
<i>Français.</i>	178
<i>Philosophie.</i>	180
<i>Médecine, Inoculation.</i>	193
<i>Génie, Invention, Génie des Nations.</i>	194
<i>Poésie.</i>	198
<i>Spectacles, Tragédies, Comédies, Opéra.</i>	205
<i>Arts.</i>	214
<i>Talents.</i>	225
<i>Artillerie, Mines.</i>	ibid.
<i>Librairie, Imprimerie.</i>	226
<i>Langues.</i>	227
<i>Littérature, Gens de Lettres, Livres, Art d'instruire, Perfection, Précision, Délicatesse, Simplicité, Liberté, Vérité, Plaisanteries, Esprit.</i>	231
<i>Imitation, Traduction, Littérature étrangère, Anciens & Modernes.</i>	243
<i>Progrès & bornes des connoissances humaines.</i>	246
<i>Gout, Littérature.</i>	249
<i>Satire, Critique, Calomnie, Jalousies littéraires, Jugemens, Journaux, Gazettes & Feuilles périodiques.</i>	251
<i>Histoire.</i>	257
<i>Académies.</i>	266
<i>Eloquence de la Chaire, Oraisons funebres.</i>	267

FIN.

005638127

